

BRABANT

tourisme



LEWISBIQUE
Archives

140

TRIMESTRIEL N° 1

MARS 1992

Bureau de dépôt
Bruxelles X

BIENVENUE A BORD



Pour vous, Sabena c'est...
plus de 80 destinations dans le monde entier,
dont plus de la moitié rien qu'en Europe.
Une flotte renouvelée qui vous mène à bon port plus rapidement
et plus confortablement.
Un service irréprochable, quelle que soit
la classe que vous choisissiez.
Un voyage en toute confiance, dans les
meilleures conditions.

SABENA
BELGIAN WORLD AIRLINES
TOGETHER TO THE TOP
official carrier



BRABANT

tourisme

MARS 1992

Prix de ce numéro : 150 F
Cotisation 1992 (4 numéros) : 450 F

Revue trimestrielle de
la Fédération Touristique de
la Province de Brabant, pour
la Communauté française

Président :
Didier Rober,
député permanent

Vice-Présidents :
Willy Vanhelwegen et
Pierre Boucher
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction -
coordination :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation : **Marc Schouppe**

Composition : **Claude Dumont**

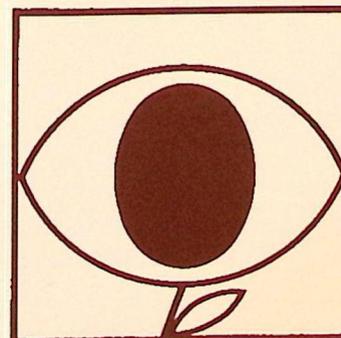
Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

En couverture: le parc d'attractions
de Walibi (Photo A. Kouprianoff)

Editorial, par Didier Rober	2
La mosaïque de l'hémicycle du Cinquantième, par Myriam Reiss	3
Sur les traces de Dionysos en terre de Brabant (2) : les vignes de plein air, par Dominique Detrêves	6
Le Palais provincial et ses soirées, par Marie-Josèphe Degroeve	11
Prestigieuses demeures du Brabant (4) : la Résidence Privée du Gouverneur du Brabant au Palais provincial, par Josée Georis	12
Promenade dans un petit tableau naïf, par Geneviève Steenebruggen	20
Les Apiculteurs, dessin de Pierre Bruegel l'Ancien, par Joseph Van Linthoudt	22
Le théâtre de "La Valette" à Ittre, par André Jacques	26
Monstreux à la recherche de son passé, par Marie-Astrid Collet-Lombard	29
Luc Putman, dessinateur paysagiste urbain, par Judith Masse	34
A la découverte du Pajottenland, par Philippe Chavanne	40
De tige... en fil... en théâtre, par Sara Capelluto	47
Bouillon, la réalité plus légendaire que la fiction, par Frédéric Kiesel	50
La restauration de la Maison Schott, chère au coeur de Bruxelles, par Dominique Detrêves	53
Le coeur de l'Europe, par Marcel Ginion	56
Amitié Brabant-Luxembourg, par N. Patiny et G. Menne	57
Expositions, par Catherine Ansiau	58
Vient de paraître, par A. Dandoy et G. Menne	61
Avis-échos, par Gilbert Menne	64



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Editeur responsable : Gilbert Menne

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504.04.95 CCP-000-0385776-07



Un atout pour notre tourisme: le folklore

Les Belges sont fort attachés à tout ce qui constitue leur patrimoine folklorique. Ce goût pour la tradition est particulièrement vif chez les Brabançons qui participent massivement aux divers événements festifs. Carnavals, ducasses, kermesses, processions, défilés, marches, reconstitutions historiques diverses connaissent un engouement croissant.

D'autre part, le goût du Brabançon pour les traditions se manifeste par une extraordinaire floraison de groupements de musique et de danses folkloriques, de sociétés de jeux populaires, de confréries folkloriques et gastronomiques, de fanfares et d'harmonies, de géants, de marionnettes...

La Province de Brabant attache une importance particulière à son folklore, d'une part en subventionnant les associations et les organisateurs de manifestations folkloriques de qualité et, d'autre part, en assurant sa promotion.

Le Guide pratique du Folklore - Bruxelles et Brabant wallon édité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques est l'instrument de promotion idéal de notre folklore.

Il fournit à l'amateur de folklore un ouvrage clair, précis, et surtout pratique, qui puisse lui donner un aperçu de l'exceptionnelle richesse du patrimoine folklorique de Bruxelles et du Brabant wallon et en le dirigeant, à la date exacte, vers le lieu où s'exprime l'événement.

La Province de Brabant a voulu faire plus encore en devenant elle-même organisateur de folklore, en créant depuis 8 ans déjà, en collaboration avec les associations de commerçants concernées, la Kermesse Brabançonne sur la Grand-Place de Bruxelles. Cette manifestation, dont le thème varie chaque année, réunit chaque deuxième week-end de septembre plus de 30.000 spectateurs.

Le tourisme trouve bien entendu, dans cette prodigieuse source de vitalité qu'est le folklore, de nombreux atouts de promotion, et notre Fédération mettra tout en oeuvre pour les valoriser.

Didier ROBER
Député permanent
Président de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant, Communauté française

La mosaïque de l'hémicycle du Cinquantenaire

Jean Delville ou la recherche d'un nouveau souffle de l'art monumental

par Myriam REISS

Jean Delville (1867-1953) est l'un des plus illustres représentants du symbolisme belge aux côtés de Xavier Mellery, Léon Frédéric, Fernand Khnopff, Constant Montald...

Si c'est au travers de son oeuvre picturale que l'artiste fut principalement reconnu, il n'en est pas moins l'auteur d'un oeuvre littéraire intéressant (études esthétiques, poésie,...), ainsi que d'impressionnantes réalisations d'art décoratif parmi lesquelles, les panneaux des fresques du Palais de Justice de Bruxelles et la mosaïque de l'hémicycle du Cinquantenaire.

Sous le règne du roi Léopold II, Bruxelles changea profondément

de physionomie. D'agglomération provinciale qu'elle était encore, le roi «urbaniste» ou «bâtitteur» voulut en faire une grande capitale européenne. Elle fut dotée d'artères somptueuses (l'avenue Louise, le boulevard Léopold II, l'avenue de Tervuren...), d'espaces verts (le parc Duden, le parc de Forest, le bois de la Cambre, le square Marie-Louise...) et surtout de prestigieuses réalisations virent le jour comme l'Eglise royale Sainte-Marie, le Palais de Justice, la Basilique de Koekelberg...

Pour fêter les cinquante ans d'indépendance d'un jeune royaume en plein essor économique, l'architecte Gédéon Bordiau fut chargé de construire un gigantes-

que palais d'exposition des Arts Industriels entre l'avenue de Tervuren et la rue de la Loi (il fut terminé par Ch. Giroult, Bordiau étant décédé avant la fin des travaux). Celui-ci fut composé de deux ailes reliées par une colonnade semi-circulaire et interrompue en son centre par un monumental et somptueux arc de triomphe. L'arcade est surmontée d'un quadrigé de bronze, oeuvre de Thomas Vinçotte et Jules Lagae. Actuellement, le palais commémoratif situé dans le parc du Cinquantenaire abrite les riches collections des Musées royaux d'Art et d'Histoire, ainsi qu'un Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire et l'«Autoworld Brussels» (musée automobile).

Pour les Idéalistes, dont Delville était le chef de file en Belgique, l'artiste se voyait décerner la fonction de prêtre, voire de mage, et, tel un apôtre, était investi d'une mission, celle d'élever par la grâce de son art, l'âme des foules de l'univers terrestre matériel vers les hautes sphères spiritualisées.

Le mur devient, aux yeux de Delville, le support idéologique privilégié et il avait la volonté de mettre toutes ses ambitions artistiques au service de l'art monumental qui



La Belgique héroïque (Document A.C.L.).

La Justice (Document A.C.L.).

était en rapport direct avec le public. Si recouvrir les édifices de scènes édifiantes afin de transmettre son message à l'humanité était une des raisons qui guidait l'artiste dans son travail, une autre le poussait à s'adonner à l'art monumental : la volonté d'osmose des trois arts (architecture, peinture et sculpture). Les paroles de l'artiste en témoignent : «*Qu'est-ce donc que des surfaces monotones sans sculpture, sans peinture, en un mot sans la vie, sans l'enchantement des belles formes, des belles couleurs ? Ce sera toujours de la construction inachevée. Les architectes anciens l'avaient admirablement compris quand ils faisaient appel aux statuaires, aux peintres, aux mosaïstes pour orner les édifices, c'est-à-dire pour les achever.*»

Et lorsqu'en 1920, Jean Delville créa l'«Art Monumental» (groupe d'artistes conçu dans le but d'une orientation collective vers un art public et social), il avait



déjà en tête un projet longtemps caressé : la décoration en mosaïque de l'hémicycle de l'arcade du Cinquantenaire, à Bruxelles. Pourquoi la mosaïque ? Car pour Delville, celle-ci, de tous les arts de la décoration, est la plus belle, la principale, et possède surtout l'avantage d'être la plus durable. Comme le disait le peintre florentin Domenico Ghirlandaio : «*La véritable peinture pour l'éternité, c'est la mosaïque.*» Si cette technique connut son

effervescence à l'époque de l'empire byzantin jusqu'au XVe siècle à Sainte-Sophie, à Constantinople, Ravenne, San Marco à Venise..., aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, celle-ci fut surtout un pastiche de la peinture comme le fut la tapisserie. Triste décadence d'un art qui avait engendré pourtant beaucoup de chefs-d'œuvre ! Mais au XIXe siècle, un renouveau de la mosaïque se manifesta, par exemple à Paris avec le plafond de l'Opéra, l'abside du Panthéon, la nouvelle cathédrale de Marseille... A Londres, en Italie, en Russie, de nombreux édifices sont ornés de vastes et somptueuses mosaïques. Malheureusement en Belgique, rien de tel. Or Delville, en remarquant les galeries un peu fades et vides de l'hémicycle construit par l'architecte français M. Giroult, eut l'idée de compléter son ouvrage, de poursuivre l'achèvement de l'arcade. Un recouvrement de mosaïques chatoyantes semblait la solution idéale. Il rendit compte de son idée à ses confrères de

La Belgique morale (Document A.C.L.).



l'«Art Monumental» et celle-ci fut accueillie avec un grand enthousiasme.

Cinq peintres décorateurs d'importance se joignirent à l'entreprise de Delville : Albert Ciamberlani, Emile Vloors, Constant Montald, Omer Dierickx et Emile Fabry. Ils conjuguèrent leurs efforts et se mirent rapidement au travail. Les premières esquisses furent vite réalisées. Seulement, les artistes ne pouvaient compter sur une intervention financière du gouvernement. Ni l'Etat ni la Ville n'étaient disposés à rassembler les fonds nécessaires. Ils reçurent, néanmoins, l'autorisation du premier ministre, Henry Jaspar, de réaliser leur oeuvre.

Livrés à eux-mêmes et ayant besoin d'une somme d'argent fort importante pour mener à bien leur travail, ils décidèrent d'avoir recours à une souscription nationale. Un grand secours leur était venu du journal «Le Soir» où Delville comptait de nombreux amis parmi lesquels le rédacteur en chef, d'«Arsac» et son critique d'art, Isidore De Rudder.

Le roi Albert manifesta une grande sympathie pour le projet et n'hésita pas à le patronner, ainsi qu'à souscrire immédiatement une somme de 5.000 francs (10.000 francs selon d'autres sources). La loterie remporta un vif succès, le public répondant généreusement à l'appel. C'était cependant la première fois qu'une tombola nationale était organisée en faveur de l'art.

Le sujet de la mosaïque est une «Glorification de la Belgique» qui comporte trente-six panneaux de trois mètres de haut sur deux mètres nonante de large. L'aile

droite a pour thème la Belgique pacifique, morale, intellectuelle et industrielle et l'aile gauche la Belgique héroïque, la défense, l'hommage aux morts, la Victoire. Jean Delville eut l'honneur d'évoquer la figure du Roi-Chevalier casqué à cheval, serin et digne, trônant au milieu de l'allégresse de la Victoire.

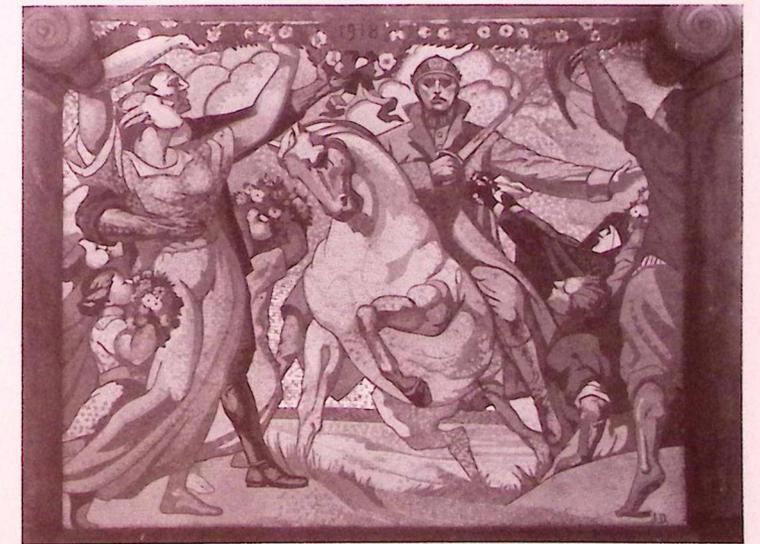
Après deux ans d'ouvrage intensif, la mosaïque de cent vingt mètres fut terminée. Elle constitue certainement une des plus importantes et prestigieuses mosaïques réalisées en Europe occidentale dans les Temps Modernes. Cette mosaïque considérable présente une impression d'unité du plus heureux effet.

Les artistes travaillant à leurs cartons, esquisses, ne cessèrent de confronter leur travail, en vue d'obtenir une oeuvre collective d'un parfait accord.

Ils s'imposèrent la discipline de veiller à ce que les lignes et les couleurs s'adaptent à l'architecture. Toutefois, ils prirent soin également de garder les caractéristiques propres à leur style et à leur personnalité. La conclusion fut que cette vaste frise, composée

de cubes de grès d'une grande sobriété de palette, forme un ensemble judicieux avec le style, la pierre et la couleur du monument. Il ne faut pas oublier l'apport primordial des ouvriers mosaïstes qui auparavant n'avaient jamais mis la main qu'à de modestes pavements ou à une ornementation assez rudimentaire et qui ici se haussèrent véritablement au rang d'artisans. Aidés par les six artistes et par leur patron M. Godechoul, ils parvinrent dans la technique de la mosaïque, à un résultat remarquable.

A la fin des années 1980, les mosaïques furent nettoyées et mises en valeur par un éclairage approprié. Elles méritaient déjà depuis longtemps cette cure de rajeunissement ! D'autres ne s'y sont pas trompés, c'est ainsi qu'en novembre 1991, une exposition regroupant des artistes japonais et belges eut lieu dans les deux hémicycles. A cette occasion, le public put enfin admirer de plus près l'ouvrage entrepris par Delville et ses confrères.



Le Roi-Chevalier trônant au milieu de l'allégresse de la victoire (Document A.C.L.).

Sur les traces de Dionysos en terre de Brabant (2) : les vignes de plein air

par Dominique DETREVES

Et aujourd'hui ?

Ya-t-il possibilité de réveiller quelque intérêt en faveur du vignoble ? Il ne semble pas que la viticulture puisse jamais renouer avec l'importance qu'elle a connue mais cela n'empêche nullement que certains espoirs soient permis dans le sens de l'artisanat. Les expériences, réalisées ci et là, sont une preuve non pas de témérité mais de courage, de curiosité, d'originalité parfois, surtout lorsqu'il s'agit de vignes de plein air et... du vin issu des grappes récoltées.



Schaerbeek

Un exemple typique est, à coup sûr, celui de vignes de plein air, que nous avons découvertes, robustes à souhait, et porteuses d'une quantité de grappes de raisins (du gamay) bien formées déjà, et qui n'ont plus qu'à mûrir au soleil de... Schaerbeek. C'est là toute une histoire qu'Armand Ell, l'heureux «responsable», se plaît à détailler, sur place évidemment, puisque, de cette façon, les preuves en sont tangibles. Lors d'un voyage dans le sud de la France, en 1969, le hasard lui fait découvrir une méthode particu-

lière de culture de fruits et légumes, méthode inscrite dans un manuscrit retrouvé par un professeur d'histoire médiévale de l'Université de Madrid et qui est celle, apprend-il là, appliquée déjà par les Templiers, au XIIe siècle. Est-ce parce qu'il s'intéresse au vin - étant importateur de produits de qualité - et à tout ce qui touche à la vigne ? Toujours est-il que l'envie le taraude d'expérimenter personnellement ce système tout à fait naturel, puisqu'il consiste uniquement en l'utilisation d'un humus végétal que les moines du Moyen Age appelaient «Vivus-humus».

Quelques mètres carrés de terrain, dans le Domaine du Service des Plantations du Parc Josaphat, lui sont octroyés.

Cet humus, il le prépare, composé seulement de feuilles et de rameaux en sève, du printemps à l'automne : broussailles, herbacées, tailles de haie, résineux, etc., le tout étant broyé, trempé, laissé à fermenter à même le sol durant trois semaines.

La fermentation bactérienne se manifeste par une chaleur interne du tas, qui peut atteindre 60 à 70

Les vignes du Seigneur ou... un seigneur dans sa vigne ? Une belle abondance de grappes qui laissent présager de gouleyantes bouteilles de «Clos Josaphat», fierté d'Armand Ell.



Le Prince de Merode en conversation avec le grand échanton de la «Confrérie du Tire-Bouchon». A l'extrême droite, Gilbert Menne, directeur de la Fédération Touristique du Brabant s'entretient avec M. Poplemon, vice-président du Syndicat d'initiative local (photo J. M. Forêt).

degrés et davantage, où grouillent toutes sortes d'insectes qui se nourrissent des prédateurs éventuels de culture.

L'humus nourrit la terre, l'abreuve, la protège.

Bref, depuis maintenant vingt ans, les curieux, les sceptiques, ceux qui sont intéressés y sont passés par centaines - depuis les plus hautes autorités jusqu'au simple jardinier - afin de voir la qualité de ses fruits et légumes et, en ce qui nous concerne ici, de se rendre compte de l'extraordinaire vigueur de ses vignes.

L'an passé, un plant a porté - il fallait voir pour le croire - 217 grappes dont le cépage, le gamay, donne un très bon vin, le «Clos Josaphat», à la saveur proche de celle du Haut Médoc ou du Beaujolais, paraît-il.

Bon an mal an, Armand Ell tire de ses vignes de 200 à 300 bouteilles d'un vin parfaitement naturel, résultat logique d'une méthode qu'il défend et qu'il souhaiterait promouvoir davantage afin de se sentir parfait heureux vigneron !

**A Rixensart,
en Brabant wallon**

Au coeur du Brabant méridional,

Souvenir, souvenir !

verdoyant et vallonné, et dans ce prestigieux prolongement de la Forêt de Soignes, s'épanouit Rixensart.

Située à quelque vingt kilomètres seulement au sud-est de la capitale, elle fait rêver les citadins, noyés dans la grisaille des murs bétonnés et de l'asphalte où la moindre herbe n'oserait se dresser.

Cultivait-on la vigne dans cette région, aux temps passés ?

Oui certes, comme en bien d'autres coins du Brabant, et l'on

ne peut en douter bien qu'aucune preuve formelle n'y ait été retrouvée, paraît-il.

Cependant, un examen attentif de l'Atlas cadastral de Belgique, publié en 1837, permet d'y voir figurer un lieudit de Rosières, désigné sous le nom de «Vignoble» ! De même, le «Fond del Vigne» existe toujours et, pourquoi pas, pourrait donner son nom à une artère actuelle de Rixensart...

De tels indices indiquent apparemment que les vignes n'étaient pas méconnues dans la localité. La famille de Merode, dont le château se dresse au sein de cette oasis champêtre et enchanteresse de Rixensart, possède des vignobles... en France.

Le prince Antoine de Merode ne manque pas d'accorder un certain intérêt aux essais de plantations de vignes dans cette partie du Brabant, et aimerait en voir

Cuvée du 2^e Chapitre 1990

dédiée à St Vincent, protecteur de la vigne.

ce vin à été sélectionné par

Le Tire-Bouchon
la Confrérie œnologique de Rixensart
en Roman País.

couvrir quelques ares, de la variété qui s'avère la plus convaincante, en l'occurrence le «chasselas», bien davantage que le gamay ou le riesling.

Car, serait-ce hérédité ou réminiscence, les Rixensartois apprécient le jus de la treille...

On n'en veut pour preuve que la création, en 1977, par Jean-Mary Forêt, d'une confrérie gastronomique, et oenologique surtout, à l'appellation des plus évocatrices: «La Confrérie du Tire-Bouchon». Si l'un de ses buts est d'apporter un peu de joie aux moins favorisés, elle entend également défendre les belles coutumes culturelles, folkloriques, gastronomiques de la cité et enfin mieux faire connaître le vin sur un plan général.

Ses devises résument fort éloquemment l'esprit de la confrérie: «Se servir? Non! Servir!» et «Boire peu pour boire mieux». Ses multiples activités prouvent une vitalité à toute épreuve.

Epinglons, parmi bien d'autres, l'étude de la viticulture et de la viniculture, par le biais de cours, de conférences, de dégustations et d'essais pratiques encore, voire d'implantations de différents cépages.

Son ambition est de réussir la

plantation d'un nombre suffisant de pieds de vignes pour pratiquer alors une vinification artisanale qui produirait un vin original et typique de la région.

Sa revue mensuelle, «La Feuille de Vigne», informe régulièrement de toutes les manifestations qui se déroulent au cours de l'année et, entre autres, des voyages d'étude oenologique, des achats groupés de vins, du service-échange pour éthyla belophiles, de la participation aux chapitres des autres confréries, des activités culturelles, agrémentées de la dégustation de «son» apéritif, le «Kir bouchon» et du cidre «Artisalasne» de Rosières, du nom de la rivière qui y ondule. S'il est vrai que le vin issu des vignes du passé était assez ordinaire, sur et vin non élaboré, et amélioré avec du miel, du cassis ou de la framboise, que reste-t-il d'autre à souhaiter aux adeptes du «Tire-Bouchon» et futurs vigneron, sinon que la vigne prospère et que le vin tiré soit doux au palais, gracieux à l'esprit.

Des traces encore...

A proximité de Moriensart, deux

Un joli coin des coteaux de Saint-Job, à Uccle (photo A. Bernard 1990).



taillis doivent avoir succédé à une vigne ancestrale et portent toujours le nom de «grande vignette» et «petite vignette».

Non loin du château de Pallandt, se trouve le lieu dit «Bruyère del Vigne».

A Mont-Saint-Guibert, la rue qui vient de Beurieux, s'accrochant à mi-flanc de la colline qui supporte la localité, s'appelle «l'ruelle d'el vigne».

Et sans doute existe-t-il bien d'autres appellations de ce genre... Et puis n'y a-t-il pas tous ces noms de famille qui dérivent de vigne, tels: Beauvignet, Delvigne, Vignerons, Delavigne, etc. ?

Au Hageland

A bien courte distance de la région bruxelloise, se découvre celle du Hageland, aux terres doucement vallonnées, que limitent le Démer, la Dyle et la Gette.

Bacchus y a fait prospérer la vigne, dont les traces les plus anciennes datent du XIIe siècle, avec, dans le triangle d'Aarschot, Leuven et Diest, une prospérité qui se manifeste dès le XIIIe siècle. La période la plus faste couvre, en fait, les XIVe et XVe siècles.



Toutes les terres de vignobles étaient protégées des vents après grâce aux plantations de haies hautes qui les entouraient.

Les XVIe et XVIIe siècles voient, là aussi, la viticulture régresser et de nombreux vignobles disparaître.

On en retrouve les traces par le nom de certains de ces lieux, qui existent toujours et qui évoquent l'importance que prit la viticulture dans l'économie régionale.

Depuis le début des années '60 - '70, des vignes nouvelles ont été plantées sur le versant sud du Mont de Houwaart et Rillaar, qui en est le point central et fort pittoresque but de promenade de surcroît.

Mais il faut savoir que le Hageland produit un très bon vin blanc dont la renommée, affirment les amateurs du coin, s'étend progressivement, au point même qu'il se trouve mentionné sur la carte des vins de très bons restaurants.

A la fin du XVe siècle, l'exportation du vin de cette région s'élevait à 10.000 hectolitres.

Mais, atteints de maladie, les plants de vigne se déciment peu à peu jusqu'à l'élimination totale, décrétée pour la sauvegarde des vins français.

C'est donc vers ces années '60 - '70 que débute la plantation nou-



Cépage «Hybride» Léon Millot, pour vins rosés et vin primeur en macération carbonique (photo A. Bernard 1990).

velle de vignes pour le vin.

Et depuis les quelques dizaines de litres qu'au début, on faisait «mûrir», dans les dames-jeannes, on arrive, vers les années '76 - '77, à une production de plusieurs centaines de litres, - l'année-record étant 1986 avec près de 22.000 litres de ce «noble breuvage».

Du travail manuel, on passe au semi-automatique, ce qui n'enlève rien à la qualité du produit, artisanal, entièrement naturel, exempt d'aucune adjonction de quoi que ce soit.

Si la tentation d'en goûter tenaille connaisseurs, amateurs ou curieux, rien n'est plus simple, puisque l'étiquette des bouteilles de ce vin blanc frais des coteaux étale son nom «Hagelander», comme celui du viticulteur... sénateur-bourgmestre J. Daems.

Un vignoble à Uccle ?

Rien n'est plus vrai. Et il s'épanouit au lieu dit ucclois «La vallée de Saint-Job».

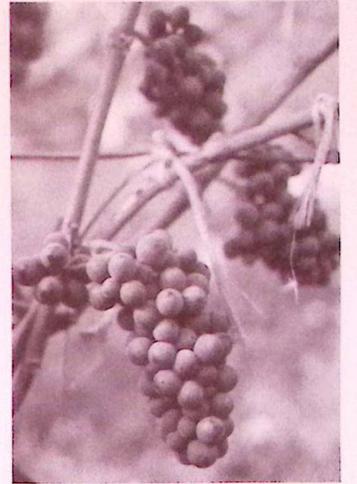
A cet endroit - qui jouit d'un microclimatacceptable-, Marc De Brouwer cultive quatre ares de vignes qui représentent près de deux cents pieds de variétés diverses.

Ecologiste né, il occupe également ses loisirs (il est enseignant) à produire des vins de fruits (rubarbe - cerise, etc.).

Un hasard heureux lui fait connaître une association des plus intéressantes à ses yeux: l'«Association des Cordeliers de Saint-Vincent».

Il n'en fallait pas plus pour que s'amorce le départ d'une nouvelle

Le «petit Mellier» est un cépage d'origine champenoise. Pour obtenir un bon vin blanc, on y ajoute du «Sieger» qui a le don de lui conférer l'acidité nécessaire. (photo A. Bernard 1990)



aventure !

Cette association, en effet - qui a fêté, en 1990, ses 25 années d'existence - a été constituée lorsqu'une poignée de vigneron ont souhaité mettre en commun leurs notions de la culture de la vigne et de la vinification. Aujourd'hui, quelque 200 vigneron ou viticulteurs en sont membres.

Son but est de promouvoir, développer, renouveler en Belgique, la culture familiale de la vigne en plein air, destinée à la cuve.

Elle initie, conseille, aide, dans le choix de sélections de variétés adaptées au sol, etc., tous les adeptes de la vigne, qu'animent la conviction et la volonté de réussir une plantation et d'en tirer le vin. Et voici donc que, dans un terrain proche de sa résidence, légèrement enclavé, protégé des vents, d'une part, par la végétation environnante et, d'autre part, par... des immeubles - eh oui ! c'est la ville -, terrain qui, en outre, «reçoit» bien le soleil, Marc De Brouwer pratique, depuis cinq ans, l'art de la vigne.

La terre est propice et, autre précieux atout, le sol est caillouteux et sableux, avec, en surface, une couche limoneuse.

Etant relativement riche, il reste

enherbé afin de préserver un certain équilibre de force. En effet, le désherbage entraînerait une production plus importante certes, mais au détriment de la qualité du raisin.

Les premiers plants proviennent d'un ancien vignoble abandonné de la région couvinoise, tandis qu'il s'est procuré les plus récents par le biais de l'Association des Cordeliers, la seule à détenir certaines variétés qui savent mieux s'adapter à notre climat et résistant davantage aux maladies.

C'est M. Charles Henry, président de cette très active et dynamique association et lui-même viticulteur sérésien (il cultive 1.000 pieds de vigne) qui, grâce à un travail sans relâche et à de nombreux tests, a pu sélectionner les meilleurs des cépages. Nombre de ceux-ci proviennent d'Allemagne (Sieger), d'Autriche (Saint-Laurent), du Grand-Duché de Luxembourg (Rivaner), de Suisse (Chasselas), de France (Pinot noir, Tana, Juillet champenois) et enfin de Belgique (Précoce de Looz, Manheid, d'origine hutoise et de Saint-Trond).

Marc De Brouwer fait partie de ces artisans vignerons qui ne tolèrent aucune négligence et savent combien sont nécessaires, le travail soigné, assorti d'une surveillance régulière, les aptitudes, la patience, afin que le raisin de ses plants de plein air donne, en fin de compte, un agréable vin.

Les prédateurs à éviter, ce sont les pies, les merles, les étourneaux qui auraient tôt fait une véritable razzia dans les vignes, si l'on ne tendait, par-dessus celles-ci, un vaste filet protecteur de 400 mètres carrés.

Redoutables également sont les guêpes et les pièges doivent être fin prêts...

Les gelées tardives, néfastes, sont toujours à craindre et, pour éviter la morsure des jeunes pousses, une taille adéquate est pratiquée. Ainsi, en temps opportun, chaque cep, dans chaque rang de vigne cède au sécateur, ses rameaux et feuillages superflus.

D'autres traitements s'opèrent pour prévenir de possibles maladies. Parfaitement équipé, il extrait lui-même, avec l'aide de quelques amis et de sa famille, le vin de sa

vigne et vinifie séparément les cépages, ce qui lui permet d'obtenir un vin blanc fruité, un rouge, voire un primeur qui, l'an dernier, aux dires d'oenologues chevronnés, dépassait en qualité bien d'autres lancés sur le marché...

Sa dernière récolte lui avait valu - les plants nouveaux n'étant pas encore porteurs - quelque 150 kilos de raisin, mais il compte bien qu'une récolte entière et de qualité pourra l'amener à tirer de quoi remplir 200 flacons.

Hélas ! la toute dernière récolte ne sera pas si prometteuse, en raison des effets compromettants des fortes, tardives et imprévisibles gelées d'avril.

Dans le domaine de la vigne comme d'ailleurs en bien d'autres, l'histoire est un éternel recommencement, ce qui se prouve, une fois de plus.

Si l'homme ne peut maîtriser la nature en toute circonstance, la vie apprend que - et l'adage est bien connu - «qui ne risque rien n'a rien».

M. De Brouwer souhaiterait pouvoir étendre sa culture de la vigne sur de plus vastes étendues. Avec des installations appropriées, l'opération peut certes se révéler rentable.

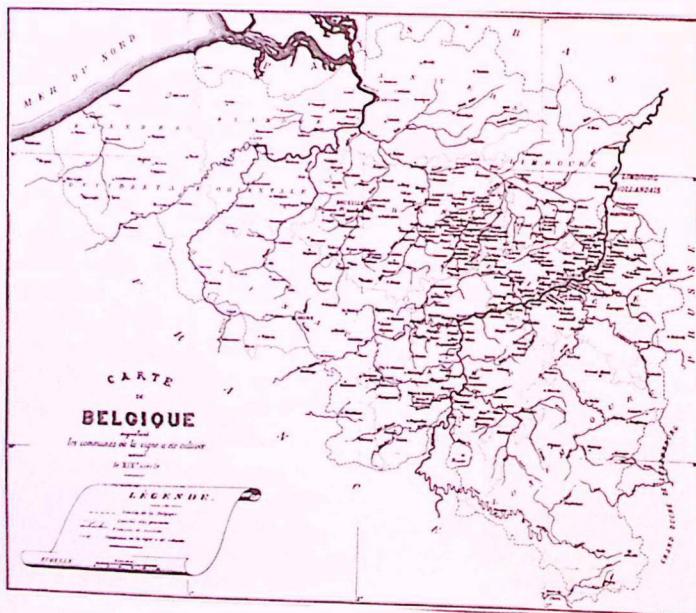
Et si le vin n'est pas un très grand cru, il est néanmoins très agréable à boire, - les échos en ce sens, sont favorables.

Les années futures vont-elles réserver de bonnes surprises ? C'est assurément le voeu que l'on exprime...

(à suivre)

(2) Voir Brabant Tourisme, n°4/1991.

Cette carte de Belgique date de 1850, époque du déclin, hélas ! Elle fait apparaître les communes où la vigne a été cultivée avant le XIXe siècle.



Le Palais provincial et ses soirées

par Marie-Josèphe DEGROEVE

Telle la Belle au Bois Dormant, le Palais provincial du Brabant s'éveille d'un long sommeil. Situé à 3 minutes de la Grand-Place, au coeur de Bruxelles, le Palais des Gouverneurs, patrimoine de l'Etat, érige sa belle façade néo-classique au 69 de la rue du Lombard. L'escalier monumental de marbre et de fer forgé conduit au rêve d'or et de miroirs qu'est la Salle des Glaces (construite par l'architecte Hano).

Elle fait partie de la Résidence privée attribuée aux Gouverneurs de Brabant depuis 1830.

Première salle magnifique qui conduit au Salon Royal, or et vert, à la Salle à manger des Gouverneurs, au Salon des Dames, au Salon des Ambassadeurs, pour terminer par la cour d'honneur (1736) et au jardin suspendu (situé au-dessus des maisons de la rue du Lombard).

Toute cette partie de la Résidence qui date de 1736 a conservé ses moulures, boiseries, cheminées et parquets d'époque.

André Degroeve, nouveau gouverneur et son épouse ont décidé depuis deux ans d'ouvrir cette magnifique maison patricienne au public.

Pour la première fois, le 15 septembre 1991, lors de la Journée du patrimoine, près de 20.000

visiteurs ont poussé les portes du palais.

Grâce à l'acharnement des habitants de cette demeure, la Régie des Bâtiments a commencé d'importants travaux de rénovation. Afin de permettre l'entretien intérieur et la découverte de ce patrimoine, le Gouverneur a décidé de mettre à la disposition de sociétés, d'organismes, du public..., la superbe Salle des Glaces.

Voici quelques manifestations de prestige qui se dérouleront cette année.

4 avril 1992 :

Grand Bal du printemps : «Vienne en Brabant» sous un très haut patronage.

Pour la première fois dans le Palais retentiront des musiques viennoises : organisée dans la plus pure tradition des Bals Viennois, cette soirée de Gala a pour but de promouvoir le patrimoine du Palais et le bénéfice obtenu sera remis aux enfants handicapés légers de l'Ecole centrale provinciale d'Enseignement secondaire spécial (rue des Tanneurs).

Sponsors, mécènes, dons, participations : tous renseignements à l'Asbl «Les Soirées du Palais Provincial», tél. : 02/512.80.85

4 juin 1992 :

Grande soirée 1892. «C'était il y a 100 ans». Exposition, concert par le quatuor Eugène Isaye avec

le concours du Crédit Communal et la revue médicale «Semper».

19 au 26 juin 1992 :

Rétrospective des oeuvres de Rik Wouters sous un haut patronage. Grand peintre belge, son oeuvre subtile et fantastique mérite une exposition de choix.

Au cours d'une exposition de 4 jours, des bourses d'un total de 4.000.000 F seront remises à 3 spécialistes dans la recherche sur le cancer au cours d'une soirée musicale.

juillet 1992 :

Concert d'été de la Ville de Bruxelles.

septembre 1992 :

Exposition "Peintres jeunes" durant 8 jours. 40 peintres - 40 oeuvres.

Tout au long de l'année, des manifestations se dérouleront à la Résidence du Gouverneur au Palais Provincial.

Tous renseignements : Asbl «Les Soirées du Palais Provincial, Mmes Degroeve et Havaux, 20 rue du Chêne à 1000 Bruxelles, tél. : 02/512.80.85

N.D.L.R. :

Dans l'article qui suit, vous allez faire connaissance de manière plus approfondie avec cette superbe demeure.

Prestigieuses demeures du Brabant (4) :

La Résidence Privée du Gouverneur du Brabant au Palais provincial

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une très belle maison : le Palais provincial du Brabant. Bâtiment imposant, la «Salle des Glaces», les magnifiques salons de réception et un appartement privé sont mis à la disposition du gouverneur et de son épouse, Monsieur et Madame Degroeve. Le palais est situé 69 rue du Lombard. Il communique avec le numéro 20 de la rue du Chêne.

Naissance de la province de Brabant

La maison initiale, très ancienne, a une longue histoire. C'est, depuis le début du siècle dernier, la résidence des gouverneurs du Brabant qui se sont succédés. Elle n'est donc pas liée depuis très longtemps à l'histoire de la province.

En tant qu'unité administrative, la province date de l'occupation française de 1795. Cette année-là, l'ancien duché qui s'étendait de l'Escaut à la Meuse, cessa d'exister. La nouvelle organisation limita le département de la Dyle à l'actuelle

L'entrée, 69 rue du Lombard, du très beau bâtiment. Dès le seuil franchi, deux superbes volées d'escaliers en marbre conduisent au grand hall (Photo : Palais provincial).



"La Dentellière" sculpture en bois, oeuvre de Constant Devereese (Courtrai 1823-1900) est bien mise en évidence dans le grand hall (Photo : Josée Georis).

province du Brabant, avec Bruxelles comme capitale. Ce n'est qu'en juillet 1823, que le Royaume des Pays-Bas acheta à la comtesse de Roose de Baisy, l'ancienne maison patricienne «van Limminghe», pour en faire la résidence du gouverneur Dubus de Gisignies. Il avait le titre de Burgrave : nom allemand Burg, (forteresse) et Graf (comte). Le Burgrave, dans le Saint-Empire, était seigneur d'une ville ou d'une place forte.

Historique d'une maison très ancienne

Le Palais des gouverneurs de la province de Brabant, situé au fond d'une cour au 20 de la rue du Chêne et dont les jardins suspendus - les seuls jardins suspendus de Bruxelles - vont jusqu'à la rue du Lombard, est encore un des rares exemples bruxellois d'un hôtel patricien du début du XVIIIe siècle.

Le Palais du Gouverneur s'inspire des Palais florentins. La structure du bâtiment provincial est monumentale, massive et imposante. Elle est néanmoins harmonieuse, claire, la lumière entrant à profusion grâce aux fenêtres alignées symétrique-

La "Salle des Glaces" prestigieuse par ses miroirs, ses lustres Mazarin, l'or de ses murs. Tant comme à Versailles, l'art florentin est ici présent (photo : Josée Georis).

ment dans la façade réalisée en blocs massifs, décorés de manière rustique, contrairement au style gothique. Comme dans les palais italiens, on y distingue trois niveaux de construction.

La nouvelle acquisition s'avéra rapidement trop petite. Durant tout le XIXe et le XXe siècle, on ne cessa de l'agrandir, ce qui donna naissance à une structure multiforme mais néanmoins non dépourvue d'harmonie.

Son histoire, sa situation, ses différentes attributions, sa décoration intérieure d'époque, en font un véritable monument historique et ce, malgré la simplicité apparente de son architecture.

Il n'est guère possible de parler de ce qui a précédé cet édifice au XVIIIe siècle. Le fameux plan de Bruxelles de 1640, établi par Martin de Tailly, ne permet pas de situer facilement la parcelle qui deviendra plus tard, le n° 20 de la rue du Chêne.

Les habitants du quartier sont de couches sociales bien différentes : aristocrates, religieux du refuge de l'abbaye de Villers-la-Ville, commerçants, hôteliers et tenanciers de

tavernes. La place de la Vieille-Halle-aux-Blés, située dans le haut de la rue du Chêne, était habitée par ces derniers : c'était un relais et un point de départ pour les voyageurs se déplaçant en voitures attelées par des chevaux, bien sûr.

C'est là, que le 30 janvier 1696, Charles vanden Berghe, comte de Limminghe, achète aux époux Jean Keyvens et Jeanne Luycx, un terrain dont la maison avait été incendiée et détruite, l'année précédente, lors du terrible bombardement de Bruxelles, par les troupes françaises du maréchal de Villeroi. Le 4 février suivant, le comte de Limminghe et sa première épouse, Anne-Isabelle d'Arzola d'Onate, achètent à Marie-Anne Vander Straeten, le terrain contigu où se trouvaient aussi les décombres d'une maison bombardée.

Sur ces biens-fonds réunis, les époux de Limminghe peuvent construire un grand hôtel particulier qui forme, selon toute vraisemblance, le noyau du palais actuel et de son jardin. Ce ne peut, en effet, être qu'un hôtel de prestige : il est le plus lourdement taxé de toute la rue du Chêne. Les cahiers d'impôts nous permettent de savoir que le comte de Limminghe occupa fort peu, ou même pas du tout, ce bâtiment. Dès avant 1721, il est donné en location aux nonces apostoliques,





ces derniers l'occupent jusqu'à monseigneur Giovanni Battista Molinari, qui y décède le 31 mars 1763.

Les Limminghe, qui portent d'or à trois pals d'azur, au chef de gueules, sont issus d'une vieille famille de magistrats louvanistes, connue depuis le XIIIe siècle; la branche des vanden Berghe de Limminghe en descend. Charles vanden Berghe de Limminghe, né en 1660, fils de Lamoral et de Marie-Barbe de Varick, exerce les fonctions d'échevin à Bruxelles de 1700 à 1707, au moment où il achève sans doute de construire l'hôtel. Son attitude courageuse lors de la condamnation d'Anneessens, lui vaut une popularité qui le mène aux fonctions de bourgmestre de la ville en 1725-1726 et en 1740-1741. Entre-temps, il est aussi trésorier entre 1729 et 1734 et surintendant du canal entre 1734 et 1737. C'est donc un personnage considérable et important de l'histoire de Bruxelles. Marié deux fois, il décède le 30 novembre 1756, à l'âge de 96 ans. Les difficultés de la succession entre les enfants de ces deux lits seront probablement à l'origine de la vente du bien. Signalons simplement, que

François-Joseph, qui avait hérité du patrimoine de son père, meurt lieutenant-général au service de l'Espagne et capitaine de la ville de Jaca en Aragon (royaume du nord-est de l'Espagne) où il est inhumé.

Description du bien lors d'une vente

L'hôtel de la rue du Chêne est vendu le 16 octobre 1764 à Georges Nuewens, procureur au Conseil du Brabant, la Haute Cour de Justice du duché. A cette occasion, le bien est décrit : «une grande maison située en cette ville de Bruxelles, au bas de la Vieille-Halle-aux-Blés, en la rue allant vers le Manneken Pis, avec cour, remise de carosses, écuries, grand jardin, fontaine et orangerie, le tout bâti depuis le bombardement de cette ville. Ayant une sortie venant du susdit jardin par une porte dans la rue du Veau, vis-à-vis du Pondermerct, près de l'église Saint-Jean, ayant la susdite maison plusieurs chambres en haut

Madame Degroeve a effectué des recherches afin que la Dynastie belge soit représentée. Ici un splendide tableau représentant S. M. le roi Baudouin, enfant (Photo : Josée Georis).

Le "Salon Royal" date de la 1ère construction : il est le seul salon à avoir été renoué. Cela s'est fait sous le règne de S. M. le roi Léopold II dont on découvre le cartouche au-dessus des portes (Photo : Josée Georis).

et en bas, avec plusieurs cheminées en marbre et des boiseries». C'est cet édifice qu'on peut voir sur le grand plan n°3 des Archives de la ville de Bruxelles, réalisé au XVIIIe siècle.

On peut raisonnablement penser que l'hôtel a dès lors, la physionomie que nous lui connaissons et que la décoration de boiseries et de stucs est d'époque, principalement dans les pièces du rez-de-chaussée vers la cour : marquise - le grand hall avec l'escalier majestueux -, le salon des dames, la salle à manger, les autres pièces donnant vers la rue du Lombard ayant dû faire l'objet de restaurations ultérieures.

Le 17 mai 1773, le bâtiment est acquis par Jean-Joseph Walckiers de Gammerages, cousin germain du fameux banquier dont le grand-père avait été anobli en 1734.

Le père de ce dernier, créé vicomte en 1786, avait épousé une Nettine. Les Walckiers possèdent l'hôtel pendant le reste de l'Ancien Régime puisqu'ils en payent encore les impôts en 1793. Mais, ils s'en servent aussi comme garantie hy-



pothécaire pour un prêt de 75.000 florins, prêt destiné à une affaire d'assurance maritime, le 3 avril 1783.

Au début du siècle suivant, l'édifice change de propriétaire : il est acquis en vente publique, le 12 ventôse an X (du calendrier républicain établi par la Convention nationale le 24 novembre 1793) c'est-à-dire le 3 mars 1802. L'achat se fit devant la Chambre d'Uccle par le notaire Antoine-Jean Stinglhamber agissant au nom des époux Charles-Pierre-Joseph Roose et Henriette-Joséphine-Ghislaine de Vischer-Celles, habitant déjà rue du Chêne. Nous avons droit à cette occasion, à une description de l'hôtel, très semblable à celle de l'acte de 1764. L'acheteur est le petit-fils de Pierre-Charles-Joseph Roose, seigneur de Bouchout. Il est l'arrière-petit-neveu de Pierre Roose, président du Conseil Privé. Issu d'une lignée de majors de la ville d'Anvers, il avait obtenu le titre de comte par lettres patentes du 7 juillet 1777.

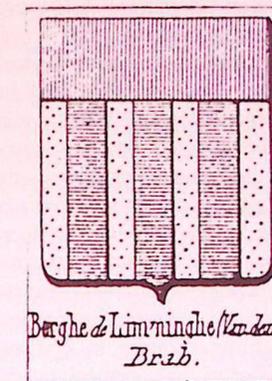
Le Palais provincial : propriété de l'Etat belge

1830. Indépendance belge ! Para-

Dans le superbe jardin près de la cascade, une "Maternité" d'André Willequet, est pleine de tendresse contenue (Photo : Josée Georis).

doxalement, nous sommes assez mal informés sur le XIXe et le XXe siècles. Toutefois, on pense que c'est au cours du premier quart du XIXe siècle, que s'est construite l'aile qui s'étend à front de la rue du Chêne et à droite en entrant dans la cour. Sans doute, les bâtiments ont-ils été modifiés lors de leur acquisition par l'Etat belge. Les plans Vanden Burggraaf (1833) et Popp (1866) montrent bien l'édifice du gouvernement provincial comme un bâtiment carré autour d'une cour centrale, avec un grand jardin dont l'extrémité donne sur l'impasse des Veaux, petite artère qui après un angle très affirmé, rejoint la place Saint-Jean à l'entrée de la rue de la Violette.

La façade vers la rue du Chêne est exhaussée en 1874 et modifiée en 1884. Cette même année, l'actuelle aile gauche de la cour d'honneur, derrière les anciennes écuries, la cage d'escalier de l'ancien Hôtel de Limminghe et les trois premiers niveaux de l'aile médiane furent construits d'après les plans de G. Hansotte.



Les Limminghe, portent d'or à trois pals d'azur, au chef de gueule.

En 1907, l'architecte Hano ajouta l'étage supérieur de l'aile médiane et l'aile droite. C'est cette aile droite qui va être aménagée pour recevoir les bureaux du gouvernement provincial, transféré à cette époque de la rue de la Loi.

Quant à la Galerie des Glaces qui fait la liaison entre le Palais du Gouverneur et la rue du Lombard, elle n'a pu être réalisée qu'au moment du prolongement de la rue du Lombard, décidé par arrêté royal du 17 décembre 1903, sous le règne de Léopold II. Les travaux ne seront terminés que vers 1920, retard dû à la guerre 14-18. La date qui surmonte la façade de la rue du Lombard en fait foi. L'architecte Paul Bonduelle (mort en 1955) en est l'auteur. Les autres bâtiments administratifs sont postérieurs. Il est à remarquer que les pièces de l'ancien Hôtel de Limminghe, qui donnent vers le jardin ont vraisemblablement reçu une nouvelle décoration au début de notre siècle puisqu'on y voit, dans les armoiries du plafond, le cartouche du roi Léopold II.

Toujours dans le "Salon Royal", l'on peut admirer un merveilleux bureau lyre Charles X en acajou incrusté d'ébène. (Photo : Josée Georis)

L'Hôtel du Gouverneur du Brabant constitue néanmoins, pour le visiteur un des rares exemples bruxellois d'une demeure du XVIII^e siècle restée pratiquement intacte dans sa structure et sa décoration. La sévérité et la sobriété des lignes sont heureusement contrebalancées par l'élégance des boiseries et des stucs. Les restaurations et ajoutes successives ont respecté un classicisme un peu solennel, mais sans surcharges. L'ensemble dégage un charme particulier et une atmosphère où interviennent la sagesse, le recueillement, le travail accompli, la qualité, la beauté, l'harmonie. Les êtres d'exception qui ont habité cette demeure ne sont peut-être pas étrangers à ce sentiment.

Un intérieur de toute beauté

C'est grâce aux croisades - à la beauté des pays traversés par celles-ci et aux richesses rapportées de là-bas - au développement du commerce international et à l'intensification des activités et échanges diplomatiques et de courtoisie des maisons souveraines, que la riche bourgeoisie du Nord des Alpes, étaient en contact avec les nouvel-



Dans chaque pièce, les plafonds et les murs sont d'une beauté classique, toutes de bon goût, beauté qui suscite l'admiration... et le rêve! (Photo : Josée Georis).

les idées italiennes depuis le XV^e siècle.

Ayant découvert l'historique de la résidence, nous vous invitons, à présent, à pénétrer dans ce palais et à y découvrir les oeuvres d'art, les peintures, les sculptures, le splendide mobilier; riche patrimoine de la province. Le présent itinéraire est celui que vous emprunterez lors de votre visite du palais, le jour qui sera à nouveau consacré au Patrimoine, le 13 septembre prochain.

Entrons par le hall du n° 69 rue du Lombard. Dans ce décor couleur crème, de pierres de France, deux superbes volées d'escaliers en marbre garnies de balustrades en fer forgé noir et or, mènent au grand hall supérieur orné des neuf drapeaux des Provinces belges. Parmi eux, la dentellière tisse l'histoire du palais. Elle est l'oeuvre de Constant Deureese né à Courtrai en 1823, mort en 1900. Il a été élève de E. Simonis et de Ch. Geerts à l'académie de Bruxelles. Il a également été professeur à l'académie de Courtrai.



C'est un sculpteur éclectique. La sculpture est en bois.

Nous voici à l'entrée de la Salle des Glaces. L'or et les miroirs offrent le magnifique spectacle d'une salle qui attend le spectacle de Strauss pour s'animer de tourbillons de tulle, de satin et de danseurs élégants. Deux superbes lustres Mazarin du XIX^e siècle, en bronze doré donnent l'éclat qui convient à cette superbe salle. Ils sont estimés l'un à 1 million six cent mille francs et l'autre à un million deux cent mille francs. Terminée en 1920, cette salle fut, selon certains, construite d'après l'inspiration d'architectes influencés par l'art florentin (tout comme à Versailles).

Un beau mobilier Charles X décore l'angle de la salle; à droite, en hau-

Le "Salon des Ambassadeurs" est imposant par ses dimensions. On peut y admirer une peinture à l'huile sur toile "Lumière" de Frans Van Holder (1881-1919). Ainsi qu'une délicate commande Louis XIV en bois de violette (Photo : Josée Georis).

teur, l'ancienne loge des musiciens.

Sont exposées pour notre plaisir, de superbes oeuvres appartenant au patrimoine de la Province : «Schéhérazade» de Magritte, «Paysage d'été» d'Anto Carte, le très beau bleu de Rik Wouters «Dans la barque», «Nature Morte» de Strebelle et «Nu Assis» de Georges Creten (1929).

Nous entrons maintenant dans un très beau salon vert, appelé «Salon royal». Il date de la pre-

mière construction. Il a été le seul salon à avoir été rénové. Cela s'est fait sous le règne de Léopold II dont on découvre le chiffre au-dessus des portes.

Depuis les recherches effectuées par Madame Degroeve, la Dynastie belge est à présent bien représentée. Tous nos rois sont présents en tableaux ou en bustes dans ce salon. Les portraits de nos souverains sont rendus avec une fidélité frappante : ils sont l'oeuvre du peintre Verwee. Le mobilier est principalement Charles X : jardinières en bronze



doré, fauteuils à pattes de lions au tissu d'or de Lyon. Superbes, les lustres et appliques sont en cristal. La lumière met en valeur un merveilleux bureau lyre Charles X en acajou incrusté d'ébène.

Un piano Louis-Philippe en acajou fait rêver aux soirées fastueuses d'autrefois où l'on aimait entendre de belles mélodies. Les murs résonneraient-ils encore de celles de Chopin ?

Au travers des fenêtres, on peut voir les «jardins suspendus» effectivement construits sur les bâtiments de la rue du Lombard. Les jardins sont la réalisation de la Régie des Bâtiments et de l'Institut d'Horticulture du Brabant. De très belles statues sont placées au milieu des fleurs et on découvre près d'une cascade, une «Maternité» d'André Willequet. Fleurs, arbres, oiseaux, papillons, tout ici respire la paix et fait oublier la ville si proche !

Descendu de la terrasse, vous allez découvrir le Salon des Ambassadeurs. Les fauteuils de couleur crème s'harmonisent à la magnifique tapisserie bruxelloise du XVII^e siècle, «Histoire d'Esther». Une délicate «Lumière» de Van Holder s'accorde aux tableaux de Rik Wouters, «Nelau petit chien», «Cheval», «Le gamin». Sur la table tripode Charles X, acajou et marbre, trône une superbe «Tête de négresse» de Van De Voorde.

Une délicate commode Louis XIV, en bois de violette, est la perle de ce salon.

C'est dans un petit salon rond, que le gouverneur actuel a décidé d'installer les oeuvres de Rik Wouters. Honneur à ce grand artiste belge avec «Le Rhin à Cologne», «Femme assise», «Femme buvant» et «Buste

Une grande tapisserie bruxelloise du XVII^e siècle, "Histoire d'Esther", s'accorde harmonieusement avec la beauté du mobilier. (Photo : Josée Georis)

penché au chignon». Le Salon Rik Wouters montre des oeuvres uniques, chantant la femme et la glorifiant.

De jolis fauteuils Louis XVI entourent une cheminée Charles X. Vous exécutez un demi-tour et vous vous dirigez vers la Salle à manger du Gouverneur où un portrait du baron de Stassart, deuxième gouverneur du Brabant et peint par *Oddevaere* occupe une place de choix. De magnifiques tentures en broche rouille et or décorent les fenêtres qui donnent sur la Cour d'Honneur. Les stucs et boiseries de cette pièce ont été conservés à travers les ans et datent de l'époque de la construction. Sur la cheminée, un buste de «Jeune femme» de *Rik Wouters* et sur la demi-lune acajou Charles X, aux pieds Napoléon III, le visiteur découvre les étains d'une collection privée du gouverneur actuel. Deux très beaux vases de Chine, centenaires, brillent sous le feu du lustre en cristal Charles X. Sur le parquet du XVIIIe siècle, vos pas glissent vers le "Salon des Dames".

Tout comme dans l'autre pièce, les tentures bleues sont en broché les stucs et boiseries sont d'époque. Ce Salon des Dames, remarquable par sa douceur, met à l'aise les



Dans le "Salon des Dames" une toile "Nu assis sur un lit" (1914). Sur la table, le masque mortuaire du peintre. "Quel dommage que je ne puis travailler car, je vois enfin clair" furent ses dernières paroles.

(Photo: Josée Georis)

invités de ce grand palais, à l'aspect un peu sévère. Ici, les murs se gamissent de *Massonet* «Foire du Midi», *Simonin* «Nature Morte aux fleurs», *Geudens* «Le Sablon vert». Un pare-feu, Empire tardif, très joli protège une «Tête de femme» en pierre de France. Sur la console Louis XVI, deux ravissantes jardinières Empire, en porcelaine Vieux Bruxelles tiennent compagnie à une ancienne boîte à cachets.

Sur la cheminée, une magnifique pendule Charles X «Romantique» en bronze doré. Des mains de femme ont posé, ça et là, des objets de tous les jours, des fleurs, des bibelots. Tout comme la maison de campagne de Victor Horta, évoquée dans la revue précédente, on respire ici la douceur d'une maison aimée.

Dans la superbe Marquise bleue, un impressionnant escalier de bois mène aux appartements privés. Marie-Thérèse d'Autriche trône en ce palais brabançon : un superbe tableau la représente. Il faut aussi



remarquer la splendide tapisserie marquée des deux B, elle est du XVIIe siècle. *Van Leefdael* l'a nommée «Sapienta veram religionem ostendit».

Au bas de cet impressionnant escalier qui s'ouvre sur la Cour d'Honneur, on s'attend - avec de l'imagination - à voir s'avancer un magnifique carrosse !

Lors de la construction d'origine, une petite fontaine y trônait au milieu. Les cochers entrant par la rue du Chêne, une fois les voitures rangées, s'y rafaïchissaient. La fontaine est à nouveau là !

Une fondation et une association

La Fondation Rik Wouters - du nom du sculpteur et peintre belge - dont le Gouverneur est le Président, distribue tous les cinq ans, cinq millions de francs sous forme de bourses attribuées pour la recherche contre le cancer. La recherche scientifique dans notre pays, au dire même du Prix Nobel de médecine, Christian de Duve, est en grand

Vue d'ensemble du "Salon des Dames". Tout dans cette demeure, est raffinement, bon goût, sérénité. On y devine une présence féminine qui aime ce palais et agit en fonction de cela (Photo : Josée Georis).

danger. La Belgique est en queue de peloton des pays européens. D'où la nécessité de ces fondations. Quant à l'association, l'asbl «Les Soirées du Palais Provincial» dont l'administrateur-délégué est Madame Degroeve, elle s'est assignée deux buts principaux. Promouvoir ce patrimoine exceptionnel qu'est le Palais provincial et l'ouvrir au public afin qu'il le connaisse mieux. Et ce, grâce à des manifestations. Les prix - raisonnables - demandés permettraient d'entretenir un peu plus décentement le palais. Un

Les stucs et boiseries de la "Salle à manger du Gouverneur" conservés à travers les ans datent de l'époque de la construction. Sur l'un des deux meubles demi-lune Charles X, aux pieds Napoléon III, l'on peut voir les étains d'une collection privée du Gouverneur actuel. (Photo : Josée Georis)

exemple : pour laver les glaces et miroirs de la Salle des Glaces, il faut ... 40.000 F ! La Régie des Bâtiments collabore vraiment avec efficacité. Ils ont remis en état certains locaux, aménagé les jardins, équipé la cuisine, contiguë à la Salle des Glaces. Les fumées et les graisses



abîmaient l'or de la salle. En 1992, de nouveaux travaux sont à nouveau prévus.

La magnifique Salle des Glaces doit être plus souvent mise à la disposition du public. Elle peut accueillir, avec le magnifique hall, cinq cents personnes pour un cocktail. Un banquet avec orchestre qui lui fait suite, 250 personnes : sans orchestre 270. Pour un concert, une remise de prix, 300 personnes. En été, les jardins accueillent les invités. En hiver, les jardins sont illuminés. Un petit salon de réception est prévu pour les organisateurs. L'année prochaine, on prévoit une loge pour les artistes. Il faut qu'un ensemble d'une telle grandeur et beauté reste un patrimoine vivant. La Journée du Patrimoine doit contribuer à faire connaître cette richesse au grand public. A vous chers lecteurs et lectrices d'avoir l'intelligence d'en profiter !

Pour tous renseignements : téléphone 02/512.80.85

(4) Voir Brabant Tourisme n° 1, 2 et 4/1991.

Dans la majestueuse cage d'escaliers en bois à l'entrée dénommée "Marquise", trône un superbe tableau représentant Marie-Thérèse d'Autriche (Photo : Palais provincial).

Promenade dans un petit tableau naïf

par Geneviève STEENEBRUGGEN

Dans un paysage où domine les couleurs ocres et brunes, une famille vit au rythme des saisons et des chemins de terre. Nous sommes à La Hulpe, en Brabant, ou peut-être à Ohain ? En tout cas, l'artiste qui habitait Gaillemarde s'est inspiré d'un paysage local et d'une scène de la vie quotidienne au début du siècle.

Maria revient de la source, son visage tendu et sa teinte verte nous laissent croire que sa charge est bien lourde et que, derrière le buisson de genêt, la route descend vers la rivière et ses sources aménagées avec des planches de bois et une passerelle.

Mais, si pour nous la route descend, pour Maria, elle monte !! Car le paysage est vallonné dans notre région, il paraît que les villé-

giateurs bruxellois aiment cela ! Maria, non.

Les artistes peintres aussi aiment cela, et les écrivains. Il y en a même un qui vient souvent : il s'appelle Richard Viandier et il a dessiné la maison de Maria. Son collègue, dont on dit que c'est un savant professeur, a un drôle de prénom, pas du tout d'ici : son nom de famille est plus normal : il se nomme Sander Pierron, il est écrivain et vient poser aux gens du village des tas de questions dont on se demande ce qu'il fera des réponses.

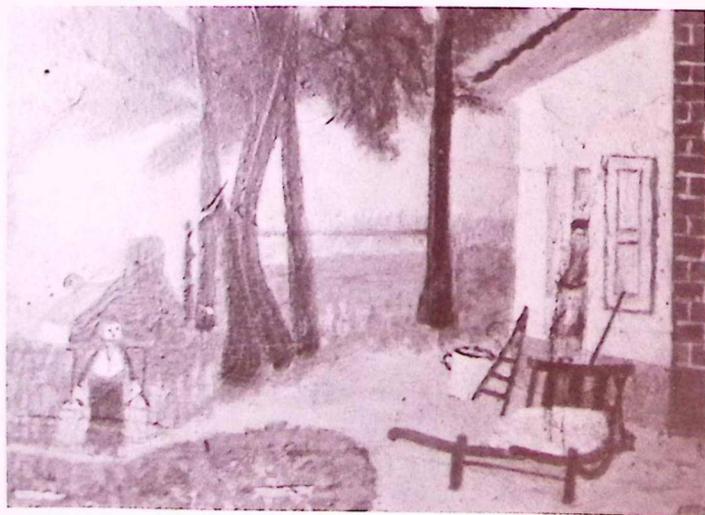
Maria revient de la source, l'eau c'est «toudi pou l'feume», oui, mais ce n'est pas une corvée, plutôt une distraction quotidienne que Maria ne raterait pour rien au monde, c'est à la source, ou plus loin, à la pompe que l'on apprend

toutes les nouvelles. Maria est chargée de deux grands seaux, heureusement elle est aidée du «goria» : pratique, ce porte-seaux ! Elle a son «cèdri» car Maria ne quitte jamais son tablier, mais c'est son petit tablier, elle en a un autre en toile bleue de Sart-Moulin. Elle a aussi ses «chabots» achetés chez «Pauline Finette» le magasin qui vend tout depuis le sirop de Liège jusqu'aux sabots.

Maria revient de la source et «s'n'homme», le «Grand Baptiss» l'attend. Il est paveur, il a travaillé toute la journée, et après la soupe, il va buter les «canadas», l'outil dont on ne voit que le manche appuyé sur le volet, il l'a fait lui-même et le manche est en frêne, c'est solide pour buter les pommes de terre. Le «Grand Baptiss» est un étranger qui vient de loin : de Waterloo. Maria a rencontré ce Waterlooti à la grande procession de la quinze août. Ils se sont revus lors du bal de la kermesse «au Mouton Blanc» où ils ont beaucoup dansé. Le parquet est d'une excellente qualité, c'est le meilleur de la région !

Baptiss n'a pas mis sa «camisole» il fait doux en cette fin d'été. «El pitit» attend aussi mais il est distrait et regarde le peintre ! Il voudrait bien aller voir de plus près mais il ne peut pas. D'ailleurs il devra bientôt aller dormir et le

Scène de la vie quotidienne à la campagne au début du siècle.
(photo fournie par l'auteur)



Maria, vêtue de son «cèdri» et chaussée de sabots revient de la source...
(photo fournie par l'auteur).

ture du dernier reposoir du village : celui de Maria.

Entre les arbres, on a placé un bois qui servira à faire sécher tout ce qui doit sécher : linge, tabac, foin ...

Nous allons quitter ici la famille du «Grand Baptiss», qui aurait tout de même pu donner un coup de main à «s'femm» pour l'aider dans la dernière côte avant la maison ... Mais Maria aurait-elle apprécié : pas sûr !

L'auteur : Auguste Calut

sac sur la brouette «à skér» contient du foin bien sec pour lui faire un nouveau matelas : c'est son anniversaire !

«El hièrs» attend, contre le mur, on n'a pas beaucoup besoin de la herse ces jours-ci.

Maria revient de la source : Baptiss et lui sont comme on dit de condition modeste, mais ils ne sont pas pauvres. La famille possède sa maison et on vient de remplacer le mur en torchis par un mur en brique tout neuf. La façade a été plafonnée et enduite de chaux. La cuve en zinc a d'ailleurs servi à mélanger la chaux : à «clôuter». Chez les «vignes» de l'autre maison, on cuit le pain, ils n'ont pas de foumil séparés de la maison, eux. Maria revient de la source et pour le souper elle fera du «spotchi aux pourias» parce que c'est bon, la purée de poireaux. Les arbres ont poussés spontanément, la prairie est tondue par la chèvre. On ne plante pas de fleurs chez Maria : c'est mal vu dans le village ce goût de luxe. Les seules fleurs sont une ligne de lys et des amarantes achetées à la «femme à s'mence» qui passe en mars avec les graines de légumes. Les fleurs ne servent que pour la procession et la garni-

sée. La chance a fait que ces collections furent entreposées dans les caves du château Tuck à Argenteuil (1). Auguste Calut logeait, avec des confrères dans les caves blindées à côté des oeuvres d'art. Auguste Calut n'était qu'à quelques pas de sa maison ! Pendant ce temps, sa famille avait quitté le village comme tout le monde et se trouvait coincée à Gravelines entre les Allemands et les Anglais. L'Américain Tuck avait été, pendant la Première Guerre, un collaborateur d'Herbert Hoover. Il avait par la suite épousé une Anversoise et acheté ce château lors du morcellement du domaine d'Argenteuil par les de Meeus, en 1927. Les toiles du musée restèrent dans ces caves jusqu'à l'entrée en guerre des Américains.

(1) Le domaine habité actuellement par la princesse Lilian.



et son Baptiss l'attend sur le pas de la porte

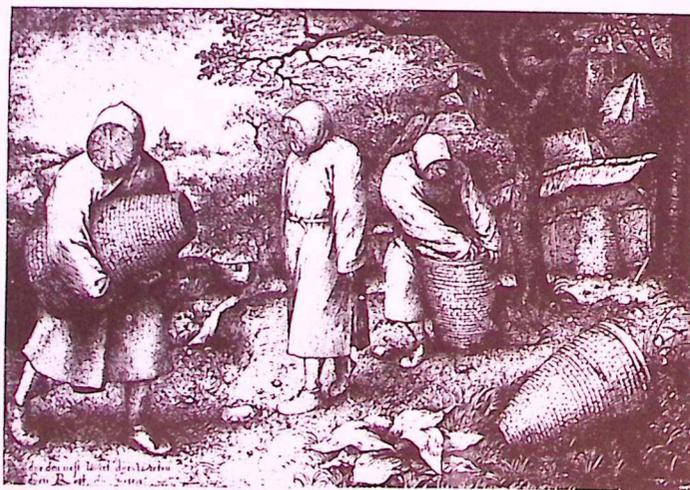
Les Apiculteurs,

dessin à la plume et encre brune, de Pierre Bruegel l'Ancien (1)

par Joseph VAN LINTHOUDT

Cette oeuvre a toujours intrigué les historiens d'art. Selon R.H. Marijnissen (2), «ce dessin est l'un des plus importants et en même temps l'un des plus énigmatiques». La première fois que j'en ai vu une reproduction, je fus étonné non seulement par l'habit des apiculteurs, ce long vêtement à capuchon terminé par un rond en osier, protégeant efficacement le visage d'éventuelles piqûres, mais aussi leurs faits et gestes, peu orthodoxes. Ils semblent chercher quelque chose. Cette impression est renforcée par le texte néerlandais qui l'accompagne :

«*dye den nest weet dye weeten dyen roft dy heeten*»
(Celui qui sait où se trouve le nid, le sait, celui qui le prend, l'a) (3).



wiedersijden» (1615) (8);
b) «... eenen beemt die men heet de bijgaert» (9).

Analysons d'abord le dessin : sur un terrain en pente, près d'un étang, à gauche, et d'un moulin à eau, des hommes s'affairent à proximité du rucher visible à droite, à l'ombre d'une église à la nef en forme de croix latine et au clocher octogonal avec deux fenêtres romanes. Avez-vous remarqué le contour du château fort à l'horizon, et la ruche suggérée derrière l'apiculteur près de l'arbre ? L'apiculteur du centre a abandonné, négligemment, la ruche au premier plan, après l'avoir examinée sans doute. L'homme à sa gauche en ouvre une, de manière peu classique. Le texte aux pieds du troisième semble indiquer que c'est lui qui «sait», car il emporte la sienne sans vérifier. Un quatrième, agile, lui, tente sa chance en inspectant le nid dans l'arbre (il est peu visible, dans la fourche de l'arbre, à hauteur du clocher). Il ne suffit donc pas d'être agile ou rapide, il faut «savoir» pour mettre la main dessus. Une quatrième ruche, la seule vraisemblablement occupée par des abeilles, à l'abri du rucher, n'intéresse aucun des «chercheurs».

«Les apiculteurs», dessin à la plume daté de 1565.



«La danse de nocces», gravure à l'eau-forte de Wenzel Hollar (datée de 1650).

mots néerlandais qui signifie : tout raté; même la ruche est à l'envers et ne peut, ainsi, servir de nichoir. Le plus beau rucher est visible sur la gravure *Printemps*.

Le dessin qui nous préoccupe pourrait-il représenter un coin de Groot-Bijgaarden au XVI^e siècle ? L'action se situerait dans ce cas entre l'église de l'abbaye des bénédictines, dont la première abbesse fut sainte Wivine, et le moulin à eau sur le Molenbeek qui alimente les étangs de Groot-Bijgaarden. L'abbaye y comprenait dans l'enceinte, entre autres, une église, des étangs, et un moulin à eau. Trouver un rucher près d'une abbaye n'a rien d'anormal : outre le miel, les abeilles produisaient la cire indispensable à la confection des bougies. L'emplacement des étangs y est inchangé depuis des siècles (11).

Ils se trouvent au bas de l'église gothique construite en 1353. Elle fut restaurée et agrandie en 1497,

Bruegel a représenté plusieurs fois une ruche bourdonnante, notamment sur le dessin *Superbia* (l'orgueil) (1557) où il stigmatise l'Eglise catholique, bien avant Marnix de Sainte-Aldegonde, dans «De Bijencorf der H. Roomsche Kercke» (1569) (La ruche de la sainte Eglise romaine). Sur le panneau *Combat de Carnaval et de Carême*, le personnage symbolisant le carême, et donc l'Eglise catholique, est coiffé d'une ruche; il en va de même sur la gravure *Spes* (l'espérance), où Bruegel montre que les hommes prient notamment (ou surtout ?) quand ils se trouvent dans une situation difficile ou pénible, voire dramatique. Sur le panneau *Dulle Griet*, une ruche bourdonnante, avec des coquilles de moules comme ailes, recouvre le corps d'un être à cheval sur un poisson (sous l'épée de Margot) : «sur le dos du péché (poisson sans écailles) l'église navigue vers l'enfer» (10). Sur le dessin, l'*Ane à l'école* (également à double sens), un garçonnet irrévérencieux est ac-



«Le printemps» de Pierre Bruegel le Jeune.

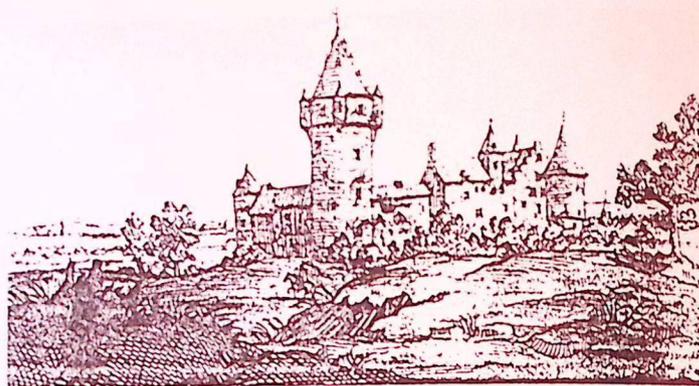
Dessin à la plume représentant le château de Dilbeek en 1645.

et abattue durant la Révolution française. Depuis 1897, les Frères des écoles chrétiennes sont propriétaires des terrains ayant appartenu à l'abbaye. Ils en ont dégagé les fondations (12), et le 17 juillet 1989, J. Van den Bosch, membre du cercle d'histoire locale Bodeghave en a dressé le plan.

De plus en plus convaincu de la fidélité de Bruegel à reproduire le paysage, j'ai essayé de localiser le château visible à l'horizon. Vu de l'arrière de l'église, et au-delà du moulin à eau (voir plan de A. Cornélis, 1797), le regard pointe vers Sint-Martens-Bodegem, qui possédait, il est vrai, un château, le Castelhof (13), à l'emplacement actuel du noviciat des Soeurs blanches d'Afrique (Molenstraat, 2). En supposant que le dessin corresponde à la réalité (naer't leven), la configuration du terrain devait permettre de voir le château à partir de l'endroit d'où Bruegel l'a dessiné. L'abbaye de Groot-Bijgaarden et le château de Bodegem sont à +/- 40 mètres d'altitude : comme il n'y a pas de niveau plus élevé entre les deux villages, il était donc possible



"La danse de noces en plein air", dessin à la plume de Jean Bruegel de Velours.



d'apercevoir la tour du château, distant de trois kilomètres à vol d'oiseau.

Pour mon ami J. Van den Bosch, il s'agit du château «Levoldus», «puisque'il est à la verticale par rapport à l'axe de l'église». J'ai pourtant la nette impression que cette forteresse se trouve au-delà du moulin à eau. En examinant la carte de l'Institut Géographique National (31/1-2 au 1/25 000), l'affirmation de J. Van den Bosch paraît difficile à admettre, car en y reportant le dessin orienté depuis l'arrière de l'emplacement de l'église, la ligne passant par le moulin aboutit exactement au Castelhof. Toutefois, je n'en ai toujours pas trouvé de reproduction ancienne pour étayer ma thèse: de plus, depuis que j'ai vu la

gravure de 1645 reproduisant le «Castiel van Dulbeek» (14), je suis encore plus perplexe, car le contour de ce château (retourné ou vu par transparence), correspond exactement à celui du dessin!

Le château Levoldus à Dilbeek, démoli en 1860, se trouvait sur l'île, derrière la butte où se trouvent actuellement le bois et la maison communale de Dilbeek (l'ancien château de Viron), à trois kilomètres également de Groot-Bijgaarden.

Était-il possible de voir le sommet de la forteresse (15) depuis Groot-Bijgaarden, le bois et la maison communale se trouvent à +/- 80 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Plusieurs hypothèses se présentent à nous : soit Bruegel n'a pas reproduit fidèlement le site (16), soit notre illustre artiste a dessiné le château de Dilbeek en lieu et place de celui de Sint-Martens-Bodegem.

Ce dessin a inspiré son fils Jean (de Velours) (17) et d'autres artistes (18). Je voudrais signaler que les fils de Bruegel n'ont pas toujours compris leur père : sur la toile la *Parabole des Aveugles* (Musée du Louvre), par exemple, le ruisseau est remplacé par des

plantes (coin inférieur gauche), et sur le *Dénombrement de Bethléem* (Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles), le sang du cochon égorgé est rouge chez le fils et incolore chez le père, afin de respecter l'expression : «saigner à blanc», qui se rapporte au collecteur d'impôts, juste au-dessus.

Que les fils n'aient pas compris leur père n'a rien d'étonnant vu qu'ils n'avaient respectivement que quatre et deux ans à son décès. Une fois de plus, Bruegel, énigmatique, représente une idée ou un événement tout en respectant le cadre. Plus d'une fois, il aura fait rire ses proches et mérité le surnom Pier den Drol (du français drôle, amusant).

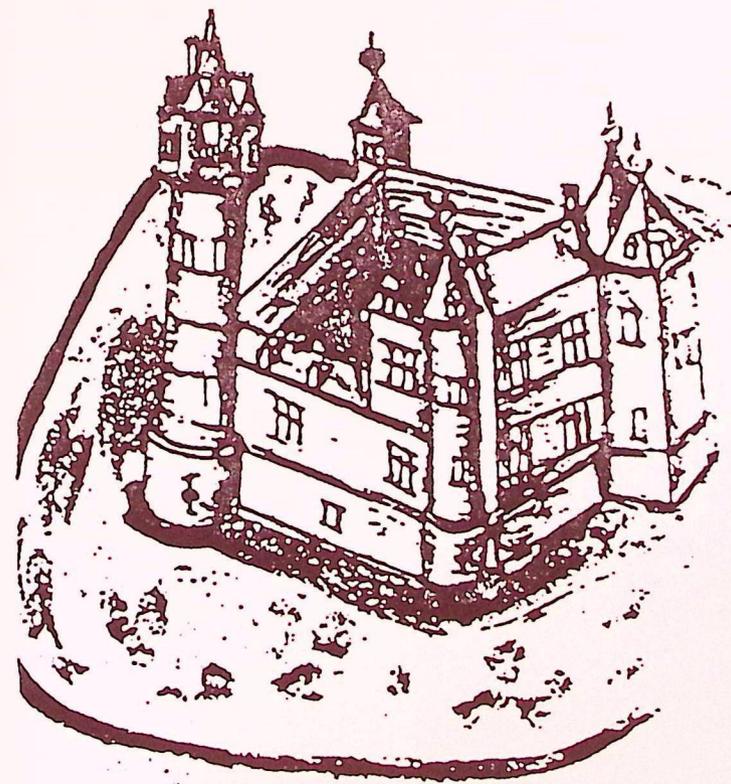
Comme je n'arrivais pas à comprendre, à «lire» son dessin, du premier coup d'oeil, puisque le château était «inversé», j'ai pensé «retourner la chaussette» (19).

d'autant plus que j'ai trouvé la «clef» chez Marijnissen : «Bruegel semble avoir conçu ce dessin pour une estampe jamais réalisée» (20). Comme ce fut le cas pour «*L'Eté*» et «*Pagus Memorosus*», il suffisait de retourner la gravure.

Le problème a l'avantage de pouvoir resusciter de l'intérêt pour cet homme exceptionnel qui n'a pas fini de nous étonner... bien que l'on ait l'impression que «le dessin est compris au premier coup d'oeil» (21).

Si vous désirez en savoir plus, consultez :

Beda Regaus - De prioratu, nunc Abbatia Bygardiae. Françoise Godding-Ganshof (1952) - Le prieuré de Grand-Bigard depuis sa fondation jusqu'en 1381, in *Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles* (48e partie).



Notes :

- (1) Berlin, Kupferstichkabinett, Kdz 713, signé Bruegel MDLX...
- (2) R.-H. Marijnissen, Bruegel, Fonds Mercator 1988 p. 345.
- (3) L'exemplaire du British Museum, London, identique, n'est ni signé ni daté et ne comporte pas de texte.
- (4) A ne pas confondre avec Klein-Bijgaarden, à Sint-Pieters-Leeuw, qui était un prieuré des Bernardines de Petit-Bigard, fondé en 1234 et supprimé lors de la Révolution française. V. A. Cosyn, Guide histor. et descriptif des environs de Bruxelles, fasc. I, p. 182 (1925).
- (5) Vervuys et Verdam, *Middel-nederlands woordenboek*, deel III, blz. 1097.
- (6) A.C. Oudemans, Sr - Bijdrage tot een *Middel- en Oudnederlands woordenboek*, 1869, Arnhem. Is. Am., Nijhoff en Zn.
- (7) J. Weyns - Bij Bruegel in de leer, p. 100, n° 15.
- (8) Eigen Schoon en de Brabander (E.S.B.), n° 7-8-9, 1979 Toponymie van Anderlecht, p. 333, n° 132 (Hof ter Gootken).
- (9) J. Lindemans - Brabantse plaatsnamen verzameld en toegelicht E.S.B., XI, 1928 n° 8 à 10 p. 23.
- (10) Marcel Obiak - *Reprobus en Dulle Griet*, een nieuwe titel voor het meesterwerk, uitgegeven door Transparant vzw, Antwerpen, 1986, blz. 10.
- (11) A.G.R., C.P. n° 3067, 1624, Ph. De Dijn.
- (12) A.G.R., C.P. n° 2024, 1734, J.D. Dekens.
- (13) Renseignements aimablement fournis par le Frère J. Palmans, archiviste, que nous tenons à remercier sincèrement.
- (14) G. Romeins - *Het Castelhof te Sint-Martens-Bodegem*, in E.S.B. 1979 p. 72.
- (15) Marcel Leys, Dilbeek, 1990 ou A. Wauters, *Les Environs de Bruxelles*, tome II n° 32 p. 21.
- (16) J.-F. Vinckx - *Gaasbeek*, Histoire du château, de l'église et du village... 1928 p. 7.
- (17) Sur la *Parabole des Aveugles* (Musée de Naples), l'emplacement des bâtisses est respecté.
- (18) voir page 24.
- (19) voir page 23.
- (20) Expression chère au regretté Marc Delepeleire (+1990), rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Le Ligeur*. «Il faut retourner la chaussette» quand on se trouve acculé devant l'impossibilité de résoudre un problème, une question sans réponse». (L'équipe de rédaction, *Le Ligeur*, n° 21, 1er juin 1990, p. 16 «Notre rédac'chef au quotidien»).
- (21) R.-H. Marijnissen, op. cit. p. 345.
- (22) L'article de l'auteur : «Bruegel et le Payottenland», paru dans *Brabant Tourisme*, juin 1990.

Le château de Dilbeek en 1633.

Le théâtre de «La Valette» à Ittre

ou comment allier spectacle, restauration et culture

par André JACQUES

Le petit et champêtre village d'Ittre n'a rien à envier aux Ardennes belges au point de vue environnement. Son écrin de verdure en fait un véritable joyau où il fait bon se promener et découvrir toutes les caractéristiques. Dans un tout autre registre, il n'a non plus rien à envier au théâtre de la capitale. Son petit «Théâtre de la Valette» est là pour le démontrer si besoin est encore. Qui dit Valette, dit automatiquement Léonil Mc Cormick, son animateur, un comédien sympathique et dynamique qui, il y a quelques années, faisait les beaux jours de toutes les Compagnies bruxelloises. Le voilà mainte-

nant retranché dans un lieu que l'on appelle le centre géographique de la Belgique. On était loin d'imaginer quand il racheta une vieille ferme pour la transformer en restaurant, qu'il allait un jour ressurgir sur les planches lessiennes à Ittre. Son théâtre dont l'intimité joue en faveur d'un rapprochement - une sorte de communion entre le spectateur et le comédien (on se sent chez soi) est de petite capacité : une centaine de places tout au plus. Comment est né ce théâtre et pourquoi son nom ? Le nom a été repris à une ferme de Florennes où Léonil Mc Cormick a passé son enfance. Valette est également le nom du

fondateur de l'Ordre de Malte et celui de la capitale de Malte. La naissance est venue d'un pari, il y a trois ans environ, d'un défi lancé par un journaliste qui interrogea l'ami Léonil qui recevait la presse chez lui. Ce journaliste lui lança : «quand allez-vous faire de la création?». «Sur un gag, je rétorquai: bientôt» se plaît-il à rappeler. Il annonça même la présence de Jacques Lippe dans la première pièce. Bien évidemment quand les deux lirent la presse, ils se sentirent coincés : le théâtre de «La Valette» était lancé. «Et puis, continue notre interlocuteur, nous avons vraiment commencé... pour rire «Connaissez-vous la voie lactée ?» mis en scène par Dominique Haumont. A notre grand étonnement, ce fut le succès total. On était d'autant plus surpris que notre salle était exiguë. Au départ, elle devait servir de lieu de séminaire et à cause de ce journaliste, on a dû en changer la destination. On ne le regrette nullement...». Tout s'enchaîna alors. «L'Escalier» avec Fernand Abel et Jacques Lippe fut produit, puis suivit «Frankie and Johnny in the clair de lune» qui furent autant de succès. Au sujet de la dernière pièce citée, Léonil Mc

*L'ensemble de «La Valette» avec le petit théâtre dans le fond, à droite.
(photo fournie par l'auteur).*



*Allier l'art de la table, la culture et le tourisme.
(photo fournie par l'auteur)*

Cormick raconte : «On avait lu la pièce, mais on ne trouvait pas de metteur en scène capable de nous en reproduire l'atmosphère spécifique. Il nous fallait représenter la vie américaine au niveau des petites gens. Ce fut un conte de fée. On téléphona au vrai metteur en scène à Hollywood, qui tournait à ce moment-là, un film avec Marlo Brando «The Freshman». Il s'agissait de Paul Benedict que nous sommes allés voir aux States et puis qui nous a rejoints à Ittre...».

«La Valette» aux yeux de ses habitués venant de tous les horizons du pays était trop lancé. Il fallait lancer un programme. Ce qui fut fait pour cette saison 1991 - 1992. «C'était une nouvelle démarche, dit Mc Cormick, voire une nécessité dans le sens où l'on devait se créer un programme. Je me suis allié les services du metteur en scène Adrian Brine très connu dans le milieu théâtral belge. Il est aussi évident



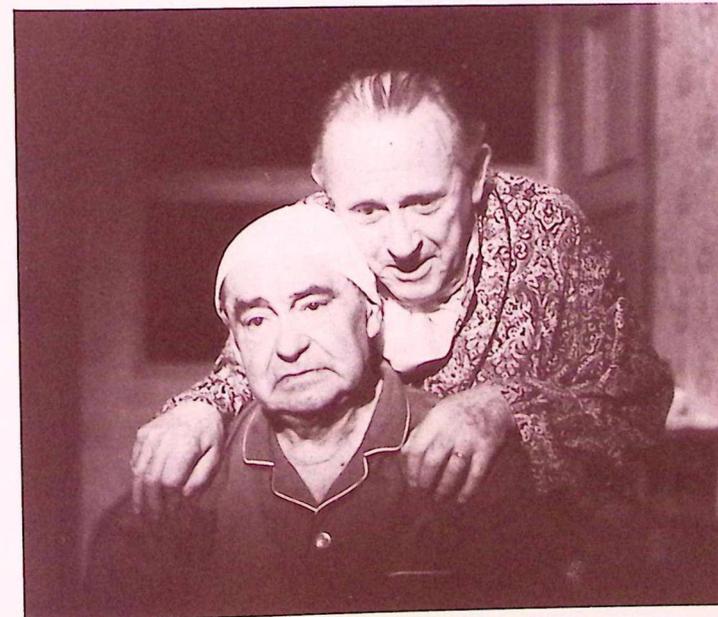
que chaque année on ne pourra réaliser trois créations car financièrement, cela ne sera pas possible puisque la capacité de la salle est petite. De plus, les prix d'entrée à nos spectacles sont relativement démocratiques: 500 F et 300 F pour les étudiants. Alors, on peut aisément imaginer que les recettes ne sont pas mirobolantes d'autant plus que l'on essaye de disposer des meilleurs comédiens du moment. Mais on s'est rendu

compte, continue Léonil Mc Cormick, que la rentabilité ne pouvait provenir que du nombre des représentations. Aussi, pour la prochaine saison 1992 - 1993, on va s'orienter vers des spectacles qui pourront durer plus longtemps. Il n'y aura pas de dates annoncées. Tant qu'une pièce tiendra, elle restera à l'affiche. On agira comme à Broadway. On ne refusera plus de monde».

Il va bon vent...

Mais, beaucoup le savent, le théâtre n'est qu'une partie de «La Valette» qui est avant tout un restaurant installé dans un cadre rustique des plus plaisants : dans une ancienne grange de ferme. Il s'agit d'un ensemble majestueux et les mets proposés au consommateur sont exquis et d'une rare fraîcheur. Il s'agit d'un buffet froid à volonté à des prix plus qu'abordables. C'est le mariage de la restauration et du spectacle, qui fait le succès de cet endroit à Ittre. Par ce système, Léonil Mc Cormick qui peut proposer des dîners-spectacles, attire les gens en dehors de

*Jacques Lippe et Fernand Abel dans «L'Escalier».
(photo fournie par l'auteur)*



Bruxelles ou à proximité de la capitale.

«Nous proposons à nos clients, dit-il, des choses qu'ils n'ont jamais ou rarement vues, soit allier la table, la culture et le tourisme». Venir à «La Valette» signifie, en effet, traverser la campagne d'Iltre et en découvrir les charmes. Il est aussi heureux de constater que la clientèle vient pour un tiers de la région.

Parmi le public, on distingue trois sortes de spectateurs : ceux qui découvrent le théâtre; les «locaux» des contrées de Waterloo et de Nivelles entre autres, qui peuvent découvrir un théâtre où l'on réalise des choses nouvelles sans être obligé d'aller dans la capitale; les gens avertis. «En ce moment, explique toujours Léonil Mc Cormick, on a un peu l'impression que les gens s'attendent à ce que l'on réalise des choses toujours plus extraordinaires. Mais le théâtre doit-il toujours être extraordinaire? Une chose est

certaine en ce qui nous concerne, nous nous attaquerons à l'avenir à des pièces plus profondes qui seront assurément des succès populaires, et qui éveilleront la curiosité du public. Cela, c'est notre travail à l'avenir...».

Cette année est donc une année chahutée pour «La Valette» car son responsable a été amené pour la première fois depuis trois ans, à se créer un répertoire. «On teste aussi beaucoup les désirs de nos visiteurs, nous dit encore Léonil Mc Cormick. On y est acculé tout comme pour le choix des vedettes que nous invitons.

La dernière pièce qui sera jouée, cette saison (en mars), «Couple à deux battants», de Dario Fo, sera interprétée par Marion et Michel de Warzée qui vient d'obtenir «L'Eve du Théâtre» au T.N.B. Je cherche toujours à m'octroyer les services des meilleurs comédiens dans les meilleurs rôles. Si quelqu'un est

devenu un grand acteur, c'est parce qu'il a du talent. Pendant un an, j'ai été en quête d'un rôle pour Marion. On a trouvé des pièces où le public l'attendrait telle qu'on la connaît. Mais le plus intéressant était de la faire jouer dans un rôle inhabituel pour elle, c'est-à-dire dans une pièce de Dario Fo. On imagine toujours Marion dans quelque chose de léger, dans un amusement pour enfants ou le 3e âge qui aime sa spécialité. Pour être certain qu'elle ne tombe pas dans ses travers habituels, j'ai pris les services d'un metteur en scène étranger qui ne la connaît pas du tout. Il va la mettre carrément en scène. J'ai assisté à la première répétition : elle tiendra le coup; elle va changer...».

On le constate aisément, le théâtre de «La Valette» va bon vent. Son capitaine s'en porte bien. Ne lui a-t-il pas aussi permis de remonter sur les planches qu'il avait abandonnées il y a belle lurette. Il a souvent arrêté le métier car, dit-il «il ne me plaisait pas comme il était. A «La Valette», j'ai édifié «mon» théâtre. C'est un métier de recherche, de modestie. Il est également plus difficile quand on est patron d'un petit théâtre comme le mien, où les choses sont remises à leur réelle valeur et leur meilleur niveau...».

Mais Léonil Mc Cormick reste surtout fier d'avoir créé un théâtre à la portée de tous; un théâtre populaire où tout le monde se sent à l'aise.

Qui eût cru que le petit village d'Iltre, le centre géographique de la Belgique, renfermait avec «La Valette» un tel joyau culturel ?

Léonil Mc Cormick et Suzanne Colin dans «Frankie and Johnny in the clair de lune» qui fut déjà un succès, l'an passé, et qui vient d'être rejoué à «La Valette». (photo fournie par l'auteur).



Monstreux à la recherche de son passé

par Marie-Astrid COLLET-LOMBARD

A Monstreux même, la terre, morcelée en petites métairies ou «héritages» aux noms pittoresques, forme des prairies accidentées, communiquant entre elles par de primitifs tourniquets, bordées de peupliers aux cimes frissonnantes, entourées de haies vives, égayées par des ruisselets dévalant de sources toutes proches et traversées de sentiers que tracent des marques de pas sur une herbe à peine foulée. Parfois, dans quelque coin, un abreuvoir se devine au creux du terrain, ceinturé de saules. Puis c'est

un chemin mystérieux et tourmenté, au-dessus duquel se rejoignent les branches des noisetiers qui le longent, et dans un renfoncement où pénètre plus de jour, une grange de bois et de torchis affaissée contre une longue maison basse blanchie au lait de chaux.

Ainsi était décrit par Georges Willame, au début de ce siècle dans son roman *Le Puisson*, ce petit village aujourd'hui englobé dans l'entité de Nivelles.

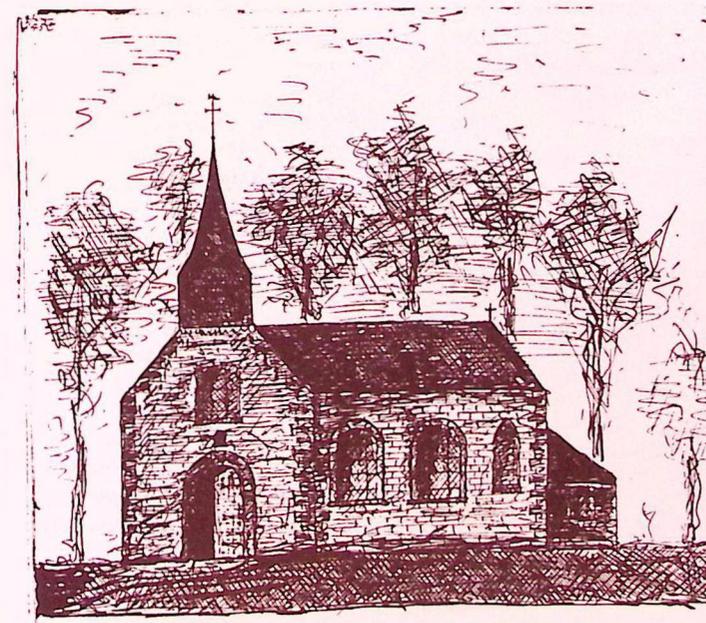
Petite agglomération de près de

323 ha qui compte aujourd'hui 250 habitants, Monstreux doit sans nul doute sa renommée à la fois à la cité acloote dont elle n'est distante que de 3 km mais aussi à la Thines qui, grossie de plusieurs ris, court encore à travers ses riches pâturages après avoir alimenté jadis les chutes de plusieurs moulins.

Dès 877, la majorité des terres de Monstreux va partager le sort de l'abbaye fondée par Gertrude. Un diplôme de Charles II, dit le Chauve, destiné à partager les possessions du chapitre de Nivelles, va annexer la *villula* (hameau, agglomération réduite) de Monstreux à l'hôpital.

La légende aurait voulu voir dans l'étymologie même du mot Monstreux le terme *Monasterium* comme indiquant l'emplacement initial de la fondation de Gertrude alors qu'il peut aussi désigner en latin et aussi en vieux français (moustier) un petit édicule et pas seulement une abbaye.

De nos jours, la ferme de l'abbaye domine encore le village tout à côté de l'église Saint-Michel et une bonne



Dessin par J. Otto de l'ancienne église de Monstreux, "d'après les souvenirs de personnes qui l'ont vue - M. l'abbé Dulier et M. le curé de Thines Hennaut, Nivellois; M. Brancart ancien curé de Bornival". Ce dessin se trouve à la page 45a du cahier IV de l'abbé J. Otto.

Une vue partielle du village
(Collection Goffaux, Nivelles)

partie des terres du village appartiennent, tout comme cette ferme, au patrimoine du Centre Public d'Aide Sociale de la ville de Nivelles, héritier de l'Hôpital Saint-Nicolas.

Le village a très vite tissé des liens étroits avec l'abbaye car c'est l'abbesse qui y exerçait de nombreuses prérogatives et ce jusqu'à la Révolution française.

Celle-ci désignait tout d'abord le *mayer* de Monstreux à qui elle délègue ses pouvoirs, notamment judiciaires, et qui la représente. Il assure l'ordre et protège les privilèges de l'abbesse. Ainsi en 1755, *Ernest Joseph Froment s'est volontairement remis de son office de mayer de Monstreux : Ursule Antoinette comtesse de Berlo, en qualité de Dame de Monstreux a nommé à sa place Bauduin Joseph Froment, son fils, et praestitit juramentum en présence des eschevins A. L. Destraux, N. Hourdaucq, A. J. Carlier.* C'est aussi *Madame de Nivelles* qui choisit les *échevins* qui sont en somme les juges ordinaires et dès



lors des fonctionnaires de l'abbesse. Ainsi *Auguste Froment fut admis coe eschevin de Monstreux noe par la Dame de Monstreux M la Comtesse Vander Noot le 25 juin 1789.*

Le *greffier* (gardien des archives du tribunal, copiste et greffier - rôle éminemment essentiel dans un *échevinage* rural où la rareté des spécialistes de l'écrit en fait un fonctionnaire demandé), le *sergent* (sorte d'officier de police qui exécute les décisions prises en haut lieu), ainsi que le *garde chasse et pêche* devaient se soumettre au jugement de

l'abbesse. *Le 14 août 1744, Augustin Joseph Betigny a été admis au serment de garde chasse et de la pesche du dit Moustreux; a quelle charge il avait été admis par la Dame Princesse de Nivelles, en qualité de Dame de Moustreux.*

La justice y était rendue en son nom: Ainsi le 1er février 1618, *Piere Canelle, mayer, et Mme de Henin, dame de Nivelles de Moustreux ont confisqué les biens de Piere de Glabay qui avait blessé quelqu'un si fort qu'il en serait mort....*

Par l'arrêt des représentants du peuple du 23 vendémiaire an 3 (14 octobre 1794), le *Walon Brabant* fut imposé par les Français et la ville de Nivelles devait dès lors la coquette somme de 3 millions de livres. Le curateur des biens de l'abbatiale exposa en vente une prairie de 4 bonniers et demi sise à Monstreux. L'argent qui proviendrait de la vente servirait de quote-part dans cette contribution.

Au XIVe siècle, l'abbesse Yolande de Steyne fit construire à Monstreux à l'endroit appelé *Argential* ou *Argenteau* une habitation qu'elle

Une vue sur la Thines en hiver.
(Collection Naveau, Monstreux)



légua par testament au chapitre et où les abbesses passaient la nuit avant d'entrer solennellement dans Nivelles. La ferme de l'abbaye était jadis assujettie à fournir à la communauté de Monstreux un *pourceau graz de pois raisonnable tous les ans, le jour du dimanche gras.*

Mais en 1588, *Piere Hubert, censier moderne de la dite cense est demeuré en faute de paiement et livrance du dit porceaux...* En 1695 encore *les manants et habitants ... se sont portés devant les administrateurs de l'hospital St Nicolas afin de continuation de paiement du gras pourceau de Monstreux.* La cour leur donna raison et le dit fermier n'eut qu'à exécuter pour poursuivre cette vieille tradition.

L'église actuelle est dédiée à saint Michel et elle fut entièrement reconstruite en 1858-1859 sur les plans de l'architecte provincial Emile Coulon. Autrefois dédiée à saint Remi, elle n'était jadis qu'une quarte chapelle même si le territoire sur lequel le desservant avait juridiction dépassait largement celui d'aujourd'hui. Les habitants de Bornival dépendirent spirituellement du curé de Monstreux et ce jusqu'en 1603 - année de la fondation d'une paroisse autonome par le seigneur du lieu François d'Arin - tout comme ceux de certains hameaux aujourd'hui englobés dans Nivelles. Par contre, d'autres hameaux et certaines fermes comme celle de la Tilleraye dépendaient d'une des paroisses de Nivelles.

Aujourd'hui rattachée à un secteur



pastoral englobant les paroisses nivelloises Sainte-Gertrude et SS Jean et Nicolas, ainsi que la paroisse de Saint-François de Bornival, la communauté chrétienne de Monstreux dépend de l'archevêché de Malines-Bruxelles. A l'origine paroisse de l'évêché de Liège (doyné de Fleurus) puis dès 1559 rattachée au nouvel évêché de Namur (doyné de Nivelles), la paroisse Saint-Michel fut, lors du Concordat de 1802, intégrée dans l'évêché de Malines en dépendance directe de la paroisse mère du Saint-Sépulcre. Il fallut attendre 1839 pour que la paroisse redevienne une succursale autonome tant les habitants s'étaient battus pour prouver qu'ils pouvaient subsidier un curé propre à leur village. Nommé par l'abbesse depuis l'origine de la paroisse, le curé de Monstreux obtint en 1685, de la part de l'abbesse agissant au nom de l'hôpital Saint-Nicolas, la jouissance de la totalité de la dîme comme compétence. Cette faveur l'astreignait à entretenir seul l'église et bien souvent dans les archives, la paroisse est reconnue comme *paroisse pauvre* ce qui valut de recevoir du pape Léon XIII, en 1888 - année de ses noces d'or sacerdotales - à l'occasion de son jubilé sacerdotal, un calice encore conservé dans le trésor de l'église.

Cette paroisse pauvre à divers titres a la grande chance de posséder un fonds d'archives paroissiales fort riche. La cure, vendue lors de la fusion de la commune avec Nivelles, conservait quelques caisses qui furent confiées aux bons soins du Comité d'histoire religieuse du Brabant wallon dont l'objectif premier est la **sauvegarde des traces du passé religieux du Brabant wallon**, créé en vicariat

Une vue sur la Thines
(Collection Naveau, Nivelles)

Une photo de la ferme sise face à l'église, les fermiers et leurs moutons. (Collection Stenuit, Monstreux)



par le cardinal J. Suenens en 1962. Classées puis inventoriées par les membres du comité du doyenné de Nivelles, ces archives couvrent essentiellement, en documents de première main, les XIXe et XXe siècles. La pièce la plus précieuse réside en un manuscrit rédigé par le curé Joseph Otto, curé de Monstreux de 1889 à 1899. Devançant la demande du cardinal Goossens qui, dans une lettre pastorale du 12 avril 1898, pria les prêtres de son évêché de rédiger une monographie retraçant l'histoire de la paroisse ou de l'institution dont ils étaient responsables, notre brave curé rassembla toute la documentation nécessaire pour aider à faire l'histoire de la paroisse. En hommage à (ses) vénérés successeurs, il se rendit à Bruxelles pour consulter les archives déposées aux Archives Générales du Royaume. Il obtint même de l'archiviste général de pouvoir reprendre quelques pièces capitales chez lui. Avec la collaboration de l'abbé Ch. Van Genechten, curé de

Bornival, il s'appliqua à retranscrire scrupuleusement les documents relatifs au passé des membres de la communauté villageoise dont il avait reçu la direction spirituelle. Il recopia aussi fidèlement les anciens registres paroissiaux conservés alors à la commune et se fit relire par ce confrère historien, alors placé à Bornival pour raison de santé. Le curé de Bornival s'attela lui à une autre rude tâche : la transcription des greffes scabinaux de Bornival, Monstreux et même ceux de Nivelles. Collègue de travail dans leurs recherches historiques et sans nul

doute devenu son ami, notre curé Otto reçut tous ces imposants cahiers lors du décès de Ch. Van Genechten, survenu inopinément alors qu'il venait d'être désigné archiviste officiel de la ville de Nivelles. Interrogeant les témoins (ainsi pour croquer le dessin de l'ancienne église de Monstreux), fixant sur pellicules les moments importants de la communauté (processions, école, défilé de la mutuelle, chaulage de l'église, ...), découpant des articles dans la presse locale, notre curé a ainsi patiemment composé une oeuvre aujourd'hui pièce maîtresse du fonds d'archives paroissiales. Le cardinal Goossens s'attendait à la recevoir à Malines. En fait, à la mi 1899, Joseph Otto recevait un ordre de mutation. Il quitta dès lors Monstreux pour devenir curé à Héவில்lers où il a sûrement laissé pareil travail historique. Lui-même, peu avant son décès survenu en 1919 à Héவில்lers, se fit un devoir d'envoyer à son successeur des pièces relatives à l'histoire de Monstreux dont il se décrit comme étant l'archéologue, vieille maladie qui ne fit souffrir personne.

Une photo des enfants de l'Ecole communale en 1893 avec l'instituteur Lebon à gauche et le curé J. Otto à droite. (Archives paroissiales de Monstreux)



Une photo de l'église avant la restauration de 1985 (Collection Musette, Nivelles).

Monstreux.

Le manuscrit de l'abbé Otto est patiemment dactylographié par une habitante qui le sauve ainsi de la dégradation à laquelle il est immanquablement condamné.

Une **porte ouverte** a été programmée pour les **9-10 et 16-17 mai 1992**. En plus d'une exposition qui ne se limitera sûrement pas à l'histoire religieuse et qui sera installée dans la charmante église restaurée en 1985, les visiteurs pourront admirer un montage audiovisuel. Une cassette vidéo reprenant les moments importants depuis 1958 - année où se fêta le centenaire de la reconstruction de l'église - sera mise en vente. Le catalogue de l'exposition ainsi que des cartes postales reprenant des dessins des monuments, bâtiments ou chapelles du village seront également publiés à cette occasion.

Pour tous renseignements concernant la porte ouverte de Monstreux, s'adresser au 067/21.44.74 (Mme Compté) ou 010/24.22.40 ou au 067/21.02.85 (Mme Collet du Chirel BW).



La chapelle Saint-Adrien, sise près de la ferme de la Tilleraye. (Collection Winand, Nivelles)

Sources :

Archives paroissiales.

Copies des greffes scabinaux dues à l'abbé Ch. Van Genechten et conservées au Musée communal par la Société d'histoire et d'archéologie de la ville de Nivelles.

Archives communales en dépôt à l'hôtel de ville de Nivelles.

Archives de l'Archevêché de Malines-Bruxelles.

J. TARLIER et A. WAUTERS, *La Belgique A ancienne et moderne. Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant. Canton de Nivelles*. Bruxelles, 1873, p. 189-193.

DELATTRE J.-L., *Contribution à l'histoire économique des institutions hospitalières à Nivelles. (Les hôpitaux Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre des origines à la fin de l'Ancien Régime)*, mémoire U.L.B., Bruxelles, 1962-1963.

ROUSSEAU X., *Criminalité en temps de guerre et société de violence : Nivelles (1646-1695)*, mémoire U.C.L., Louvain-La-Neuve, 1982.

La ferme de l'abbaye et le centre du village de Monstreux. (Extrait repris à une photo aérienne)

Luc Putman, dessinateur paysagiste urbain

par Judith MASSE

Le dessin est un art graphique (du grec «graphêin» = écrire). En fait c'est la plus ancienne écriture humaine.

Comme l'écriture, le dessin naît du tracé, qui est mouvement, et les lignes ainsi couchées sur le papier, ou tout autre support, attestent ce mouvement. Ainsi, pour la même raison qu'il n'y a pas deux écritures identiques, chaque artiste a un graphisme qui lui est propre, et qui l'identifie aussi sûrement que ses empreintes digitales. Ce graphisme constitue en quelque sorte sa véritable signature. Mais mon propos n'est pas de faire de la graphologie en me basant sur des dessins, ni de déterminer ainsi les constantes de la personnalité d'un artiste tel que Luc Putman, unique en son genre et dont le travail peut être apprécié selon bien d'autres critères.

Je n'ai pas la prétention de vous présenter Luc Putman, le dessinateur que vous avez sûrement déjà eu le bonheur de regarder travailler sur la Grand-Place, son quartier général, ou dans un autre site de Bruxelles ou du Brabant, si ce n'est à Bruges, Gent, Courtrai, Anvers, Lille... Les riverains de la Grand-Place froncent les sourcils chaque fois qu'ils le rencontrent ailleurs que chez eux. Ils éprouvent à son égard une sorte de sentiment de propriété, ce qui est plus qu'un compliment, tandis que dans d'autres quartiers et d'autres villes, les commerçants, habitants et autorités municipales tentent

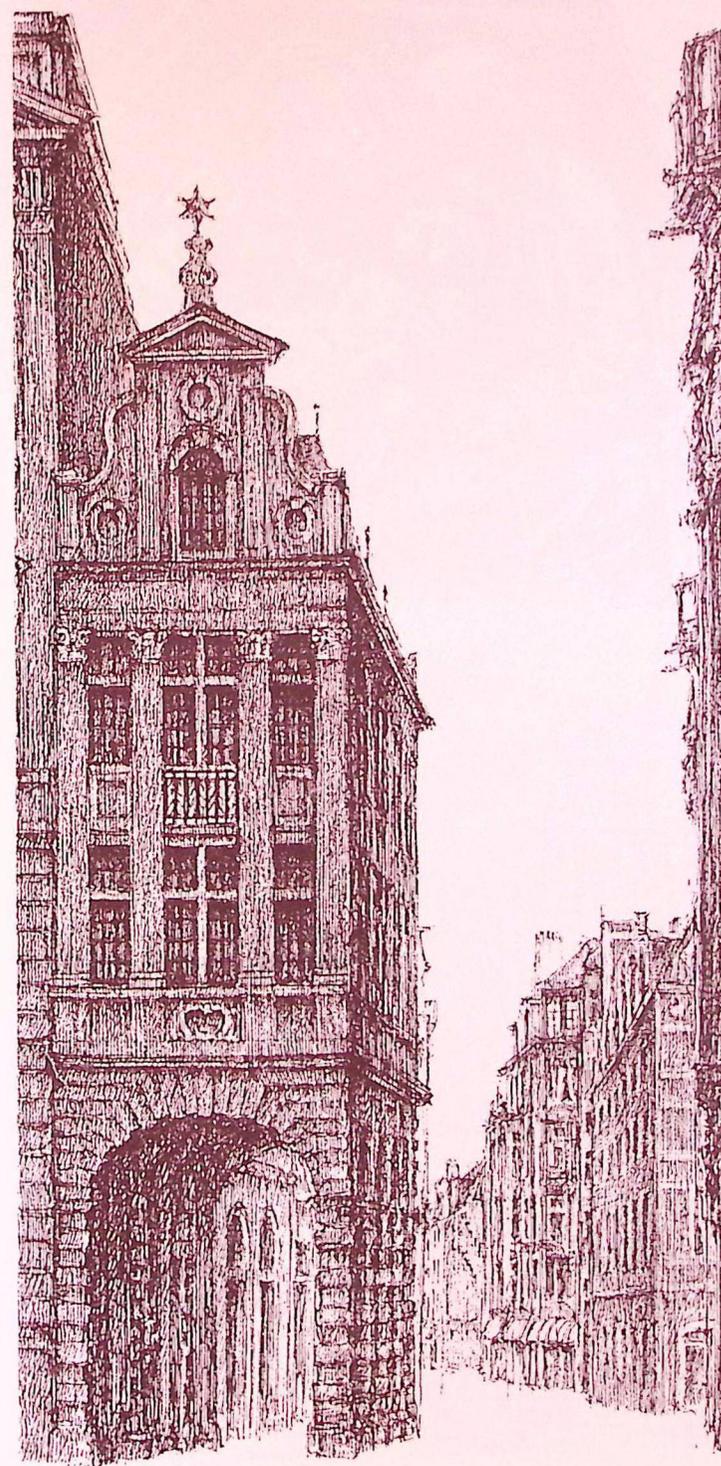


de l'attirer chez eux. Sa renommée s'étend déjà aussi loin que le Japon, et dans des villes telles que Florence, où ne manquent pourtant pas les trésors artistiques. Partout on lui propose des expositions et il lui faudrait plusieurs vies pour répondre à toutes ces demandes. Heureusement ses thèmes de prédilection, qu'il approfondit de découverte en découverte, sa vie de famille et le souci d'une éducation soignée et équilibrée de sa fille, le retiennent à Bruxelles la plupart du temps.

Bien que disposant de deux ateliers, qui ne servent pratiquement qu'à entreposer son matériel ainsi que ses gravures, Luc Putman, paysagiste urbain, ne travaille qu'en plein air, ou plus exactement, comme dans les villes d'une certaine importance nous ne savons pas ce que nous respirons au juste, à la lumière directe de la voûte des cieux. Il travaille aussi sous les yeux du public, autochtone ou étranger, qui s'arrête de plus en plus nombreux pour suivre l'élaboration de ses dessins. Il peut ainsi constater de visu, qu'il n'y a aucun truquage, aucun artifice, l'artiste travaille sans filet.

Suivant le bagage culturel du spectateur, qui évolue d'ailleurs s'il devient un habitué, la perception du travail de Luc se fait à plusieurs niveaux. D'abord l'identification du lieu représenté, sou-

Bruxelles, le musée communal.



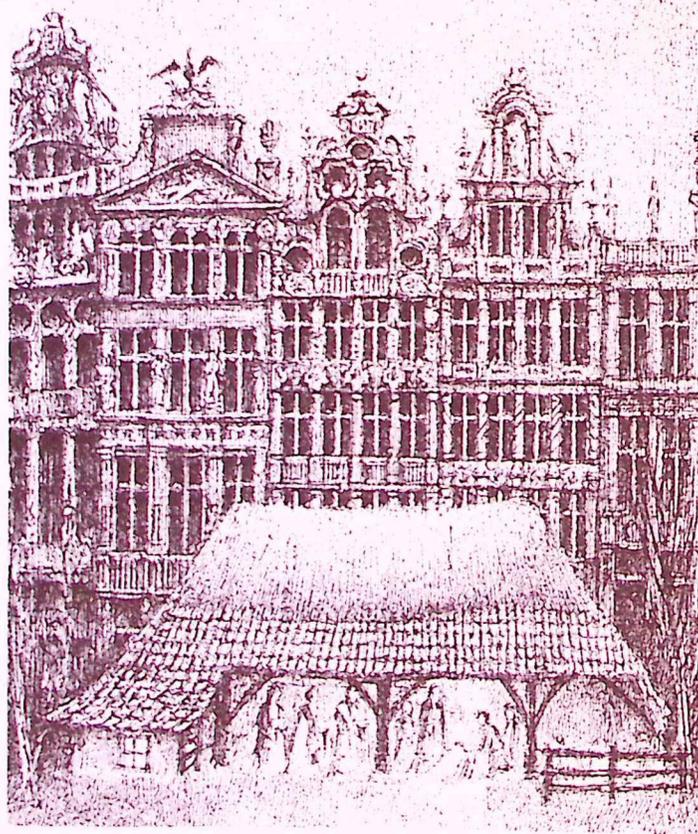
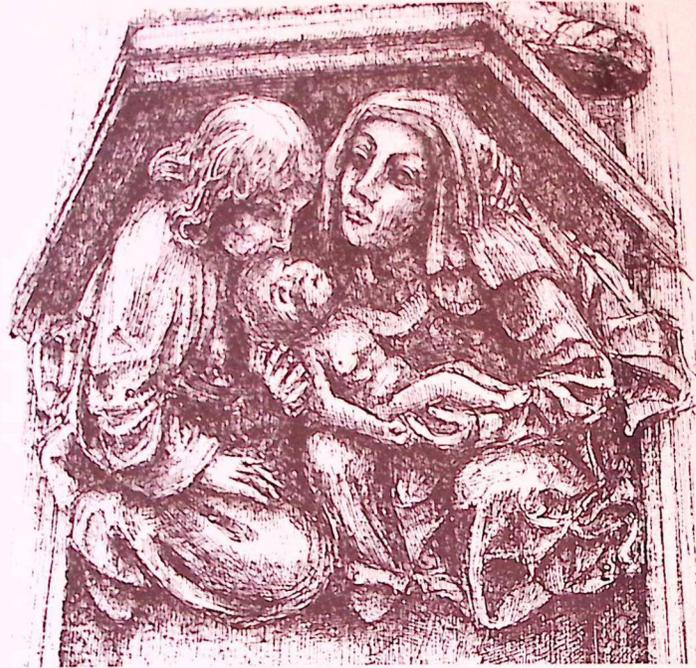
vent familier à celui qui regarde et qui se réjouit principalement de la ressemblance avec le modèle. Puis l'admiration devant l'habileté extraordinaire du dessinateur, qui sans rature et sans hésitation, poursuit inexorablement non seulement son dessin, mais un «dessein» mûrement réfléchi. En effet, il donne l'impression d'un homme qui sait parfaitement d'où il vient et où il va, et que préalablement à son exécution, les structures de chaque oeuvre sont conçues avec netteté et précision. En réalité cela n'est probablement pas aussi simple. Le premier effet du travail de Luc Putman est donc notre prise de conscience de notre environnement immédiat. Nous apprenons à regarder. Et peu à peu nous nous habituons à voir, la Grand-Place par exemple, à travers les dessins de Luc Putman, tout comme notre vision de l'Histoire sainte s'est faite à travers le filtre que constitue la peinture religieuse du Moyen Age et en partie de la Renaissance; comme il nous est devenu presque impossible de regarder une ballerine sans penser à Degas ou des tournesols sans évoquer Van Gogh. Et soudainement nous réalisons que nous avons affaire à un maître, que nous avons la chance de rencontrer non dans une tour d'ivoire, mais dans la rue, à notre portée. Inutile d'insister sur l'impact culturel de sa présence sur les habitants de la ville et ses visiteurs.

Mais venons-en au second degré de la perception du travail de Luc Putman. Les personnes qui visitent les musées, les expositions, éprouvent le besoin d'intégrer cette nouvelle rencontre dans l'ensemble constitué par ce qui leur est déjà

A la Grand-Place, l'une des plus vieilles maisons : "l'Etoile".

Bruxelles, détail de l'Hôtel de Ville
"Nativité".

connu. Et comme cet artiste peint «ressemblant» et ne suit aucune des modes et tendances picturales actuelles, elles le classent presque automatiquement parmi les réalistes. Je pense qu'il faut éviter la manie de classer, je dirais presque de coincer chaque artiste dans une catégorie bien définie. En fait chacun d'eux choisit «sa» réalité. Par exemple, pour ne parler que de grands peintres du passé connus de tous, Van Eyck, dans ses tableaux mystiques est réaliste dans la représentation de la matière et nous donne l'impression de «toucher» la douceur d'un velours, le grain d'un cuir, le poli du métal. Dans ses compositions d'une fantaisie débridée, Jérôme Bosch reste réaliste dans les dé-



tails. Bruegel le Vieux est réaliste dans les attitudes de ses personnages, qui ne semblent pourtant pas calqués sur tel ou tel individu, mais constituent une sorte de synthèse géniale de gestes et mouvements qu'il a pu observer. Nous pourrions ainsi citer sans fin la variété infinie des «réalistes».

La réalité est immense. Devant cette immensité, un choix des thèmes s'impose, ou plutôt est «imposé» à l'artiste par son tempérament, ses goûts, voire son hérédité. Luc Putman est principalement un paysagiste urbain. Le thème de la plupart de ses dessins est le passé de son peuple inscrit dans les vieilles pierres des églises, des béguinages, des hôtels de ville, des maisons corporatives, des demeures prestigieuses comme des plus humbles habitations conservées jusqu'à nos jours. De sa plume, il en dresse minutieu-

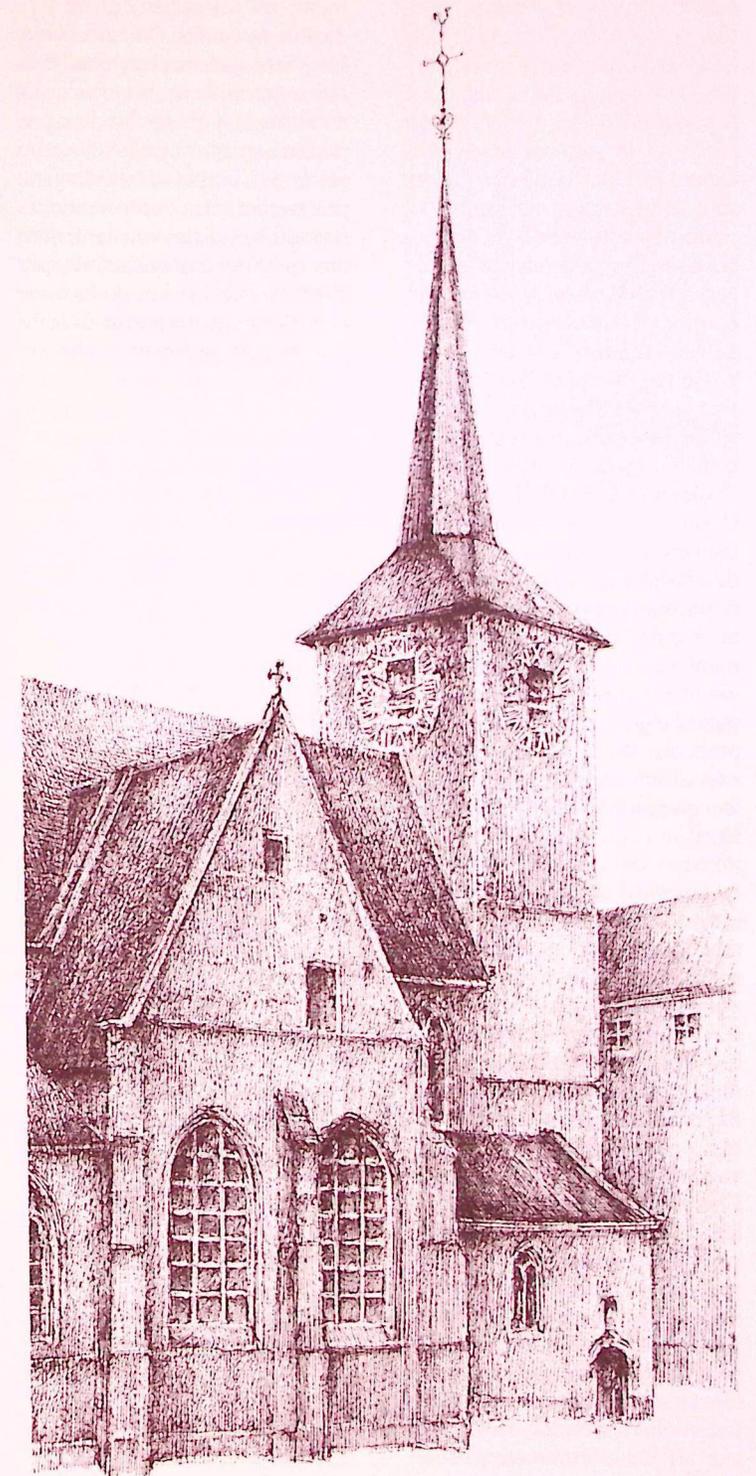
La Grand-Place décorée pendant les fêtes de fin d'année.

sement l'inventaire. Il nous communique son amour des vieilles pierres, qu'il sent avec une telle passion, une telle justesse, une telle intensité, que je serais tentée de lui attribuer, outre un ascendant dessinateur-graveur, un autre ancêtre tailleur de pierre, dont il semble avoir reçu, de par la loterie génétique, ses grandes et fortes mains.

Après le choix du sujet, d'autres choix, se présentent. L'angle sous lequel le motif est vu, choix qui dénote déjà de par lui-même une tournure d'esprit. Ensuite il y a la sélection des traits dominants, qui parmi toutes les lignes possibles concourent le mieux au caractère, à l'harmonie d'un site ou d'un édifice. Il y a aussi l'omission délibérée ou instinctive de tout ce qui n'y concourt pas. Enfin il y a la lumière et son contrepoint l'ombre, qui normalement donnent le relief au dessin. Dans ceux de Luc Putman la lumière est parfaitement irréaliste. Il en tire d'une part profit pour mieux faire ressortir telle sculpture sur une façade, telle frise, tel détail que la lumière naturelle n'éclaire pas ou insuffisamment. Mais sa lumière transmet surtout la magie impalpable de la poésie. Et voici que nous, les passants, avec nos préoccupations et nos soucis, un peu robotisés par les techniques contemporaines et les médias, faisons la rencontre de la poésie. Et c'est le coup de foudre!

Le sujet du présent article étant Luc Putman, l'auteur vous prie de bien vouloir excuser ses nombreux allers-retours dans le passé. C'est que Luc Putman est issu d'une tradition, il a de profondes racines dans le temps, ce qui n'empêche pas le printemps de fleurir sa cou-

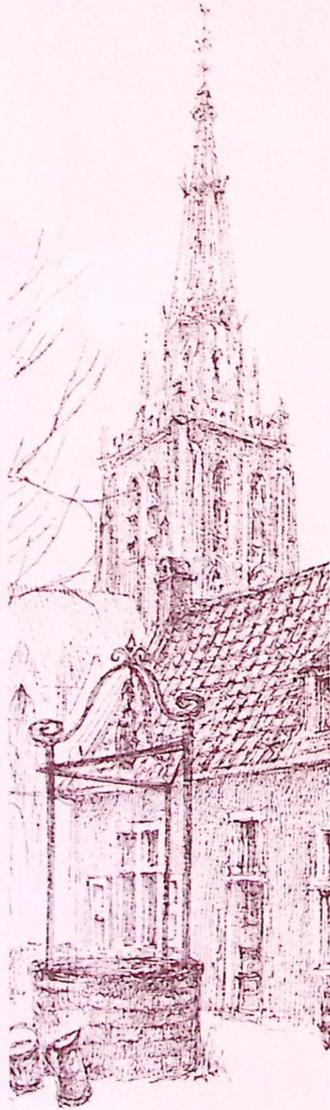
Forest, l'église Saint-Denis.



ronne... Putman se considère lui-même comme un artisan. Gantois de naissance, il semble descendre en droite ligne de ces peintres-dessinateurs flamands, qui à l'époque où tous les métiers étaient régis par le système corporatif, étaient groupés dans une guilde, sous la protection de saint Luc, patron des arts (et de la médecine, qui en ce temps-là relevait plus de l'art que de la science), oeuvraient comme les autres artisans dans un atelier, et comme eux, après avoir passé par une période d'apprentissage, puis d'assistance au maître en tant que compagnons, accédaient à la maîtrise grâce à l'exécution d'un «chef d'oeuvre». Comme les compagnons d'autres métiers, ils avaient coutume, avant de s'établir à leur compte, de partir en voyage pour parfaire leur métier et élargir leur horizon, notamment en Italie. Tous en revenaient, enrichis certes, mais aussi avec un regard aiguisé pour les beautés et particularités de leur propre contrée et affirmant le plus souvent leur personnalité de peintres du Nord.

Leur statut d'artisans n'empêchait nullement les peintres et dessinateurs de cette époque de pousser jusqu'au bout leur talent voire leur génie, mais quelle qu'ait été leur force respective, l'utilité sociale des membres de cette guilde étaient unanimement reconnue. Ils étaient sans conteste les «peintres de la réalité» selon l'expression consacrée par Jacques Prévert, la mémoire visuelle de leur époque. Cette fonction a perduré longtemps après la disparition du monde corporatif, et ne fut mise en question que bien plus tard lors de l'avènement de la photographie, les peintres depuis lors se sentant acculés à «justifier» leur métier. Mais loin de nuire à leur art, cette remise en question

entraîna un nouvel épanouissement, un foisonnement de tendances fécondes. Ne citons que l'impressionnisme, le symbolisme, l'expressionnisme, le fauvisme, le cubisme, le surréalisme. Les surréalistes étaient orientés vers un art de plus en plus intellectuel, ne prétendant plus représenter les objets tels qu'ils les voyaient, mais tels qu'ils les connaissaient, par exemple vus à la fois de face, de dos, d'en haut et d'en bas, décomposés, puis reconstruits. Ils fai-



saient usage de procédés tels que la métaphore, empruntée à la littérature. Tout cela pour aboutir finalement à l'art abstrait, qui ne prétend plus représenter quoi que ce soit. Il s'est avéré, que chacune de ces écoles a produit de grandes oeuvres, mais qui peut-être n'étaient pas dues nécessairement à telle technique ou à telle théorie, mais à l'ardeur de l'artiste suscitée par l'émulation apportée par le renouveau.

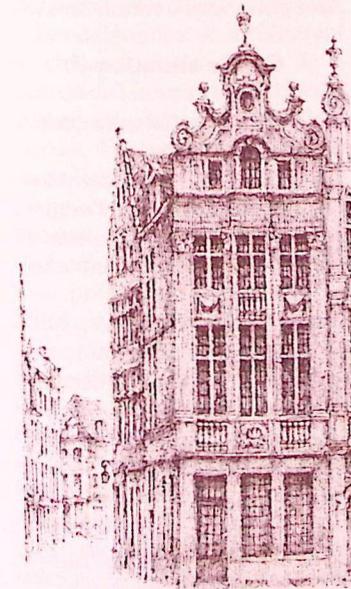
Comme je l'ai suggéré, cette évolution rapide des tendances et écoles picturales est aussi en rapport direct avec le rôle, la fonction de l'artiste dans la société. Nous y reviendrons à propos de Luc Putman après une dernière digression d'ordre plutôt technique.

Autrefois les dessins d'art étaient reproduits en gravure sur bois ou sur cuivre, à la taille douce (au burin) ou à l'eau-forte (acide nitrique). On encait les plaques ainsi gravées, puis on réalisait un tirage limité à l'aide d'une presse manuelle, obtenant ainsi des estampes. La gravure était parfois réalisée par l'auteur du dessin, mais le plus souvent par un graveur spécialisé, laissant ainsi à l'artiste plus de temps pour la création. Vers le milieu du seizième siècle s'ouvrait à Anvers la boutique à l'enseigne «Des Quatre Vents» avec atelier de gravure appartenant au maître Jérôme Cock. C'était, dans nos régions, la première boutique où l'on vendait des estampes faites d'après les dessins des plus éminents artistes de l'époque, contribuant ainsi à populariser leurs oeuvres et à former le goût d'un large public. Non seulement les musées, mais des amateurs particuliers en constituèrent des collections et nombre de maisons, parfois modestes, renfermaient un «cabinet d'es-

Le béguinage à Anderlecht.

tampes». Ce dernier était tellement en vogue, que bien des Messieurs abordaient une jeune femme en l'invitant à venir visiter leur cabinet d'estampes. L'expression s'est maintenue dans le langage courant pendant plusieurs siècles...

Soucieux de s'adresser à un large public sans distinction de classes sociales, Luc Putman, pour rendre son travail accessible à tous, fait aussi reproduire ses dessins originaux par des procédés de notre époque, mais comme au temps jadis, la reproduction demeure un travail délicat. Toutes les valeurs de l'original doivent être respectées et rendues de façon parfaite, et les recherches de Luc Putman en ce domaine sont parallèles à son travail de création. Il ne se contente pas de donner au client «pour son argent», comme dans n'importe quel commerce. Ce qu'il cherche à transmettre au public présent et futur c'est la qualité d'une émotion, la vénération que lui inspire la beauté de notre patrimoine,

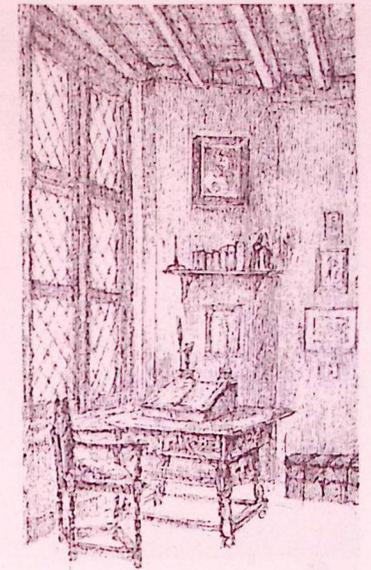


La maison d'Erasmus à Anderlecht.

émotion et beauté qui se retrouvent intactes dans ses gravures, et jusqu'au modeste format de ses cartes postales. Il n'a point cessé que de parfaire sa culture, d'aiguiser son esprit, d'épurer ses émotions et son art, d'affiner son dessin, de varier sa technique, d'expérimenter des modes de reproduction mieux adaptés. Mais ni la photographie, ni d'autres procédés aussi perfectionnés soient-ils, rien ne remplace l'oeil, la main, l'esprit et le coeur de l'homme dans la création plastique. Ces techniques ne peuvent que faciliter une plus grande et meilleure diffusion de cette création, tout comme l'a fait l'imprimerie pour les oeuvres des poètes et écrivains.

L'abeille butine le nectar des fleurs pour le transformer en miel et se nourrir, mais «accessoirement» elle a une autre fonction plus globale, celle de contribuer à fructifier la terre. L'artiste, comme nous tous, travaille pour pourvoir à sa subsistance, mais simultanément il joue dans notre société un rôle essentiel, de l'importance duquel Luc Putman est de plus en plus conscient. Dans notre époque de prouesses techniques et d'inventions majeures qui bouleverseront sans aucun doute les fondements mêmes de notre civilisation, il convient, si nous ne voulons pas être des apprentis sorciers, de ne jamais perdre le fil conducteur qui doit nous guider à travers tous les temps, le côté humain, l'humanisme. Les artistes, à la fois conservateurs et créateurs des vraies valeurs durables, sont les vecteurs privilégiés de l'humanisme. Luc Putman a le mérite de

Grand-Place, le Mont Thabor et la rue des Chapeliers.



s'adresser à l'élite, pourquoi pas, mais tout autant à l'homme le plus humble, car il exprime pour lui ce dont son coeur est plein, mais qu'il ne sait pas dire.

Une particularité des dessins de Luc Putman est le peu de place qu'y occupe l'homme. On y aperçoit bien parfois quelques silhouettes de personnages, à échelle réduite, mais ils constituent plutôt le décor, alors que ce sont les vieilles pierres qui vivent, rayonnent dans tout leur éclat et parlent... Et dans le silence d'une sorte de «stil'leven» (de vie tranquille et recueillie) par rapport à l'agitation actuelle de la ville, il semble qu'on entende chanter les maîtres d'oeuvre et les hommes de métier d'antan. Exaltant la cité qui est avant tout un lieu de rencontre, entre autres du passé et du présent, Luc Putman conserve la spontanéité et la fraîcheur du terroir flamand. C'est en quelque sorte un «nationaliste» flamand, d'un nationalisme sur un plan culturel qui n'est pas dirigé contre un autre peuple, mais qui recherche ses racines pour mieux s'intégrer dans l'universel.

A la découverte du Pajottenland

par Philippe CHAVANNE

«... Vos vertes collines et vos vallons plus verts encore entourent Bruxelles d'un diadème d'émeraude. De la Dendre flamande aux rives de la Senne, vous vous gonflez, vous vous creusez, à la fois grande et profonde...».

Pol de Mont, poète flamand

Ainsi, en effet, le poète flamand décrivait-il dans l'un de ses poèmes («Aan mijn Pajottenland») son pays, sa région : le Pajottenland.

«Depuis des temps immémorables»

Le Pajottenland ! Même si nombre d'entre vous connaissent cette appellation, vous aurez certainement bien du mal à la retrouver sur une carte routière; voire même à situer avec précision cette fort belle mais encore trop méconnue région.



une autre histoire ! Le moins que l'on puisse dire est qu'elle amène la controverse ! Selon Frans-Josef de Gronckel, «Pajottenland» serait en fait dérivé de «patriote». Selon d'autres personnes, et notamment le professeur Carnoy, le nom flamand de «Pajottenland» serait dérivé en droite ligne du mot wallon «payot» qui désigne une sorte de mélange de mortier qui servait à la construction des murs des maisons. Allez donc vous y retrouver !...

Quelle situation ?

Mais là n'est pas la seule controverse du Pajottenland ! Car si l'on ne peut en déterminer avec précision le sens et l'origine, peu de personnes se montrent de plus d'accord sur les limites exactes de ce «pays». Grosso modo toutefois, nous pouvons le situer avec une certaine exactitude au Sud-Ouest de Bruxelles, dans un triangle compris entre la Dendre et les lignes de chemin de fer Bruxelles - Enghien et Bruxelles - Aalst.

La cour intérieure du château de Gaasbeek. (Photo : Annie Vanderbiest)

La fondation d'Alexandrie, une tapisserie de Bruxelles du XVIII^e siècle à admirer au château de Gaasbeek (Photo T.F.B.).

D'ailleurs, nombre de villages et de hameaux de cette région à vocation essentiellement agricole et très fertile, véritable mosaïque de champs, de labours et de prairies verdoyantes, se nichent bel et bien aux limites des comtés de Flandre et de Hainaut et du duché de Brabant.

Un monumental joyau

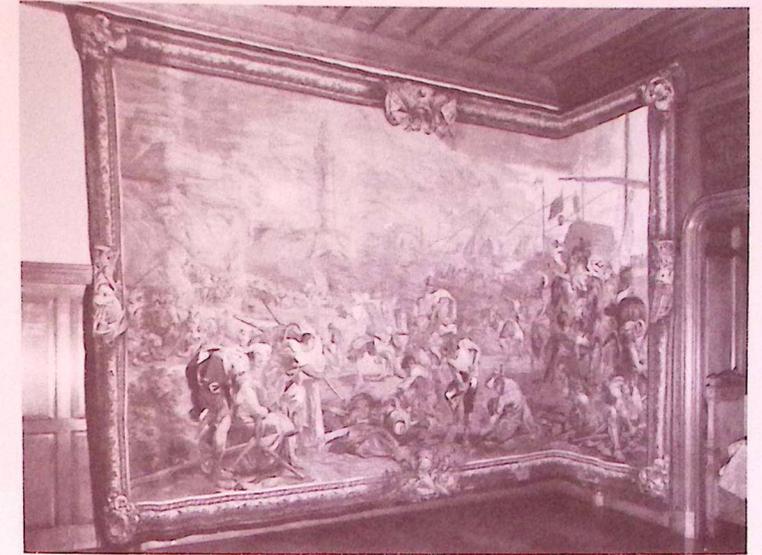
L'incontestable joyau «historico-architectural» du Pajottenland n'est autre que le remarquable château de Gaasbeek. Une merveille dans son genre ! Certainement aussi, le plus visité et le plus décoré de tous les châteaux brabançons.

Et pour cause...

C'est vers 1235 que Godefroid de Louvain construisit une puissante forteresse à Gaasbeek. Histoire de protéger le Brabant des attaques éventuelles du Hainaut ou de la Flandre.

Depuis cette époque et jusqu'en 1921, date à laquelle l'Etat devint propriétaire des lieux (nous y reviendrons plus loin...), sept familles différentes se succédèrent au château : les seigneurs de la maison de Louvain, les de Horne-d'Abcoude, les de Horne-de Baucignies, les Egmont-de Hornes, les de Renesse, les Schockaert de Tirimont et, finalement, les Arconati-Visconti.

Bref, une jolie palette de nobles ! Une première fois incendié en 1388 par une armée brabançonne qui se vengeait de l'assassinat de l'échevin bruxellois 't Serclaes, à l'instigation du seigneur de Gaasbeek, ce n'est que vers 1400 que le château fut reconstruit par la famille de Hornes. Ils virent d'ailleurs un peu grand !... Trop grand pour eux, en tout cas : pris par les travaux de reconstruction et de



rénovation, voulant apporter un soin irréprochable à ces réalisations, ils finirent par... se ruiner. Ce qui fit que le domaine entier fut bientôt vendu (en 1565, pour être précis) à Lamoral d'Egmont. Célèbre opposant au roi d'Espagne Philippe II et gouverneur de Flandre et d'Artois. Mais il est surtout resté célèbre pour sa mémorable arrestation par le duc d'Albe et, malheureusement pour lui, par sa décapitation publique sur la Grand-Place de Bruxelles. En même temps que le comte d'Egmont.

Petit saut dans le temps : nous sommes en 1615 et le château est à nouveau vendu. Cette fois à René de Renesse de Warfusée. Il s'empressa d'encore embellir et enrichir le domaine, notamment par un joli jardin, par une nouvelle chapelle et par un agréable pavillon de plaisance.

Las ! Les guerres menées par Louis XIV n'épargnèrent pas Gaasbeek. En 1691, quatre tours furent incendiées et quatre ans plus tard, le château fut même bombardé. Il n'en resta pratiquement plus que des ruines... Des ruines que racheta Louis-

Alexandre Schockaert de Tirimont. Auquel succéda bientôt son fils qui épousa une parente de Pierre-Paul Rubens, Jeanne Volckaert.

«Pas pour les paysans !»

Nous sommes en 1796. Paul Arconati-Visconti hérite du domaine. Fervent admirateur de Napoléon, il fait construire un véritable «arc de triomphe» en l'honneur de l'Empereur dans le parc du château.

Le dernier descendant de cette famille, Giovanni-Martin, épousa en 1873 Marie Peyrat, fille du vice-président du Sénat français. Ses épousailles ne durèrent guère: il mourut trois ans plus tard, ne laissant aucun héritier. Sa veuve continua les travaux de restauration du domaine avant de le léguer «... au peuple belge, défenseur du droit des peuples...». Avec une clause précise toutefois, peut-être quelque peu en contradiction avec ce qui précède... Elle légua en effet le château et le domaine au peuple belge (entendez par là à l'Etat...), en précisant toutefois que «... un droit d'entrée soit mis

Bellingen : l'église et la ferme de Cantimpré.
(Photo : Bert Van Kerckhove)

au château, pour éviter que les paysans et les ouvriers ne viennent s'essuyer les pieds sur les tapis et les parquets...».

Un splendide musée

Aujourd'hui, donc le château et son parc d'une quarantaine d'hectares sont accessibles au public.

Même si les travaux de restauration qui se sont succédés ne font pas toujours l'unanimité des amateurs et/ou des spécialistes en la matière, il faut quand même s'y arrêter. Aujourd'hui transformé en prestigieux musée, le château de Gaasbeek, ancienne forteresse et actuel ensemble très romantique, recèle quelques collections de meubles, de tableaux et de tapisseries parmi les plus belles qu'il nous soit donné de voir - d'admirer ! - en Belgique. Elles témoignent, les unes comme les autres, du passage de toutes les différentes familles en ces lieux au cours des siècles.

A signaler aussi, parmi les archives, le contrat de mariage d'Hélène Fourment avec Pierre-Paul Rubens, ainsi que le testament de



l'artiste.

En contrebas du château, le village vaut, lui aussi, le détour. Malgré les changements, il a réussi à préserver une certaine atmosphère paisible, mais aussi tout le charme typique aux villages de cette région flamande...

Le plus petit village du Pajottenland

Si, en quittant Gaasbeek, vous décidez d'emprunter la «Pajottenlandroute» (un très beau circuit automobile touristique fléché d'une soixantaine de kilomètres), vous passerez inmanquablement

par Bellingen : le plus petit village du Pajottenland !

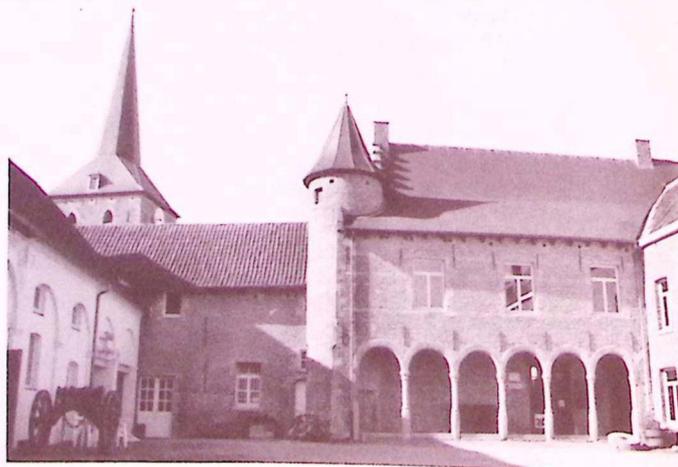
Une église et son presbytère, une grande ferme et quelques maisons à peine : voilà comment se présentera à vous la petite localité dont on apprendra avec surprise qu'elle a abrité, jadis, un prieuré de moines augustins...

Ce que l'on croit savoir, c'est que le village existait déjà avant 1182, tout comme un chapitre de chanoines. En cette année-là, effectivement, le chapitre des augustins a été placé sous la dépendance de l'abbaye de Cantimpré, non loin de Cambrai.

Par la suite, l'histoire du petit village a été pour le moins étroitement mêlée à celle de l'abbaye de Cantimpré; les seigneurs d'Enghien qui possédaient également Bellingen, protégeant et privilégiant assez sensiblement le chapitre. Et quand, en 1850, l'abbaye-mère fut détruite par les Français, le supérieur de l'époque, un certain Bon Campion, décida «tout naturellement» d'émigrer vers le prieuré de Bellingen qui fut élevé au rang d'abbaye.

Pour accueillir les nouveaux ve-

Vue de la cour intérieure de la maison du Bailli à Galmaarden.
(Photo : Bert Van Kerckhove)



La Marcq à Galmaarden, à quelques mètres de la maison du Bailli.
(Photo : Annie Vanderbiest)

nus et être digne du rang d'abbaye, le prieuré fut agrandi : de nouveaux bâtiments, une nouvelle église (les travaux débutèrent en 1619),... Bref, de grandes réalisations et de fortes dépenses pour une abbaye dont l'heure de gloire fut cependant de (trop) courte durée : après la conquête de Cambrai sur les Pays-Bas espagnols par Louis XIV, l'abbé Andreas Lefevre adressa une requête au roi, lui demandant de pourvoir retourner en France avec ses moines. Ce qui fut accordé, laissant Bellingen dans un nouvel anonymat. Faisant retomber l'église abbatiale au simple rang d'église paroissiale. En 1793, le cloître fut même évacué et définitivement fermé. Aujourd'hui, au bas de la petite colline dominée par cette église gothique à une seule nef, on découvre encore l'ancienne ferme abbatiale dont les bâtiments actuels datent du début du siècle dernier. Seules, deux immenses granges sont antérieures à cette période.

Galmaarden, au bord de la Marcq

Autre village typique du Pajottenland, voici Galmaarden qui faisait, jadis, partie intégrante du comté du Hainaut et de la châtellenie d'Ath.

Située juste aux limites du Hainaut, du duché de Brabant et du comté de Flandre, la petite localité, connue pour ses activités drapières, a longtemps été la scène de nombreuses querelles, de moult règlements de comptes et autres rixes entre familles rivales.

Monument remarquable du village, l'église Saint-Pierre qui domine la petite place. De style classique,



construite entre 1749 et 1772 à la demande du supérieur de l'abbaye de Forest, elle possède une particularité originale : contrairement à l'habitude, le choeur n'est pas orienté vers l'Est mais bien dans la direction opposée, vers l'Ouest.

En face de cette église, voici la maison du bailli. En réalité, un vaste complexe des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles dont les appellations ont été diversifiées au cours des années. Tour à tour «Graven-

huis» ou «Herenhuis», voire même «Graanhuis» quand, après la mort du dernier bailli (A. J. Bruyneel, en 1817), elle fut transformée en ferme-brasserie. Elle était en tout cas propriété du seigneur local et résidence du bailli qui, en qualité de fonctionnaire, avait pour charge de représenter le comte dans toutes les affaires d'ordre juridique ou administratif.

Aujourd'hui, cette demeure est propriété de la province de Brabant qui y organise plus ou moins

régulièrement activités culturelles, expositions et autres festivités touristiques.

La fête de Pauwel

Si, depuis la place du village, vous poursuivez votre chemin vers le sympathique petit hameau de Sint-Pauwel, il y a peut-être une chance que vous passiez par là le jour de la «fête de Pauwel» (à la fin du mois de janvier).

L'origine de cette fête n'est pas très précise. Selon la version la plus répandue dans la région, voilà comment elle naquit...

Après la mise à sac de Geraardsbergen (en 1382), nombreux étaient les cadavres qui gisaient dans les champs environnants, abandonnés, attirant les maladies parmi le bétail d'abord, parmi la population ensuite. Le jour même de la conversion de saint Paul apparut au village un cavalier tout de blanc vêtu. Chevauchant dans la campagne et distribuant des petits pains de seigle aux animaux malades. Quasi miraculeusement, la peste disparut, laissant la place à une allégresse générale parmi les villageois. Très vite, rumeur et légende se mêlèrent et l'on

raconta dans les chaumières que le mystérieux cavalier blanc n'était autre que saint Paul lui-même. D'où, chaque année, la commémoration de cet événement.

Populaire, cette fête qui exige plusieurs semaines de préparatifs, est aussi et surtout à connotation religieuse : une «bande de Pauwel» comptant une dizaine de comparsses est réunie, Pauwel étant «joué» par un jeune célibataire de l'endroit; la statuette de Saint-Paul est promenée dans le village et autour de la chapelle; une grand-messe y est célébrée; des petits pains sont jetés et dispersés; ...

Folklore, croyances populaires et, dans une bonne part peut-être, superstition étroitement mêlés...

Herne, le village où la religion est omniprésente

Autre village à ne pas manquer au cours de votre découverte du Pajottenland : Herne.

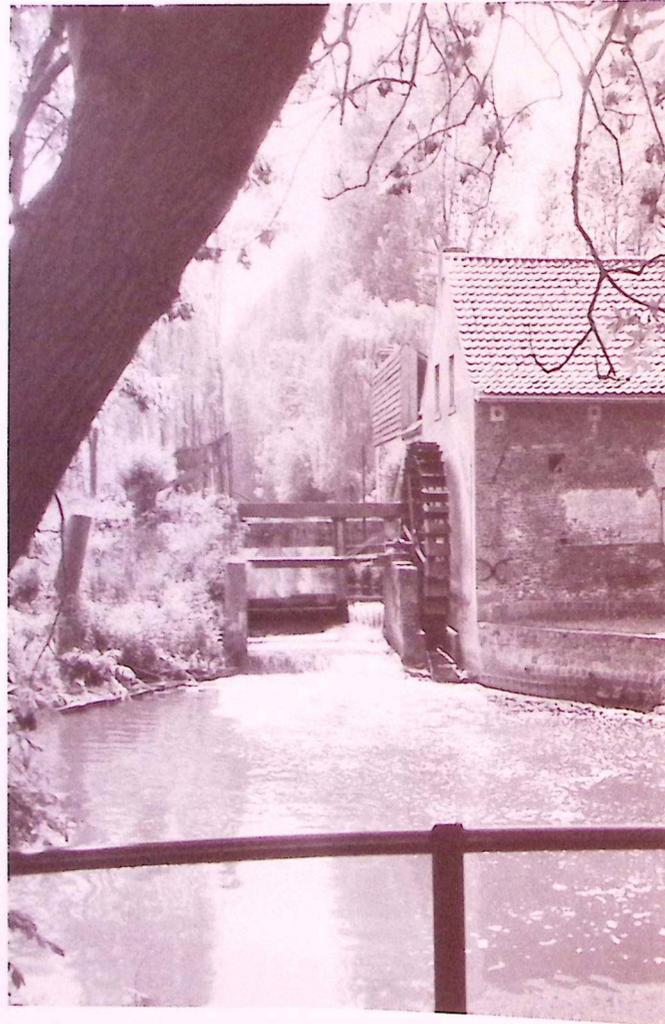
Herne dont les origines remontent à la période franque (une place franque en témoigne).

Herne aussi, qui se vit offrir en l'an 650 de notre ère un monastère fondé par sainte Waudru. Il en subsiste d'ailleurs toujours un pittoresque moulin à eau sur la Marcq, que l'on mentionne déjà en 1219 mais dont l'aspect actuel date du siècle dernier.

Herne encore, où fut fondée, en 1315, la toute première chartreuse des Pays-Bas; les premiers moines venant pour leur part d'un monastère proche de Valenciennes.

Après avoir été quasiment entièrement détruite en 1580 par un gigantesque et tragique incendie, la chartreuse de Herne fut reconstruite. L'activité religieuse y prédomina jusqu'au moment où, en 1783, l'empereur Joseph II

Le moulin Sainte-Waudru à Herne.
(Photo : Bert Van Kerckhove)



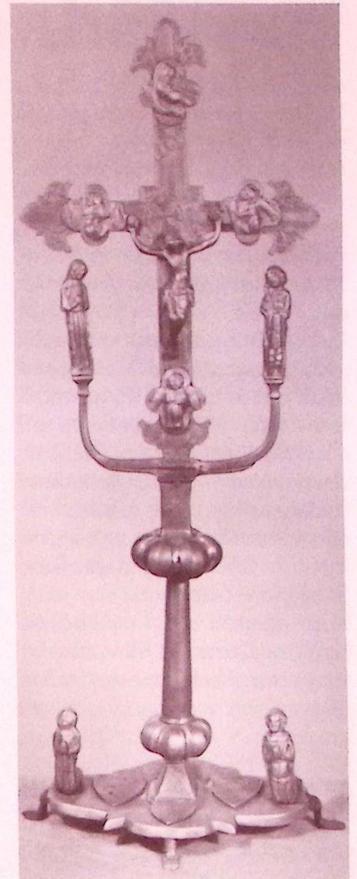
ferma d'autorité ses portes et fit vendre (par une vente publique de 1785) les bâtiments. Aujourd'hui il n'en reste plus guère que le prieuré (qui, construit dans le plus typique style traditionnel, date de 1716), une grange (datant, elle, de 1705) et quelques annexes.

Dans le centre de la localité, au coeur même de Herne, voici la place communale et l'église Saint-Pierre à la pesante tour. Une église qui remonte aux environs de la fin du XIe siècle; voire le début du siècle suivant.

De village en village, de hameau en hameau

En sillonnant la Pajottenland, peut-être même (ce que je vous conseille) en suivant la «Route du Pajottenland», vous aurez encore l'occasion de découvrir plusieurs villages charmants, plusieurs hameaux attachants, plusieurs paysages verdoyants... Ainsi, le hameau de Sint-Pieters-Kapelle dont les origines remontent au moins à 1399 (d'après les registres féodaux de la seigneurie d'Enghien) est niché au coeur d'un paysage particulièrement enchanteur.

Ou, au sommet d'une colline séparant les vallées de la Dendre et de la Senne, le village de Heikruis



Gooik : la Sainte-Croix dans la chapelle de la Sainte-Croix au hameau de Woestijn.
(Photo A.C.L.)

dont le nom proviendrait de «Hadeccrue», selon une indication latine de 1024 : «Hadonis cruce».

Ou encore Gooik que vous apercevrez au bout d'une route très pittoresque. Un conseil si vous passez par là : ne manquez pas de vous arrêter le temps d'une visite à la «Woestijnkapel» (la «Chapelle de la Croix»). Non seulement l'endroit est tout simplement charmant, mais, en plus, une jolie légende se rattache à l'origine de cette chapelle... Une légende qui nous raconte comment un jeune berger gardait ses moutons au sommet de la colline de Wijngaardbos. Comme ses chiens gambadaient autour du troupeau, ils dénichèrent un crucifix en cuivre qui dépassait quelque peu de la terre. C'est à cet endroit précis que fut érigée une chapelle où l'on vénère la Sainte-Croix. Ce pèlerinage prit tellement d'importance que le pape Boniface VIII accorda même des indulgences aux pèlerins. On estime que la chapelle que l'on voit encore actuellement date des environs de 1600, avec toutefois une restauration en 1758 très

exactement.

Vollezele (déjà cité en 1117 sous l'appellation de «Volensela») était surtout réputé pour ses élevages de chevaux. Des bons gros et vigoureux chevaux de trait brabançons dont l'élevage commença en 1890 sous la houlette d'un fermier de l'endroit, un certain Rémy Vanderschueren. Malgré la réputation des éleveurs de l'endroit et malgré le fait que leurs bêtes, exportées dans toute l'Europe et même jusque de l'autre côté de l'Atlantique, remportèrent de nombreux concours, le tracteur supplanta rapidement le cheval. Activant la disparition de nombre

Vue sur Vollezele depuis le Spieringenweg.
(Photo : Guy Cobbaert)

Leerbeek : Hof te Kwadebeek
(Photo : Bert Van Kerckhove)

d'élevages locaux. Tant pis pour le charme et tant mieux pour la rentabilité !

Au coeur du village de Pepingen, vous remarquerez, outre l'une des plus remarquables églises du Pajottenland (l'église Saint-Martin), trois imposantes fermes du XIXe siècle.

Et voici enfin Leerbeek, où prêcha en tant que curé local Philippus Winnepenninckx (Watermael-Boitsfort 1760 - Leerbeek 29 décembre 1840), véritable âme du stévenisme dans le Pajottenland (le fondateur de cette « caste » de religieux refusant de prêter serment de fidélité à la République française n'étant autre que le vicaire-général de l'évêché de Namur, Cornelis Stevens. Le stévenisme étant l'opposition à la



politique de l'empereur Napoléon en matière ecclésiastique, qui préconisait l'ingérence impériale - et donc de l'Etat - dans la gestion des églises). Le stévenisme était tellement prédominant à Leerbeek que

l'église paroissiale fut fermée au culte en 1797 et que le curé Winnepenninckx dut se cacher et officier dans les granges des fermes avoisinantes.

Une magnifique région à découvrir

Région agricole particulièrement fertile, le Pajottenland est en réalité une immense et verdoyante étendue de champs, d'herbages, de pâtures et de terres.

Mais elle ne peut simplement se résumer à cela. Car dans ce cadre enchanteur, privilégié même, se nichent quelques villages et hameaux parmi les plus typiques, parmi les plus charmants, de tout le Brabant flamand. Jamais très éloignées d'eux, quelques grosses fermes carrées, comme ramassées sur elles-mêmes, ne sont accessibles que par quelques champêtres chemins tortueux.

Des chemins que je vous conseille toutefois d'emprunter pour, vous aussi, partir à la découverte du Pajottenland !

Vollezele : le château Steenhault entouré d'un merveilleux parc aux arbres centenaires (Photo : Annie Vanderbiest).



De tige... en fil... en théâtre

par Sara CAPELLUTO

Les marionnettes de Toone

Aussi anciennes... ou jeunes !... que la Belgique, les marionnettes de Toone sont un des fleurons de notre Capitale. Fondateur de cette « dynastie populaire et

adoptive de montreurs de marionnettes », Antoine Genty dit Toone l'Ancien crée, au coeur des Marolles, un « poechenelle kelder » dont la renommée, malgré hauts et bas, ne se démentira pas. Théâtre de cape et d'épée pour adultes, tour à tour mélodramatique ou satirico-comi-

que, le théâtre de marionnettes bruxellois et sa marionnette-vedette « Woltje » (étymologiquement petit wallon) traverseront les ans et les lieux pour aboutir, en 1966, au coeur de l'Îlot sacré, Impasse Schuddeveld, dans une authentique maison bruxelloise du 17e siècle qui, outre le théâtre, abrite un estaminet typique, un atelier de confection des poupées, une bibliothèque, une vidéothèque et un musée de la marionnette.

Toone I dit Toone l'Ancien, analphabète, crée ses pièces sur le vif en se fiant à sa mémoire. Il raconte des légendes populaires, des épopées médiévales, parfois des oeuvres d'inspiration religieuse mais surtout les romans de cape et d'épée de Dumas, Féval et Zévaco sur lesquels il improvise sans tenir compte ni de la vérité historique ni de l'ordre chronologique.

En 1865, François Taelmans, Toone II, devient le dauphin de Toone l'Ancien. Il perpétue son théâtre au sein des Marolles. Il formera plusieurs marionnettistes de valeur dont deux Toone III : Jean Antoine Schoonenburg dit Jan de Crol à cause de son abondante chevelure bouclée et Georges Hembrauf dit Toone de Locrel du nom de la rue où se situait son théâtre.

Des deux Toone III, Toone de Locrel connut la carrière la plus quiète :



Les héros de Charles De Coster.
(Photo : Maison des Arts)

Tijl aux prises avec les moines de l'inquisition (Photo : Maison des Arts).

adaptateur des mélés en vogue, il dit avoir un répertoire de 1 000 pièces et posséder 400 poupées !... Quant à Toone de Crol, considéré par Louis Quiévreux comme un grand artiste, il pratique le roman feuilleton en représentant une oeuvre de Dumas pendant deux mois. Chaque soir, on pouvait voir les mêmes habitués venir suivre la suite des aventures. Devant la concurrence des salles de danse et des cafés chantants, il cède peu à peu sa place à Daniel Vanlandewijck, futur Toone V, et, désabusé il se suicide au milieu de ses fantoches, en 1926. Curieusement, c'est le fils de Georges Hembrauf, Jean Baptiste, qui devient, à l'âge de 14 ans, Toone IV. La guerre de 1914/1918 et l'arrivée du cinéma, lui occasionnent divers revers qui, dès 1930, le conduiront à fermer les portes du «poechenelle kelder». Mais, grâce à la création de l'asbl «Les Amis de la marionnette» sous l'impulsion de Jef Bourgeois, avec la participation entre autres du bourgmestre Adolphe Max, Toone IV reprendra du service. Il montera la pièce qui deviendra la pièce-fétiche des Toone



«Le Mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ» recueillie d'après la tradition orale par Michel de Ghelderode qui soutiendra le Théâtre de Marionnettes en écrivant un plaidoyer pour Toone en 1935. Toone IV est le gardien du «Royaume des Enfants» à l'Exposition de 1935. La performance qu'il y accomplit lui vaut de perdre la voix. Il assurera quand même l'interim pendant la maladie de Toone V, Daniel Vanlandewijck, en attendant que Pierre Welleman dit «Peie Pâap» ne devienne, en 1937, Toone VI et ne forme avec sa femme et ses 4 fils

une véritable tribu de manipulateurs. Une nuit de 1944, la seule bombe volante qui s'abat sur Bruxelles détruit 75 poupées dans la cave de Toone. L'apparition de la TV, des résidences secondaires, le développement de l'automobile et l'institutionnalisation du football sont un nouveau coup dur pour les théâtres de marionnettes. C'était compter sans José Géal, créateur du Théâtre de l'Enfance et marionnettiste à la TV, qui reprendra le flambeau en 1963. Il sera sacré Toone VII par Toone IV, le 10 décembre 1963. Aujourd'hui reconnu internationalement, Woltje et lui, jouent en quatre langues (français, néerlandais, anglais et allemand), en plus du dialecte Brussels Vloms : ils sont prêts à affronter le pari européen. Membre du Praesidium de l'Unima (Union Internationale des marionnettistes) Toone VII promène ses «poechenelle» dans le monde entier, de Prague à Washington, d'Avignon à Moscou...

Tijl Uylenspiegel

Till Bulenspiegel dont le patronyme

Une scène du «Mystère de la Passion».
(Photo : Maison des Arts)



signifie littéralement «miroir de la chouette» aurait réellement vécu dans le Schleswig-Holstein où il serait mort en 1350. Paysan facétieux, railleur et plein d'esprit, Tijl, chassé de la maison paternelle, se rend à la ville où il nargue bourgeois et citadins. La légende veut que, sa nourrice l'ayant laissée tombé dans une mare le jour de son baptême, il soit le champion des farces et at-trapes.

Relaté pour la première fois vers 1483 dans un livre en bas allemand, ce conte populaire revêt de l'anticléricalisme après la Réforme : les victimes de l'intrépide farceur seront alors gens d'église... Cette nouvelle version fut traduite dans toutes les langues d'Europe y compris le latin ! Repris par Charles De Coster en 1867, ce thème, devient éloge à la justice et à la liberté dans «La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Uylenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et d'ailleurs». Retranscrite dans le contexte de la révolte des Pays-Bas contre l'occupant espagnol, cette épopée nationale d'héroïsme et d'amour relate les aventures de Tijl qui, soutenu par la passion de la belle Nele, harcèle les

troupes de Philippe II à la tête d'une armée de gueux.

Arthur Fauquez narre pour Toone VII, dans des décors de Serge Creuz, en un brillant raccourci théâtral, la vie de tous les personnages, de la naissance à la prise de Briele où Tijl périt... ressuscitant aussitôt pour toujours... dans la légende. Si Charles De Coster est mort dans la misère en 1879, son oeuvre est aujourd'hui reconnue à l'égale de l'Illiade et Romain Rolland va jusqu'à lui attribuer «une valeur artistique universelle».

Ce chef d'oeuvre a aussi inspiré un poème satirique à Gerhart Hauptmann et un poème symphonique à Richard Strauss sans oublier l'inoubliable interprétation du personnage par Gérard Philippe en 1956.

Le Mystère de la Passion

«Si Toone est le corps des marionnettes bruxelloises, Michel de Ghelderode, en une fulgurante apparition, est devenu leur âme...». Lié à l'histoire des Marolles, près de la rue Haute, ce Jeu de la Passion a pour origine une coutume du 15e siècle qui voulait qu'un condamné à mort qui résistait aux supplices su-

bis par le Christ, et plus particulièrement à la crucifixion, avait la vie sauve. Sous l'oeil avide des belles dames et beaux seigneurs de l'époque, Thomas Guys réussit le parcours : devant le miracle, la rue qu'il habitait fut rebaptisée rue Notre-Seigneur. Si «on ne connaît pas l'origine de cette Passion, elle témoigne de la vigoureuse authenticité du coeur populaire et elle porte la marque de son génie, à la fois goguenard, cruel même, et soudain empreint de la plus grande pitié, de la plus belle tendresse, du plus doux amour».

Cette coutume barbare fut supprimée mais le Jeu de la Passion survécut chez les marionnettes bruxelloises qui le retransmirent oralement avant de le perdre. Vers 1915, Michel de Ghelderode qui fréquente les estaminets marolliens recueille les souvenirs des anciens à qui il donne vie et texte français pour que les marionnettistes puissent y ajouter la gouaille de leur cru. «Oeuvre qui manie la dérision, le sacré et le sacrilège, Monsieur et Madame Judas, mère et fils, mais aussi épouse et époux, affreux ivrognes et vrais gredins», «Le Mystère de la Passion» met en scène Jésus, Christ de la rue Haute, qui se fait crucifier pour sauver le petit peuple...» ici les coeurs de bois ont vraiment une âme !.

José Géal, Toone VII, comme ses prédécesseurs, en fait sa pièce porte-bonheur, qui inaugura, en 1966, son nouveau théâtre au coeur de l'Îlot Sacré.

«La Passion est donc en même temps que la plus grande tradition de marionnettes de Toone, l'anniversaire de la résurrection même du plus vieux théâtre de Bruxelles et un hommage à l'âme populaire d'un des plus prestigieux auteurs belges».

Autre aspect de l'oeuvre de Michel de Ghelderode (Photo : Maison des Arts).



Bouillon :

la réalité plus légendaire que la fiction

par Frédéric KIESEL

Dans le cadre de la charte de coopération touristique signée entre les provinces de Brabant et de Luxembourg, les opérations de promotion organisées «sur le terrain» via des rapprochements entre syndicats d'initiative sont vivement encouragés. Au fil de 92, plusieurs expériences vont voir le jour.

C'est ainsi notamment que des responsables touristiques des villes et localités suivantes se réunissent afin d'étudier ensemble des programmes de promotion conçus dans une saine réciprocité :

*- le Roman País de Brabant et la Haute-Lesse (Wellin, Tellin, Libin et Daverdisse)
- Bouillon et Wavre.*

Nous vous proposons de faire mieux connaissance avec ces localités luxembourgeoises, en commençant par la perle de la Semois.

Forteresse épique, le château de Bouillon doit sa gloire à Godefroid, chef de la première Croisade, premier roi de Jérusalem, qui ne voulut pas porter une couronne d'or là où le Christ avait porté une couronne d'épines.

Sur la force physique, le courage, le sentiment religieux et le don du commandement du héros, les témoignages des chroniqueurs concordent. René Grousset, dans son «Epopée des Croisades», les résume dans un portrait précis : «de type physique, c'est bien un chevalier du nord. Très grand, la poitrine large et les membres vigoureux, mais la taille mince et élève, il a les traits fins, les cheveux et la barbe d'un blond vif. Sa piété est exemplaire. Les clercs de son entourage ne se plaignent-ils pas de ses interminables oraisons qui leur font, ensuite, trouver le dîner froid ? Grand chasseur comme

ses cousins des Ardennes, il manquera, en Cilicie, d'être tué par un ours énorme qu'il a affronté corps à corps. Sa force est stupéfiante. Un jour, en Syrie, des cheikhs arabes, pour s'en assurer, le défieront de décapiter d'un seul coup de sabre un chameau adulte, et à l'instant, la tête de l'animal roulera à leurs pieds. Sa loyauté était proverbiale. Ce roi sans couronne de Jérusalem restera jusqu'au bout d'une simplicité de vie légendaire».

Nous ne devons pas imaginer à ce héros de la région une naissance semoisienne. Descendant des seigneurs d'Ardenne, il vit le jour à Baisy près de Genappe, et ses ambitions dépassaient sa rude terre de Bouillon.

La grande affaire de sa jeunesse fut la reconquête du titre - carolingien - de duc de Basse-Lotharingie, détenu avant lui, de façon tumultueuse, par son oncle

Godefroid le Bossu. Il l'avait obtenu depuis quelques années lorsqu'il partit pour la Terre Sainte à l'appel de Pierre l'Ermite, à la tête d'une armée polyglotte, wallonne, allemande et flamande, de Lotharingiens. Son comportement de capitaine valeureux, stratège et diplomate en fit un grand personnage de la Chrétienté. S'il couvrit Bouillon d'une gloire qui dure toujours, c'est parce que, à ses débuts, il n'était seigneur que là. Il en fit résonner et craindre le nom aux batailles de Nicée, Dorylée, et sur le sépulcre du Christ à Jérusalem. C'est ainsi qu'un récit populaire fait fleurir, à chaque printemps, sur les pentes du château, des fleurs dont les graines furent ramenées de Palestine par un croisé ou un troubadour. Elles y étaient surgies des gouttes de sang versées par Jésus montant au calvaire.

De façon plus prosaïque, dans

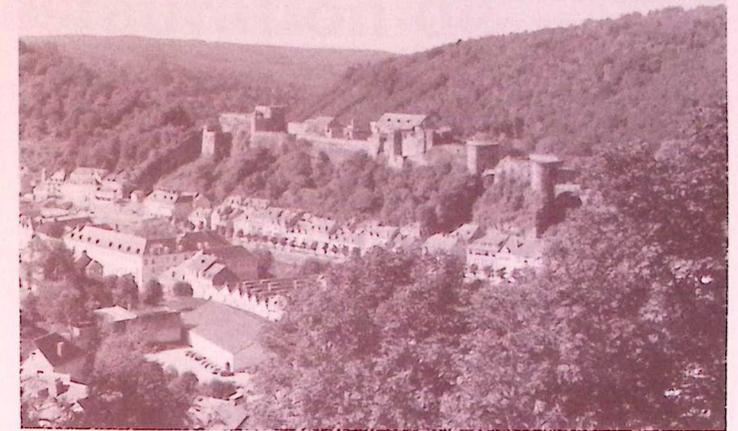
Le château-fort de Bouillon est le plus ancien vestige de la féodalité en Belgique. (Photo : O.P.T.)

l'aventure croisée de Godefroid, Bouillon fut, d'abord, le prix qu'il paya pour financer son armée : il donna en gage, à cet effet, terre et château à l'évêque de Liège. On connaît les chiffres du marché : Godefroid obtint du prélat 1.300 marcs d'argent et 3 marcs d'or, avec faculté de rachat pour ses trois plus proches héritiers. Le destin a ses paradoxes : devenu cause de conflits, cet aspect financier, sordide si l'on veut, de l'épopée, fit entrer dans la légende le château de Bouillon. Aprement disputé, réputé inexpugnable sur son fier éperon rocheux, sculpté par un méandre de la Semois, il subit une dizaine de sièges mémorables. En 1134, un des héritiers de Godefroid, Renaud comte de Bar, voulut racheter le duché contre remboursement de la dette. Comme négociant l'impatientait, il se rendit maître du château, la nuit, par ruse et trahison.

C'était, chose point rare chez les seigneurs de l'époque, un fieffé bandit. Pendant sept ans, depuis son repaire de Bouillon, il lança des expéditions de rapines et pillage dans les terres de la principauté de Liège. Finalement, l'évêque Albéron, aidé par l'armée du belliqueux comte Henri de Namur, vint attaquer Bouillon avec 3.000 cavaliers et encore plus d'hommes de troupe. En approchant, l'armée faillit capturer, dans les bois, les deux fils de Renaud, qui chassaient le sanglier. Elle se trouva bientôt devant le château.

Une chasse contre un château

Donner l'assaut à une forteresse aussi escarpée était impossible. Il

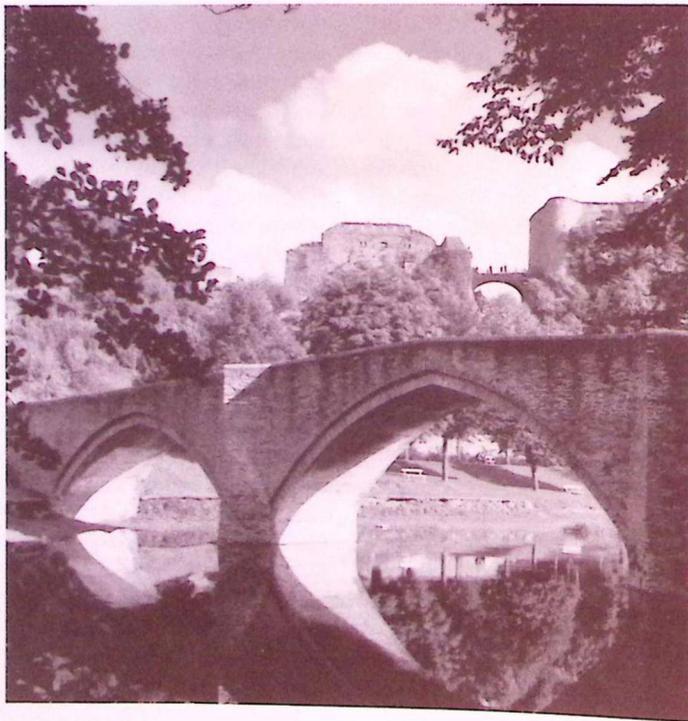


fut donc décidé de la réduire par la famine. On se battit pour détruire le moulin fortifié où les assiégés faisaient moudre leur farine. Henri de Namur, aisément reconnaissable à son armure richement ornée, fut blessé au cours de cet assaut. Même privés de leur moulin, dont Henri rompit la digue, les hommes de Renaud de Bar ne se rendaient pas. Comme ses soldats se lassaient du siège interminable, le prince-évêque Albéron recourut aux grands moyens. Pour rendre confiance à ses guerriers, il fit venir de Liège la chaise du patron de la principauté, saint Lambert. Objet sacré de la dévotion populaire, nombre de miracles lui étaient attribués. Les bourgeois de la Cité Ardente ne laissèrent partir leur précieuse relique que sur la promesse solennelle qu'elle serait restituée. Ils la confièrent à la garde de l'effectif complet de leur milice. En somptueuse procession, escortée à son de trompes et de cantiques par des bannières et des lances dont les oriflammes claquaient au vent, la chaise arriva sur les hauteurs de la Semois, suivie par un imposant charroi de vivres. Relique et victuailles ranimèrent le courage des hommes

du prince-évêque. Du haut du rempart, voyant arriver le cortège, entendant les clameurs d'allégresse des Liégeois, le fils aîné de Renaud de Bar fut saisi d'une angoisse mortelle qui lui broya le cœur. Il y sentit la main de Dieu, courroucé par la forfaiture de sa famille. Avant d'expirer, il demanda à ses frères de rendre Bouillon à l'évêque. Ils envoyèrent un messenger à leur père, dont dépendait la décision, mais c'était trop tard. Avant qu'une réponse ne parvienne à de Bar, l'assaut était donné par les Liégeois, le 17 septembre, fête de saint Lambert. La bataille fut mémorable. De schiste noir, la montagne abrupte du château constituait une défense redoutable. Nombre d'échelles des assaillants furent basculées dans le vide, faisant tomber leur charge sur les rochers acérés. Il y eut beaucoup de têtes fracassées, de poitrines transpercées, de guerriers pleurés par les mères et les veuves. Le principal objectif des hommes de l'évêque était, au sommet d'un rocher, une tour en bois, la tour Beaumont, qui défiait ciel et terre. Les hommes de l'évêque, auxquels s'étaient joints ceux du comte Henri de Luxembourg, y lançaient

des javalots porteurs d'étoupe et de poix enflammée, mais la grêle de pierres et de flèches que leur envoyaient les défenseurs les empêchait d'approcher assez pour atteindre leur cible. Alors, Henri de Luxembourg stupéfia amis et ennemis par sa témérité. Criant à ses chevaliers : «suivez-moi si vous êtes des hommes !», il bondit de roc en roc, sans souci du poids de son armure, s'accrocha aux saillies de la pierre et s'éleva jusqu'à un surplomb proche de la tour Beaumont. Là, son intrépidité ne put réaliser l'impossible. Il resta suspendu au-dessus du gouffre où les archers de Bar pouvaient, d'une flèche, le précipiter.

Saisis d'admiration, ils n'en eurent pas le coeur. Ils laissèrent le comte regagner, à la force des bras, un appui solide d'où il put rejoindre ses hommes par un sentier où nulle chèvre n'eût osé se hasarder. La folle hardiesse de Henri de Luxembourg fut acclamée, chevaleresquement, dans les deux camps.



Un des ennemis, un chevalier du comte de Bar, nommé Thierry, lui envoya, par son écuyer, un cheval de grand prix qu'il possédait pour rendre hommage à sa prouesse.

Une artillerie convaincante

Sinon par la ruse ou la famine, Bouillon restait imprenable. Aucun assaut liégeois ne l'emporta. Mais le comte de Bar, alerté par ses fils et craignant pour la vie de son aîné, rendit la place à l'évêché de Liège. Elle demeura, durant l'Ancien Régime, sous sa suzeraineté, parfois lointaine et nominale. Le prestige de la forteresse et la situation du duché de Bouillon aux confins, contestés, des Pays-Bas et de la France, valurent au château plusieurs sièges. Le plus pittoresque fut la suite d'une querelle entre Liégeois, lorsque les bourgeois avaient suscité, contre le prince-évêque Jean de Bavière, un anti-prince, un mambourg. C'était en 1406. Au château, les

fidèles de l'évêque furent assiégés par les partisans du mambourg. Les pierres lancées par les catapultes et les boulets des bombardes n'avaient, après deux mois, rompu aucune des tours massives et des fortes murailles de la citadelle.

Les assiégeants imaginèrent alors d'autres projectiles. Un chroniqueur raconte : «les assiégeants faisaient toutes leurs besognes en des tonneaux, puis jetaient ceste merde en le castel». Il paraît que la place forte faiblit devant cette artillerie-là et se rendit. Il y eut encore d'autres sièges. Et le château fut un repaire, contre les troupes de Charles-Quint, des La Marck, de la redoutable lignée des «sangliers des Ardennes», devenus fièrement ducs de Bouillon. Ils avaient eu pour devise : «Si Dieu ne veut m'aider, le diable ne me saurait manquer», mais un des leurs, Erard de la Marck, y avait renoncé en devenant évêque de Liège, Chartre et Valence...

Les La Marck jouaient le jeu qui fut, des siècles durant, celui de Bouillon : le duché dépendait de trop de maîtres à la fois : Liège, l'Empereur, le roi de France, pour en avoir aucun. C'était encore le cas, au XVIIIe siècle, lorsqu'y régnaient les La Tour d'Auvergne. Cela fit la fortune de Pierre Rousseau et de sa peu catholique croisade d'éditeur des Encyclopédistes libertins et autres Mirabeau. Mais cela, c'est une autre histoire, elle aussi plus légendaire que la légende.

Heures d'ouverture :

1/3 - 31/3 et 1/10 - 30/11 : 10 à 17 h
1/4 - 30/6 et 1/9 - 30/9 : 10 à 18 h
1/7 - 31/8 : 9h30 à 19h

Prix :

120 F, 100 F (groupes), 60 F (6-12 ans).
Pour tous renseignements : 061/46 62 57.

Le pont de Liège enjambant la Semois.
(Photo : O.P.T. De Meyer)

La restauration de la maison Schott, chère au coeur de Bruxelles

par Dominique DETREVES

Il y a eu quatre ans déjà (c'était en février 1988) que la ville de Bruxelles a cédé à la Fondation Roi Baudouin, pour la somme - symbolique - de 150 francs, un immeuble du XVIIe siècle, sis juste à l'angle des rues de Villers et du Chêne.

A la Fondation incombait, dès lors, la tâche de le rénover. Avec l'aide de la Province de Brabant, de la Région de Bruxelles-Capitale et encore de la Loterie Nationale, la Fondation procède donc à la restauration, se basant au préalable sur une étude archéologique très poussée et sur une recherche d'adaptation de qualité à la vie contemporaine. Septembre 1991 : l'oeuvre est accomplie...



On accède bien facilement à ce cher vieux quartier de Bruxelles, situé à un jet de pierre de la Grand-Place, de la Gare Centrale, de la place Saint-Jean et de la rue du Lombard notamment.

La rue du Chêne, dont le nom était déjà répertorié au XIVe siècle, et la rue de Villers débouchent sur la place de la Vieille Halle aux Blés. On peut apercevoir, de là, des vestiges de la première enceinte de la ville, construite entre le XIe et le XIIIe siècle.

A la place Saint-Jean, se dressait l'hôpital du même nom, érigé aux alentours de 1200. Il était, à l'époque, la plus riche institution de la cité.

Divers ordres religieux s'installent également dans le quartier : les carmélites, au XIIIe siècle; les bogards (communauté laïque de tisserands) et les alexiens au XIVe et les jésuites, à la fin du XVIe siècle.

Les corporations, pour leur part, y sont fortement représentées : arbalétriers, foulons, tisserands, forciers ou armuriers.

Dès le XIVe siècle déjà, le quartier se donne des allures d'aristocratie... à la faveur desquelles s'édifient de superbes demeures patriennes. Deux d'entre elles,

La maison Schott avant qu'en soit entamée la restauration (Photo Gilles Batz).

d'ailleurs, forcent toujours l'admiration, rue du Chêne.

Au bas de cette rue en déclivité, étroite et cahoteuse, dans le coin «privilégié» par la rue de l'Etuve, se découvre - c'est bien le cas de le dire - le plus jeune et effronté gars du quartier, «Manneken Pis», dont on ne connaît pas exactement l'origine, mais qui, en tout cas, est déjà cité dans les écrits du XIVe siècle.

Journées funestes, hélas, sont, pour Bruxelles, les 13 et 14 août 1695 lorsque, sur ordre de Louis XIV, le maréchal de Villeroi bombarde la ville. Et du quartier, des places Saint-Jean et de la Vieille Halle aux Blés, il ne subsiste rien...

Malgré cet anéantissement, la reconstruction, menée bon train, fait qu'en moins de cinq ans, la cité renaît de ses cendres, plus belle encore qu'elle n'était, et que s'érigent de nombreuses bâtisses de style baroque tardif. Celle dont il est question ici, la Maison Schott, en fait partie.

Les recherches archéologiques qui ont précédé sa restauration en attestent : à son emplacement, existait, dès le XIIIe siècle, une première maison.

Très probablement détruite par le feu, une deuxième construction s'édifiait au même endroit à la fin



1991 : la voilà qui arbore non sans fierté une nouvelle jeunesse (Photo Gilles Batz).

nes et auberges.

La maison acquise par Philippe Schott en fait d'ailleurs partie. Elle s'appelle «Auberge Saint-Jean-Baptiste» et tire pleinement parti de l'animation qui règne dans tous les environs. Elle est connue, pendant tout un temps, sous l'enseigne : «Le Vieux Pignon».

Philippe Schott - qui, précisons-le naquit en 1885 et est décédé en 1964 - s'y rendait fréquemment, en compagnie de son père.

Dans les caves de ce café, oeuvrait un forgeron, qu'il aimait observer des heures durant.

Et... ce vieux et tenace rêve de vivre là, un jour, enfin réalisé, il s'attache, dans toute la mesure du possible, à entretenir et à restaurer cette belle et ancienne maison aimée, laquelle devient rapidement le réceptacle de toutes ses collections d'art et d'antiquités ainsi que des tableaux dont il est l'auteur.

Vingt ans plus tard, veuf et sans enfant, il lègue tous ses biens - maison et collections - à la ville de Bruxelles, stipulant toutefois que l'ensemble soit transformé en musée.

Celui-ci deviendra effectif - comme il se doit - durant une douzaine d'années, mais le bâtiment, classé en 1958, commence bientôt à tomber en ruine et menace même de s'effondrer. Aussi les collections seront-elles abritées au Musée de la Ville de Bruxelles.

Pour que la vénérable demeure échappe à une mort lente qui traîne depuis près de trente ans et vu son état lamentable, le financement des travaux va nécessiter quelque 23 millions !

La valeur esthétique du bâtiment et son histoire, étroitement associée à celle du quartier, motivent

du XIVe siècle. La cave en est la seule partie conservée, avec les fondations de quelques murs et quelques autres détails d'architecture.

Et... une mystérieuse troisième maison aurait été ravagée ensuite.

On ne peut s'empêcher de songer aux bombardements de 1695... Il importe de souligner que le moindre indice, lors des fouilles, est sujet à hypothèses...

Après les destructions de ce maréchal de Villeroi honni, on reconstruit la maison dont, deux siècles plus tard, en 1942, Philippe Schott, peintre et collectionneur, tombera amoureux.

Bien entendu, entre-temps, dans le courant du XVIIIe siècle, le quartier s'est transformé...

Il est devenu un centre de transports publics, de service de courrier et de poste, et sont inévitablement apparues force laver-

Quelques objets - de facture banale - ou débris d'objets, retrouvés lors des fouilles. Des croquis suggèrent une idée de ce que cela pouvait représenter (Photo Gilles Batz).

le choix d'une restauration de type «léger», en accord avec la Commission royale des Monuments et Sites.

En pratique, il s'agit de préserver, dans toute la mesure du possible, les éléments d'origine encore existants et valables.

On vous fait grâce de toutes les recherches et études entreprises pour que la restauration se réalise dans cet esprit.

L'extérieur, les photos comparatives en témoignent, a été reconstitué dans son aspect primitif, avec, notamment, une peinture de façade blanche, version moderne de l'ancienne couche de chaux dont on badigeonnait les murs, tant par souci d'hygiène que pour la netteté.

Cependant, une approche contemporaine a résolu les restaurations pour lesquelles il n'était pas possible de se prononcer quant à la manière dont elles se présentaient à l'origine.

Ainsi en est-il particulièrement de la petite cour intérieure qui jouxte



le bâtiment, côté rue de Villers, et encore de cette jolie montée de marches d'escaliers qui conduisent du rez-de-chaussée aux étages.

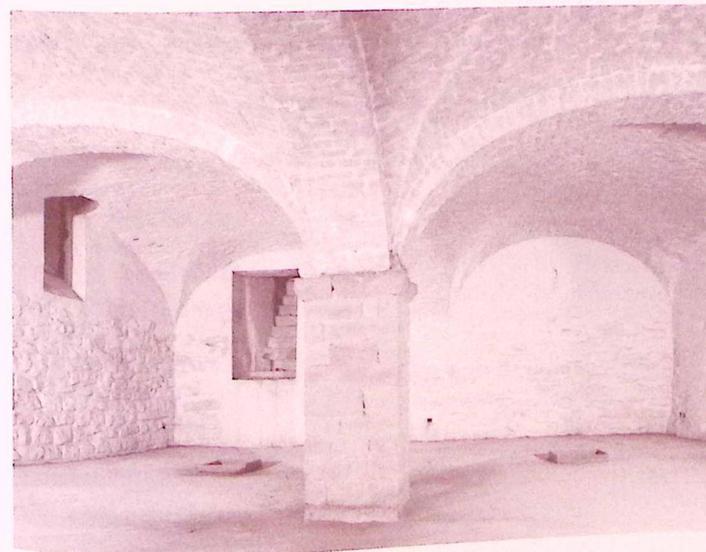
Afin de se conformer aux vœux de Philippe Schott, la Fondation Roi Baudouin propose, au rez-de-chaussée et en tant qu'exposition permanente, une petite sélection de ses tableaux.

D'autre part, au sous-sol, une vitrine renferme des objets ou débris d'objets assez hétéroclites, découverts lors des fouilles, et qui,

manifestement, sont le reflet d'une qualité de vie pour le moins ordinaire des habitants des... différentes maisons des siècles passés.

Enfin, au titre de «propriétaire», la Fondation même a aménagé l'édifice par l'ouverture de bureaux et de salles de réunion.

Ah ! - mais c'est là un rêve... -, que ne ferions-nous pas, humbles mortels, pour que 150 francs se transforment en un habitacle superbe, grâce à la magie - la magie? - d'éléments extérieurs généreux et compétents !



Le souhait de la Fondation est de contribuer, par cet exemple de... résurrection, à promouvoir, au cœur de ce quartier chargé d'histoire et en divers autres, une rénovation de qualité, chère au cœur d'une légion de citoyens.

Car seule, une réelle prise de responsabilité évitera que ne se poursuivent une dégradation désastreuse ou d'irréparables démolitions, inconscientes et combien onéreuses pour ceux qui entendent s'appliquer à y mettre un frein et un terme.

Les très belles voûtes de la cave (après leur restauration) avant le placement du revêtement de sol (Photo Gilles Batz).

Le Coeur de l'Europe

Avec au nord, la vague qui se brise sur les falaises d'Angleterre.
Avec au sud, les routes des ciels d'Italie et de Provence.
A deux pas de Paris,
A deux pas de Berlin,
A une poignée de mains de Bruxelles,
C'est là que bat le coeur de l'Europe.

Ici, chez nous, la paix respire dans le vent des vallées; sous la voûte engraisée des nuages.
Une région immense comme un royaume d'enfant.
Des rivières aux peupliers qui s'allument à l'automne, pour escorter dans des blessures ouvertes, le même sang que celui de la Seine ou du Rhin.

C'est de ce Brabant qui parle wallon, qu'un souffle peut porter le salut fraternel aux pierres brûlantes d'Espagne, à la sirène bleue de Copenhague, et jusqu'aux dentelles de Norvège où finit l'horizon.

Il faut des jours pour comprendre cette terre de Brabant aux chemins en croix reliant les villages.
Aux fermes trapues sous leur capuchon de tuiles rouges.
Aux chapelles silencieuses plantées dans l'éteule des blés.

Il faut des mois pour découvrir ses châteaux orgueilleux; superbe héritage de la race des seigneurs qui ont ciselé l'histoire.

... Amarrés aux pavés des villes, ses vaisseaux de prières, où gémissaient le pas lent des pèlerinages.
... Tout en haut, tout droit, dressé au sommet des collines, son bois de justice avec l'homme encloué.

Il faut des années pour l'aimer, ce Brabant où l'on parle wallon.
Un point minuscule sur une terre de grandes batailles.
Un morceau de plaine qui déjà, a vu une Europe renverser un empire dans un chemin creux.

Aux anciens printemps, du côté de l'Hocaille, au plateau de Lauzelle, les moissons poussaient en carré.
Aujourd'hui, dans le même levain, s'élève sous un ciel de résurrection, la brillance de l'intelligence et de l'esprit.

Lorsque dans les soleils futurs, fatigués de jouer au Dieu, lassés des tumultes et des palabres, les grands auront besoin d'une provision de silence, c'est ici qu'ils viendront.

Ici, sous les étoiles de mon pays roman, les briseurs de frontières trouveront le chemin de l'abbaye aux pierres ensevelies dans une gaine de lierre.

Et moi, le vieux de tout mes hivers, je reste attaché à cette terre qui me parle en wallon.
A cette terre de mon enfance, de ma vieillesse, qu'il m'a fallu une vie pour l'aimer.
Dans ma lumière qui décline, je regarde avec tendresse, le jeune sang de l'Europe, qui marche vers l'avenir.

Marcel GINION
Janvier 1990

Dans le cadre du pacte d'amitié Brabant - Luxembourg :

Wavre et Bouillon se rapprochent

Pour répondre aux accords conclus par les Fédérations Touristiques des provinces de Brabant et de Luxembourg, Wavre et Bouillon ont décidé de se rapprocher afin de mieux se connaître.

Pourquoi ces deux villes ?
N'est-ce pas Maurice Carême qui disait :
*«Brabant aimé des dieux comme aucun sol au monde,
Mais dont la modestie ignore le besoin,
D'en souligner la grâce et de crier au loin,
Qu'il n'est de seins plus beaux que tes collines rondes»*

N'est-il pas vrai que le canton de Wavre a mérité le nom d'Ardenne brabançonne ?
Située pratiquement au centre géodésique de notre pays, Wavre est, dès le début du XIV^e siècle, la localité la plus peuplée de la région. Le mouvement de la population, toujours en augmentation, a pour cause et conséquence la création de voies de circulation de plus en plus rapides et directes.
D'autre part, le secteur tertiaire connaît un grand essor. C'est dans le commerce que l'on observe l'augmentation la plus importante, avec une moyenne de 65%, et cela ne fait que croître.

Voilà pourquoi Wavre est à la fois fille de la route et fille du commerce. Né à Baisy, Godefroy de Bouillon, fils de l'Idé d'Ardenne et héritier de

son oncle Godefroy le Bossu, vint très jeune au château de Bouillon au coeur de la forêt d'Ardenne.

C'est le château qui est à la base du développement de la ville qui est devenue, grâce aussi aux merveilleux sites qui l'entourent et aux nombreuses activités de loisirs qu'elle propose à ses vacanciers, un des pôles d'attraction touristiques du pays.

Voilà pourquoi Bouillon est la perle de la Semois.

Quoi de plus normal dès lors que de rapprocher dans le même écrin de nos superbes Ardenne Belges... la perle du Brabant et la perle de la Semois.

Ce rapprochement se marquera de manière particulière le 20 mai 1992 à Wavre et les 12 et 13 septembre à Bouillon.

Un programme éclectique est prévu dans les deux villes à cette occasion: présentation des produits spécifiques des commerçants des deux villes; réception officielle par les autorités; Grands Chapitres des confréries gastronomiques de Bouillon et de Wavre; visite des deux villes; accueil des Wavriens et Bouillonnais à Walibi; grand jeu «inter-villes» à Walibi; repas campagnard à Bouillon; réception des Seigneurs «Jean et Alice» à Bouillon; prestations de groupes folkloriques; cortèges, danses, concerts, etc...

Que voilà de joyeuses festivités en perspective et à ne pas manquer !

N. PATINY
Vice-Président du S. I. de Wavre

Roman País de Brabant et Haute-Lesse se jumellent

La Haute-Lesse, ce sont les localités de Wellin, Tellin, Libin, Daverdisse, Haut-Fays et Redu. C'est une région haute en couleurs, où le passé rejoint le futur, où l'Euro Space Camp juxte le Village du Livre.

La nature intacte nous y invite au repos ou à la promenade. Le folklore y est bien présent avec le carnaval de Wellin, la gastronomie ardennaise renommée, avec une spécialité locale: la Tourteline. C'est dans l'enthousiasme que les deux Syndicats d'Initiative Régionaux ont officialisé les liens d'amitié traditionnels qui unissaient Ardenne et Brabançons wallons en signant ce 1^{er} février une Charte de Jumelage à l'Hôtel de Ville de Nivelles.

Un ambitieux programme d'échanges sous le thème «Art-Tourisme - Gastronomie» a été préparé conjointement.

Il comprend une exposition sur la Haute-Lesse au Waux-Hall de Nivelles, deux rallyes touristiques dont un avec ancêtres, des échanges de chorales, des visites d'associations socio-culturelles, etc.

Une cloche du carillon de Nivelles a été offerte au nouveau Musée de la Cloche à Tellin, village célèbre autrefois pour sa fonderie de cloches, pour sceller cette nouvelle union touristique.

Tous nos voeux de succès accompagnent Jean Detournay et son homologue de Haute-Lesse Georges Desset dans la réalisation de leur sympathique et fructueux programme.

G. MENNE

EXPOSITIONS

Au Musée d'Ixelles : Turner en Europe «Rhin, Meuse et Moselle»

De 1817 à 1839, Turner fit trois voyages importants en Rhénanie et dans les Ardennes; il en ramena d'innombrables carnets de croquis sur la base desquels il réalisera par la suite d'admirables aquarelles.

En 1989, Cecilia Powell reçut une bourse qui lui permit de refaire ce même parcours, suivant Turner à la trace, dans le but d'identifier et dater nombre de ses oeuvres restées inédites. La présente exposition nous donne l'occasion de les découvrir.

Au retour de son premier voyage sur le Rhin, en 1817, Turner fit une série d'aquarelles fameuses qui, achetées par son ami Walter Fawkes, furent dispersées ensuite; quelques-unes, parmi les plus remarquables, font partie de l'exposition. De même, une place de choix a été réservée à un ensemble de gouaches sur papier bleu représentant des sites mosans et mosellans, ainsi que quelques autres lieux en Belgique et en Allemagne, peints par Turner dans les années 1830. A l'encontre d'une série similaire consacrée à la Seine et à la Loire et publiée sous le nom de «Rivières de France», la suite Meuse et Moselle resta méconnue et ne fut identifiée et datée que grâce aux récentes recherches de Cecilia Powell: quatre-vingts d'entre elles sont exposées, dont de nombreuses vues de nos régions. Louvain, Liège, Huy, Namur, Dinant, Spa, Anvers...). D'audacieuses études de couleurs, évocatrices d'une atmosphère, d'une émotion, réalisées vers 1840 au confluent du Rhin et de la Moselle, représenteront le point d'orgue d'une vingtaine d'années d'évolution.



Peintre topographe au début de sa carrière, Turner s'éloigna progressivement de la représentation précise de la réalité pour aboutir à ces vibrantes aquarelles tout en

spontanéité, fluidité et souplesse de touche, aux raffinements subtils de couleurs, où la forme se dissout dans la lumière, qui en font le précurseur par excellence de l'impressionnisme. Et cette transfiguration s'apparente même à l'abstraction. Les oeuvres figurant dans cette exposition proviennent en majeure partie de la Tate Gallery de Londres. Le catalogue de 230 p. reproduisant toutes les oeuvres en noir et blanc et en couleurs est édité par Ludion. Un programme audio-visuel réalisé par la Chambre des Imagiers accompagne l'exposition.

Renseignements pratiques :
L'exposition a lieu **jusqu'au 30 avril** dans les locaux du Musée d'Ixelles, 71 rue Jean Van Volsem, 1050 Bruxelles. Elle est ouverte au public du mardi au vendredi, de 13h à 19h30; le week-end, de 10h à 17h; fermé le lundi et les jours fériés.
Visite guidée sur demande. Tél. 02/511.90.84-ext. 1356 et 1459

A la Bibliotheca Wittcockiana: Alechinsky: travaux d'impression

Travaux d'impression résume l'expérience de quarante années d'Alechinsky à l'imprimerie. Large éventail de supports et techniques: eaux-fortes, lithographies, livres à estampes, placards et affiches, sigles, objets. Michel Butor et Michel Sicard scrutent l'itinéraire depuis les origines, l'Ecole de la Cambre à Bruxelles, dans les années quarante, Cobra et l'atelier 17 de Stanley William

Hayter à Paris en 1952. Ils dévoilent quelques secrets d'atelier : matière lithographique à moirures par effacements successifs, vernis d'eaux-fortes attaqués à l'essence de lavande pour garder la spontanéité du geste, les éclats et giclures... Ils montent comment l'aventure technique porte à merveille l'imagerie du peintre : langues tirées, chutes et remuements d'eau, volcans, astres, roues, lunettes et

EXPOSITIONS

encriers... Ils éclairent aussi les oeuvres à quatre mains, au premier chef le travail du livre avec les écrivains...

C'est la première fois que l'oeuvre bibliophilique du peintre sera exposée dans son intégralité. Le catalogue «Alechinsky : travaux d'impression», dialogue de Michel Butor et Michel Sicard, préface d'Antoine Coron, présente de manière exhaustive tous les livres qu'il a soit illustrés, soit écrits. Edité par les Editions Galilée à Paris, cet ouvrage est constitué de 342 reproductions dont 58 traits, 213 similis et 71 quadrichromies. La couverture a été dessinée par Pierre

Alechinsky, sur papier transparent insolé directement sur plaque offset. Une eau-forte originale au format de l'ouvrage, imprimée par Robert Dutrou, Paris, signée et numérotée, accompagne 149 exemplaires sous emboîtement. Il est vendu au prix de 1.500 F.

Au même moment, une trentaine de reliures de **Christine Léonard** seront exposées dans la petite salle.

Renseignements pratiques :
L'exposition est accessible jusqu'au 31 mai, tous les jours sauf lundi et jours fériés de 10 à 17 heures.
Adresse : rue du Bemel 21-23 à Woluwe-Saint-Pierre.



"Jeune fille au tablier" dessin au fusain de A. W. Finch

Au Musée d'Art Moderne à Bruxelles : Exposition Alfred William FINCH (1854-1930)

Une grande rétrospective préparée et organisée pour la première fois par des scientifiques belges et finlandais, est présentée conjointement au Musée de l'Ateneum d'Helsinki et au Musée d'Art Moderne de Bruxelles.

Elle rend hommage à celui qui fut non seulement l'un des révolutionnaires du «Groupe des XX», le premier représentant belge du courant divisionniste et l'un des grands «promoteurs» de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme qu'il fit connaître et apprécier dans les pays nordiques, mais également l'un des principaux artisans du Renouveau de la peinture finlandaise. Ardent défenseur des «Arts & Crafts» et d'une idée sociale de l'art, A.W. Finch doit être considéré comme un pionnier en matière d'expérimentation en céramique et un précurseur du Design. Il fut notam-

ment l'ami d'Ensor, Georges Lemmen, Henry Van de Velde, Paul Dubois, Paul Signac, Louis Sparre, Magnus Enckell et Sigurd Frosterus.

Cette double exposition a pu être organisée grâce à l'accord culturel entre la Finlande et la Communauté française de Belgique, et le soutien du Crédit Communal de Belgique, éditeur du catalogue.

On pourra y admirer une sélection de 200 oeuvres de l'artiste : peintures, dessins, gravures et céramiques provenant de collections privées finlandaises, américaines, anglaises et belges ainsi que de nombreux musées.

C'est une révélation pour la grande majorité du public, les dernières rétrospectives consacrées à l'artiste ayant été organisées par la Galerie Hörhammer à Helsinki en 1955 et par l'Etat finlandais au Palais des

Beaux-Arts de Bruxelles en 1967. Le luxueux catalogue de 248 pages édité à cette occasion comprend 300 illustrations dont 50 planches couleurs, des textes introductifs aux différentes techniques, les notices détaillées des oeuvres exposées, une biographie commentée et une bibliographie complètes, afin de constituer l'ouvrage de référence qui faisait défaut jusqu'à ce jour.

Renseignements pratiques :
L'exposition se tiendra jusqu'au 29 mars au Musée d'Art Moderne, 1-2 Place Royale. Ouvert tous les jours de 10 à 17 heures, sauf le lundi.
Prix d'entrée : 150 F adultes, 120 F réductions et 60 F groupes scolaires accompagnés.
Groupes et visites guidées : auprès du Service Educatif des Musées, tél. 02/513.96.30. Prix du catalogue : 980 F.

EXPOSITIONS

Jacques Courtens

A l'occasion, de cet grand événement culturel que fut la rétrospective de l'oeuvre peint de Jacques Courtens, la province de Brabant a encouragé l'édition d'un livre préfacé par Anne Courtoy, inspecteur principal au service des Beaux-Arts de la Province de Brabant.

Ce superbe ouvrage de 191 pages contient essentiellement des reproductions de ses tableaux (en couleurs) et de ses dessins (en noir et blanc). Des poèmes de Christian Russo et de Julien Bertheau de la Comédie française ainsi que quelques citations de Jacques Courtens accompagnent plusieurs illustrations. Une analyse de l'oeuvre par Christian Loubet, professeur à l'Université de Nice-Sophia Antipolis, des commentaires d'Aurélien Dandoy et des témoignages de Renée de St Cyr, une amie, de Georges Sion, Secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie Royale de Langue et Littérature française, d'Alain Decaux de l'Académie française et de Didier Rober, Président de la Commission provinciale des Beaux-Arts complètent l'ouvrage. Le nom de Courtens est évocateur: le grand-père, baron Franz, fut directeur de l'Académie d'Anvers et peintre de la Cour, le père, baron Hermann, professeur à cette même Académie.

Jacques Courtens se distingue de ses ancêtres. Certes, né en 1926, au milieu des pinceaux, les techniques et secrets du métier sont rapidement assimilés. Mais il y a les difficultés de la guerre, celles du divorce de ses parents, l'échec d'un premier mariage... la stabilité ne vient qu'avec la rencontre d'Isabelle en 1960. Ensemble, ils créent un commerce de brocante espagnole



d'abord rue de Ruysbroeck, ensuite, 20 rue Ernest Allard. Amoureux de l'art et des objets, Jacques Courtens catalyse formes, couleurs et volumes. Tous deux font vivre le coeur de Bruxelles, le quartier du Sablon, sans avoir à vivre de la peinture. Certains passionnés d'objets se souviendront de leurs discussions autour du petit café servi sur la jolie table XVIIe !

L'exposition a proposé quelques oeuvres des années 50 où l'on sent une recherche plastique du peintre au travers de Jacques Villon ou André Lhote. Entre 1960 et 1970, Jacques Courtens dessine beaucoup. Ce n'est qu'en 1974, fixé à Grasse pour «La lumière de Fragonard», qu'il propulse son énergie créatrice en fresques en en «grandes compositions» - dont les plus belles honorent la rétrospective. Elles sont l'aboutissement d'une longue réflexion, d'expériences de vie. Ces oeuvres reflètent une émotion exacerbée, une philosophie de la mort et de l'humain, la joie, la

fantaisie. Le rythme rappelle celui de la transe, les formes curvilignes, sont imprégnées de son amour pour l'Espagne.

Commencés en 1952, les dessins développent toute la thématique du peintre: la femme, l'amour, la mort, la musique, le cirque, les maternités... Mais ce n'est pas tant le sujet que la manière qui importe. Empreints d'un grand classicisme, les dessins sont pourtant dénués de toute grisaille. Les lignes sont mouvement et musicalité. La maîtrise technique et formelle de l'artiste ne trompent pas.

Comprendre la rétrospective, c'est découvrir un univers d'émotion, de spontanéité, un monde immatériel et intensément créatif

L'oeuvre est une fusion de vie, une ivresse d'amour, un feu d'artifice universel.

Vous pouvez acquérir l'ouvrage en versant 2410 F sur le compte des Amis de Jacques Courtens 068-2082069-88 et en indiquant «Livres Jacques Courtens».

Vient de paraître



Pour plus de renseignements, vous pouvez contacter Mesdames Anne Courtoy et Joëlle Esselinckx au 02/217 57 35

Aurélien DANDOY

Guide pratique du Folklore Bruxelles-Brabant Wallon 1992

Ce 31 janvier dernier, le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, sous la présidence de Monsieur Didier Rober, Député permanent a présenté l'édition 1992 de ce guide, bien connu des amateurs de folklore.

Cet ouvrage, sans équivalent en son genre en Belgique, est vendu 60 F auprès du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles. Il peut être également obtenu par versement de 100 F (frais d'expédition compris), au compte 091-0115273-66 du Service, avec la mention «Guide folklore 92».

confréries
gastronomiques
géants
manifestations
populaires
jeux populaires
fanfares
marionnettes
histoire et
archéologie
guide
pratique du folklore
MUSEES
1992
BRUXELLES
BRABANT WALLON
9ème Edition

Chroniques paysannes en terre d'Ardenne

Ce livre est dédié à tous les «paysans» de l'Ardenne, ceux du temps présent, de plus en plus rares, ceux des anciennes générations, ceux qui ont oublié, volontairement ou non, leurs lointaines origines paysannes, à tous ces gens de la terre que nous sommes et que nos ancêtres furent depuis que le monde existe.

L'auteur, Michel Wavreille, connaît bien cette contrée où son père était forgeron, et a recueilli précieusement les témoignages vécus tout en explorant les archives paroissiales et communales.

Illustré de 250 photos ou cartes postales, il raconte l'évolution du monde rural dans la région de Neufchâteau: l'agriculture, l'habitat, la forêt et sa faune, la vie au jour le jour, les chroniques familiales, etc. Que de vieux souvenirs évoqués: les moissons, la vieille ferme, la vie des communautés rurales, la garde des troupeaux communs, les anciens près de fauche, le jour de la lessive, la cuisson du pain, les traditions religieuses, la forge et son ambiance, le ferrage des roues... et hélas la lente disparition du folklore et des coutumes.

Mais ce n'est pas seulement un recueil de souvenirs, mais aussi une interrogation sur le XXe siècle et sa mécanisation à outrance, l'aspect du village aujourd'hui et sa rapide transformation, la faune et la chasse, la protection de l'environnement. Si l'ouvrage se consacre principalement à la région d'Ebly (Léglise) et de la haute vallée de la Géronne, sa lecture s'adresse à un très large public. La vie paysanne dans cette région de l'Ardenne a connu un

effet une évolution quasi semblable à celle de bien d'autres coins de notre province et de notre pays. De format Din A4, relié au fil de lin sous couverture glacée, le livre peut être obtenu pour 1.450 F chez l'auteur, rue des Tombelles 61 à 6738 Ebly, par versement sur le compte 067-7959480-96.

Bon séjour à Waterloo

Le Syndicat d'Initiative de Waterloo vient d'éditer une remarquable brochure des hôtels et restaurants de cette commune.

Un outil plus qu'attendu par les Waterlootois, les touristes et les entreprises de plus plus nombreuses en morne plaine.

Depuis des années, les hôtesses d'Info-Tourisme ne cessent en effet d'être interrogées sur les capacités hôtelières à Waterloo, les restaurants accessibles aux groupes, les spécialités gastronomiques de chacun. De présentation claire et soignée, rédigée par le président du Syndicat d'Initiative et journaliste Yves Vander Cruysen, «Bon séjour à Waterloo» répond en 24 pages à toutes ces questions. Il dresse le portrait complet de chaque hôtel mais également de chaque restaurant, ces derniers étant classés en fonction des cuisines.

Souhaitant également partager avec ses hôtes son patrimoine, le Syndicat d'Initiative présente également l'histoire de Waterloo, ses attractions et ses sites historiques.

Financé entièrement grâce à la participation de huit hôteliers et quatre restaurateurs, réalisé avec l'aide d'Info-média, «Bon Séjour à Waterloo» peut être obtenu gratuitement au comptoir d'Info-Tourisme

Vient de paraître



149 chaussée de Bruxelles à Waterloo (02/354.99.10)

Le Tour des Guides 92

Avec la fin de l'année poussent les guides gastronomiques. Voici les trois principaux, fondamentalement différents et qui ont chacun leurs fans, mais dont les données rassemblées sont une précieuse source d'inspiration.

Must for Dinner

Commençons par le plus luxueux. Pour aider le lecteur à faire le meilleur choix, le guide haut de gamme des meilleurs restaurants présente dans son édition «92» un visage tout à fait nouveau et original.

Vous trouverez en format 193 x 278 mm et sur 184 pages entièrement en couleur, les 600 établissements les plus remarquables de Belgique et du Grand Duché, splendidement illustrés et commentés en trois langues.

Chaque rubrique de restaurant détaille les spécialités, le prix moyen à la carte et celui des lunchs et menus, les vins les plus remarquables, les cartes de crédit acceptées, la ville la plus proche et tant d'autres renseignements utiles.

Pour les lecteurs pressés, un petit tableau complète les commentaires selon trois critères: atmosphère, clientèle et cuisine.

L'équipe de chroniqueurs gastronomiques bien connus, à savoir C. L. Binnemans, F. De Bruyn, A. Viatour et P. Fiévez, a participé à l'élaboration du guide et à la sélection des établissements selon des critères extrêmement précis et sévères tournés essentiellement vers

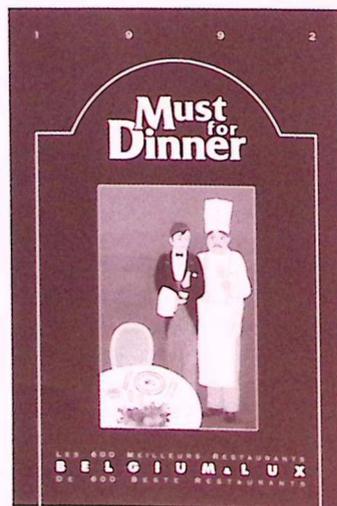
la qualité de l'accueil, de la cuisine, du confort, de la décoration dans le respect de l'esprit d'«exception» qui caractérise le Must for Dinner. En vente en librairie à 400 F.

Le Grand Guide d'Henry Lemaire

Le célèbre chroniqueur reste égal à lui-même, et ses coups de coeur font de chaque sortie de son guide un événement attendu. Vous trouverez dans l'édition 92 beaucoup de surprises et aussi 300 nouvelles adresses.

Avec un style inimitable, Henry Lemaire, hisse au pinacle ou descend en flammes l'élite de notre cuisine et détermine souverainement ce qui, selon lui, constitue le classement hiérarchique des cuisiniers belges.

Quoi de neuf en Brabant ? A Bruxelles, le guide consacre le retour d'Eddie Van Maele, qui ne tardera pas à reprendre sa place près du sommet. Bruneau perd un point pour lui faire comprendre que l'accueil laisse vraiment à désirer.



Les Quatre Saisons progressent méritoirement, de même que le Sea Grill du SAS. En Brabant wallon, le peloton de tête s'établit comme suit : le Trèfle à 4 à Genval, Michel Close à Glabais à égalité avec Freddy Collette à Nivelles, l'Auberge d'Ohain, le Saint-Jean-des-Bois à Limelette et un nouveau: Jacques Marit à Braine-l'Alleud. Vendu en librairie à 750 F.

Le Guide Delta

Le plus ancien guide gastronomique spécifiquement belge a fêté dignement cette année ses 15 ans de parution.

Ni guide d'humeur, ni simple répertoire, le Guide Delta se distingue par son souci d'être avant tout un guide essentiellement pratique. En ses 464 pages, on trouve en effet plus de 1800 hôtels et restaurants de Bruxelles et de la périphérie - du plus petit au plus grand - qui sont classés en 12 rubriques: alphabétiquement, mais aussi par catégories de prix, par quartiers, par type de cuisine, ouverts la nuit, les brunchs, les tables en plein air, les banquets, les dîners spectacles, etc. Quel que soit le restaurant recherché, il se trouve forcément dans le Delta.

En outre, le guide est complété par d'autres informations essentielles à ceux qui vont au restaurant : un Petit Guide des vins (de 1970 à 1991) rédigé par Robert Goffard, et un Tableau de l'accord des mets et des vins, établi par Serge Tonneau, qui indique les mariages heureux entre solides et liquides. Comme nouveautés, signalons deux rubriques utiles : la mention «Coin non fumeurs» pour les établissements qui offrent ce service à leur clientèle, et une liste «Nous leur

Vient de paraître



disons au revoir», qui reprend les restaurants ayant cessé leur activité au cours de l'année écoulée ou qui ont changé de nom.

Les Deltas récompensant les jeunes chefs-proprétaires 1992 ont été attribués à La Salicorne à La Hulpe, Den Botaniek à Schaerbeek et Le Saint-Estèphe à Jette.

En vente en librairie à 595 F.

Jours de guerre, t. 5 : «Jours de Chagrin»

Le 5e tome de la série éditée par le Crédit Communal, sous la direction de Francis Balace, et inspirée de la série télévisée de la RTBF-Charleroi, est paru.

Son thème évoque la triste période après la campagne des Dix-Huit Jours quand la Belgique s'enfonça dans le long tunnel de l'occupation. C'est l'heure de l'angoisse devant un lendemain que nul ne connaît, celle aussi des premiers bilans. Il faut faire l'inventaire des destructions et des pertes en vies humaines, ainsi que les millions de Belges que les bombardements, le souvenir des événements d'août 1914 ou les injonctions gouvernementales ont lancés sur les routes de l'exode. Ce fut l'époque aussi de la légende du «ils sont si corrects» en oubliant que l'armée allemande s'est livrée dans nos villages des Flandres à des massacres inexcusables.

Ce furent aussi des plans minutieusement préparés d'exploitation économique du pays et d'administration conçue pragmatiquement et utilitairement, avec un Etat policier et la mise au pillage des ressources. Il fallait sauver l'essentiel, remettre en route la production industrielle et l'agriculture. Les Secrétaires gé-

néraux qui ont repris les départements ministériels au départ du gouvernement devront improviser mais aussi subir le chantage permanent de l'occupant.

Le rôle de l'Eglise catholique en ces temps difficiles est également analysé.

Le volume, de même que les quatre numéros précédents, est vendu au prix de 695 F, majoré de 75 F en cas d'expédition. Il revient à 495 F par souscription à l'ensemble de la collection qui comprendra 24 tomes en 1995.

Renseignements au Service Vente du Crédit Communal, Passage 44 à 1000 Bruxelles, tél. : 02/222.43.08

Le Pays Flamand de vos Vacances 1992

L'Office du Tourisme de la Flandre a présenté la 5e édition de son cheval de bataille : la brochure «Le Pays Flamand de vos Vacances». Comme l'année dernière, elle est axée sur les vacances courtes et répétées, principalement hors saison. «Ceux qui savent répartissent leur vacances dans le temps» en est d'ailleurs le slogan introductif. Le nombre de forfaits est de 185 répartis sur toute la Flandre, pour des courts weeks-ends, des weeks-ends longs ou des séjours d'une semaine. Tous les forfaits au tarif de basse-saison sont intégrés dans un des quatre chapitres : les villes à trois étoiles qui renvoie à Bruxelles, Anvers, Gand et Bruges; les villes et villages pour des séjours à la campagne et les localités moins importantes, Limbourg qui reprend les

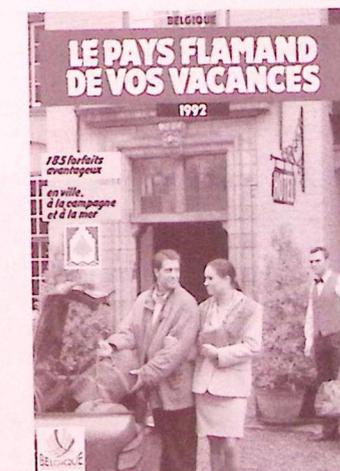
formules dans la «province verte» et La côte qui offre un choix étendu dans les stations balnéaires.

Il y en a pour toutes les bourses, du plus luxueux avec des séjours prestigieux et de la haute gastronomie aux escapades campagnardes et les plats régionaux. Visites de musées, excursions en calèche ou en ancre, promenades en bateau sur les canaux, à vélo, en avion, séjours à la ferme, la brochure offre une gamme complète de possibilités.

La brochure est disponible gratuitement dans tous les bureaux de poste, S. I. et agences de la CGER ou à la Maison du Tourisme, rue du Marché-aux-Herbes 63 à 1000 Bruxelles.

Au centre de la brochure, vous trouverez une intercalaire reprenant un «Bon de réduction S.N.C.B. (Aller et Retour)» offrant un minimum de 40% de réduction pour ceux qui se rendent en train vers la destination du «Pays Flamand de vos Vacances».

Information : 02/504.03.99.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

In memoriam

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès de Monsieur Marcel Vanhamme, éminent historien et collaborateur fidèle à notre revue depuis plus de trente ans. Nous avons eu la joie de lui remettre récemment la Médaille d'Or du Mérite Touristique. La Rédaction présente à sa famille ses condoléances émues.



Photo: Alex Kouprianoff

Atomium : un panorama explicite

De la plus haute sphère de l'Atomium (100 m), les visiteurs bénéficient d'un panorama fabuleux sur Bruxelles et ses environs. La vue s'étend de la campagne brabançonne environnante au Brussels International Airport, du Palais Royal à l'Altitude Cent (Forest) et au-delà. Et, par beau temps, l'on peut même voir Malines. Depuis quelque temps, les nombreux visiteurs qui déambulent dans le Panorama ont pu remarquer six panneaux explicatifs ! Ceux-ci sont en fait les photos des paysages visibles de l'Atomium. Des schémas des édifices et des commentaires quadrilingues permettent aux visiteurs d'identifier les bâtiments et lieux les plus connus de Bruxelles.

Depuis quelque temps, les nombreux visiteurs qui déambulent dans le Panorama ont pu remarquer six panneaux explicatifs ! Ceux-ci sont en fait les photos des paysages visibles de l'Atomium. Des schémas des édifices et des commentaires quadrilingues permettent aux visiteurs d'identifier les bâtiments et lieux les plus connus de Bruxelles.

Vacances à cheval

Que faire des enfants pendant les vacances ? Une association sans but lucratif répond à cette question en vous proposant un large éventail de stages pour enfants, pendant les vacances de Pâques ainsi qu'aux grandes vacances. Les stages d'équitation sont les plus nombreux mais aussi les stages linguistiques + équitation; les stages de moto ou de tennis; un stage multisports leur est aussi proposé. Ces différents stages concernent les enfants de 8 à 18 ans, selon le stage. Une farde «Info-Stages» est envoyée

aux parents, moyennant une participation aux frais de 200F. Pour les adultes, un Magalogue (contraction de magazine et de catalogue) très complet de vacances à cheval, vient de sortir de presse. Allant du stage d'initiative au stage de Haute Ecole, en passant par les stages d'attelage, de voltige, de randonnée, d'endurance et, bien entendu, des randonnées équestres, puisque les principaux animateurs de cette association sont Nicole de Jamblinne de Meux, guide internationale de tourisme équestre et son fils Geoffroy, cavalier international en Concours Complet.

Les propositions contenues dans ce Magalogue concernent : la Belgique, la Hollande, la France, (Bretagne, Vallée de la Loire, Dordogne, Lot, Cantal, Camargue, Provence, Cévennes), le Portugal, la Hongrie, le Maroc, l'Egypte, les U.S.A. et l'Amérique du Sud. Le catalogue est également envoyé contre participation aux frais de 200 F. au compte 310-0638248-74 de International Horse Travel Organisation, rue du Moulin 12 à 1331 Rosières. Tél. 02/652.10.10.

WATERLOO 1815

Ticket-combiné du Champ de Bataille Visites du Champ de Bataille

18 juin 1815. Dans cette plaine allant de Waterloo à Genappe et de Plancenoit à Braine-l'Alleud, l'Empereur livra sa dernière bataille.



Musée de Cires à Waterloo

Ce musée présente tous les principaux acteurs de la bataille, réalisés en cire par les artistes du Musée Grévin de Paris. L'Empereur Napoléon 1er, le duc de Wellington, le Feld-maréchal Blücher, le prince d'Orange et d'autres frères d'armes, tous étonnants de vie et de réalisme dans leurs somptueux uniformes, sont campés dans une série de scènes fidèlement reconstituées.

Musée provincial du Caillou - QG Napoléon à Vieux-Genappe

L'Empereur et son Etat-Major passèrent la nuit du 17 dans cet ancien relais de poste et y établirent leur plan de bataille. Ce musée réunit de précieux souvenirs personnels de l'Empereur et est le seul en son genre en Belgique.



RENSEIGNEMENTS

Syndicat d'Initiative et de tourisme de Waterloo
Chaussée de Bruxelles, 149
1410 Waterloo
Tél. : 02/354 99 10
Fax : 02/354 22 23



Musée Wellington à Waterloo

Cette ancienne auberge servit de quartier général à Wellington durant les nuits des 17 et 18 juin 1815 et le Duc y rédigea son bulletin de victoire. Une salle avec plans lumineux permet de suivre heure par heure le déroulement de la bataille.

Panorama de la Bataille à Braine-l'Alleud

Le musée contient dans une vaste rotonde, une grande fresque, oeuvre du peintre français L. Dumoulin, représentant les principaux épisodes de la bataille du 18 juin 1815.



Butte du Lion et Centre du Visiteur

Du haut des 226 marches de la Butte du Lion, on peut jouir d'un magnifique point de vue sur tout le site de la bataille. A ses pieds, le Centre du Visiteur dispose d'un bureau d'accueil et d'information. Il permet, en outre, de comprendre et de suivre la bataille à l'aide d'une maquette animée et d'un film saisissant.

